Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **252** sur **252**

Nombre de pages: **252**

Notice complète:

**Titre :** Pensées choisies / de Désiré Nisard,...

**Auteur :** Nisard, Désiré (1806-1888). Auteur du texte

**Éditeur :** C. Delagrave (Paris)

**Date d'édition :** 1906

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (XII-255 p.) : portrait h.t. ; in-16

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 252

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9613404h](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9613404h)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z BARRES-23532

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb36567610z>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 09/11/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

Prk1FS0

PENSÉES CHOISIES

DE

Désiré Nisard

(ÎSûâ-lêûê)

Publiées à l'occasion de son Centenaire

Pîl , 4~ fOekgmp&

PENSÉES CHOISIES

DE

DÉSIRÉ NISARD

- / , / 11, r-- 1 , , / , / ,,- ,,

2, fjUm/rmir ïnm^tist

PENSÉES CHOISIES

DE

DÉSIRÉ NISARD

(1806-1888)

Publiées à l'occasion de son Centenaire

AVANT- PROPOS l'Ait

A. MÉZIÈRES

de fArar/I;lI/ie française,

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1906

Tous droits de traduction et do reproduction réservés pour tous pays y compris la Suède et la Norvège.

Published : March 1;;'" 1906.

Privilege of copyright in the United Stades reserved

under theact approved, March 3"11905,.by Charles Delagravp, pubtist.cr

AYANT-PROPOS

Cette publication est née d'une pensée pieuse. A l'occasion de l'annipersaire de sa naissance, les petits-enfants de Désiré Nisard ont voulu honorer sa mémoire en rappelant les parties de son œuvre qui peuvent être le plus utiles à l'éducation populaire. La renommée, l'autorité du critique demeurent intactes. Sa grande Histoire de la littérature française reste un monument, lill réservoir d'idées générales, justes et fortes.

Seulement, un travail si original, qui dans ses grandes lignes n'a été ni dépassé ni contredit, ne s'adresse qu'aux lettrés. il y avait un autre Nisard, un Nisard moraliste dont les pensées sont dispersées en seize volumes. La famille réunit aujourd'hui un choix de ces pensées pour les offrir au grand public.

On y trouvera beaucoup de choses fines, délicates, nuancées, comme un prolongement d'études littéraires. Ce ne sont pas celles qui frapperont le plus les esprits. La curiosité et l'admiration publiques s'attacheront plutôt

aux sentiments nobles, aux élans du cœur. Quelle haute conception des rapports sociaux dans le passage suivant, par exemple : « En cette fin du xix° siècle, après bientôt cent ans que nos pères ont conquis la liberté de conscience, le Français qui, sachant lire dans son esprit, n'y voit pas une place d'hoizneui- pour le respect des croyances d'autrui, n'est pas un Français. Suis-je même certain qu'il est un honnête homme ? » Personne ne lira sans émotion les pages écrites par Désiré Nisard au lendemain de nos désastres. Il compare les émotions par lesquelles il vient de passer, aux angoisses qu éprouvent les parents lorsqu'ils sont assis au chevet d'un enfant malade et menacé. Il énumère douloureusement les heures longues comme des jours, les minutes qui paraissent éternelles, les craintes insensées, les attentes insupportables, tout ce qui fait que l'homme n est plus gouverné par la raison, qu'il succombe sous le poids de ses inquiétudes.

Il reconnaît alors par combien de fibres délicates il est attaché à sa patrie. Tout ce qu'il sent de meilleur en lui vient de la Ff \*ance, des parents qui lui ont appris de bonne heure son merveilleux langage, des écrivains qui ont développé en lui le sentiment du beau, de la société aimable au mi-

lieu de laquelle il a vécu, des traditions qui s'y conservent, qui y perpétuent la générosité des sentiments et la noblesse de l'âme. Que lui resterait-il en propre, si on ôtait de son être moral tout ce que la France y a mis P

Après la guerre de 1870 une telle manière de sentir paraissait être celle de tous les Français. On n'aurait osé parler alors de la Patrie mutilée qu'avec douleur et avec respect. Maintenant, hélas! qu'il s'est formé une doctrine pour dénigrer les vertus patriotiques, les petits-enfants de Désiré Nisard accomplissent une bonne œuyre en mettant à la portée de tous ce que pensait, ce qu écrivait leur aïeul. C'est le contrepoison dont une partie de notre société malade a besoin, et qu'on ne saurait lui verser à trop haute dose.

A. MÉZIÈRES.

Chargé jadis par le plus cher des grancls-pères « sans art », de veiller à la publication posthume de ses Pensées, je n'avais pu m'empêcher de regretter, à l'époque, que la composition assez mélangée du volume, son format, son prix élevé, tout autant que son titre d'Ægri Somnia, fussent peu faits pour vulgariser, si j'ose employer un mot aussi barbare, certaines de ces pièces, dignes, croyais-jc, de figurer à côté des Morceaux choisis des grands moralistes et penseurs français.

L'idée m'était souvent venue, en relisant l'œur,'e si considérable de Désiré Nisard, remplie de tant de vérités éternelles, dites une fois pour toutes dans la langue la plus .pure, d'en détacher les pensées, les considérations, les maximes les plus fortes, les plus définitives, et, à l'occasion du centenaire de sa naissance, de publier dans des conditions à la portée de tous, ce qui, parmi les seize volumes autres que /'Histoire de la littérature française, ouvrage resté classique dans son entier, m'avait le plus frappé.

Si je n'ai pas échoué dans cette tache, où la piété du petit-fils et l'admiration du lecteur ont été secondées par un vif sentiment de gratitude pour le secours venu, à certaines heures sombres,

de ces leçons de sagesse et de courage; si ce petit volume apporte sa pierre au monument du génie français, à ce Temple du Bon Goût dans les lettres, dont D. Nisard aimait à être appelé le gardien ; si la jeunesse des écoles fait désormais à sa mémoire. et à son œuvre une place plus rapprochée de Rollin et de La Rochefoucauld, ce me sera une précieuse récompense et une grande douceur.

Toute ma reconnaissance aux éditeurs Catmann Lévy, Didot et Hachette pour les autorisations qu'ils m'ont accordées; à M. Delagrave aussi, pour la façon dont il m'a aidé à en tirer parti.

A. R. N.

Janvier 1906.

DÉSIRÉ NISARD

Né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 20 mars 1806. Critique littéraire au Journal des Débats, 1829. Critique littéraire au National, 1831.

Maître de Conférences à l'École normale, 1834.

Maître des Requêtes au Conseil d'État, 1836.

Député de Châtillon-sur-Seine, 1842.

Professeur au Collège de France, 1843.

Membre de l'Académie Française, 1850.

Inspecteur général de l'Enseignement supérieur, 1852. Professeur à la Sorbonne, 1S52.

Membre et Secrétaire du Conseil supérieur de l'Instruction publique, 1852.

Directeur de l'École normale supérieure, 1857. Sénateur, 1867.

Grand Prix Biennal décerné par l'Académie Française à « l'œuvre la plus propre à honorer le pays », 1881. Commandeur de la Légion d'honneur.

Mort à San Remo (Italie), le 25 mars 1888.

I

PENSÉES

Une maxime doit être un fruit de l'arbre de la vie. Quand ce fruit est mûr, il se détache de la branche et tombe de lui-même dans la main. Si l'arbre ne le produit pas naturellement, ne cherchez de maximes, ni dans le lieu commun - elles seraient banales — ni dans le paradoxe — elles seraient fausses.

Abstenez-vous ; aucune loi ne condamne un honnête homme à écrire des maximes. (I.)

Il n'est pas vrai que l'homme s'ignore. Ce qui le lui fait croire, c'est que, ne s'ignorant pas, il ose néanmoins s'aimer. (I.)

Si la éhance vous a fait l'ami d'un homme destiné à la gloire, ne souhaitez pas qu'elle lui vienne de son vivant. Dans tout pays et surtout dans le nôtre, la gloire, avant le temps qui la consacre, se confond bien vite avec la mode, et c'est la mode qui, à force d'appeler cc juste » Aristide, le Et envoyer en exil. Souhaitez plutôt -à cet ami qu'au déclin d'une vie tenue en haleine

jusqu'au bout.par les contradictions nécessaires de la critique et de l'apologie, il ait la douceur d'ouïr dans ses derniers rêves les voix lointaines de la postérité qui l'appelle. (I.)

On ne se souvient guère des morts que pour en incommoder les vivants. On. ne fouille les cendres des pères que pour les jeter au visage des fils. (I.)

Quand vous avez sujet de louer quelqu'un, gardez-vous de ne lui donner que son dû. Bien que le propre des louanges bien données soit d'être modérées, trouvez donc l'homme qui, loué modérément, croie l'être comme il le mérite? (I.)

Le fond d'un homme se découvre mieux dans ce qu'il dit des autres, que dans ce qu'il dit de lui-même. (I.)

Tel qui croit voir dans le trop parler. de soi la marque d'un sot, ne la voit pas dans le trop penser de soi. (I.)

Il n'est pire sot que le scft qui a du mérite,

parce qu'il emploie ce mérite soit à se. cacher à lui-même sa sottise, soit à s'y obstiner comme au meilleur de son mérite. (I.)

L'expérience se paye si cher, qu'il faut bieii

pardonner à ceux qui l'ont acquise de la prendre pour la sagesse. (I.)

C'est le propre de la calomnie de prêter aux calomniés l'exact contre-pied de leurs qualités.

Elle ne s'amuse pas aux nuances. Elle ne dit pas d'un homme de grande taille, qu'il est mal proportionné, elle dit qu'il est petit; d'un ingambe, non qu'il marche sans grâce, mais qu'il boite; d'un tempérant, non qu'il s'oublie quelquefois à table, mais que tous les soirs on le ramasse dessous. Elle sait bien que les témoins de leur vie n'en croiront rien. Mais il s'en répandra dans le public un doute, un soupçon, de quoi fournir aux mauvais propos de ceux qui ne leur veulent pas de bien. Son calcul est juste. C'est proprement ce que veut dire le mot célèbre : « Calomnions, il en reste toujours quelque chose. » (I.)

Il n'y a pas de découverte plus agréable, pour L'obligé, que celle d'un défaut chez le bienfaiteur. Il se fait en lui aussitôt une compensation du service qu'il a reçu et du tort que ce défaut a pu faire à d'autres, et le voilà soulagé, comme un débiteur qui vient de recevoir quittance. (I.)

Voilà un homme à qui j'ai fait tout le bien que j'ai pu, mais pas tout le bien que j'ai voulu ; il va disant partout que je lui ai nui deux-fois. (I.)

Il est certaines fautes qui s'expieraient mieux

par la perte de la mémoire que par le repentir, tant il se mêle de secrète douceur au remords qu'on en a. La conscience qui les réprouve ne peut pas faire entendre sa voix sans réveiller le cœur qui les regrette. (I.)

Pourquoi, dans le discours, cette locution si fréquente : « défendre la vérité », là où le sens voudrait simplement : « exposer, exprimer » ?

C'est que la vérité est toujours en péril. (I.)

Il y a des parents et même des amis pour qui l'homme qui tombe ne se fait jamais assez de mal; il faudrait, pour leur plaire, qu'il fût tué sur le coup. (I.)

DE L'AVANTAGE D'ÊTRE INCOMMODE

Je ne sais pas de meilleur moyen, pour avoir la vie commode, que d'incommoder les autres. Qui donc, dans une famille, est moins contredit que l'esprit faux, plus ménagé que le mauvais caractère, plus obéi que le violent, moins interrompu que le bavard? Il n'est tel, pour se faire faire place dans la rue, qu'un maçon qui revient, tout blanc de plâtre, de son ouvrage. Nous imposons plus facilement nos défauts, que nous ne faisons accepter nos qualités. (I.)

Tout ce qu'un bon acteur sait feindre de joie, dans une scène de reconnaissance, un bon esprit

l'éprouve réellement quand il rencontre la vérité. (I.)

Le fil dont on renoue les amitiés rompues n'est qu'un fil d'araignée. (I.)

L'IRONIE DES CHOSES

Tout se tourne contre les gens tombés : hommes et choses. Pour les hommes, il en a toujours été ainsi, depuis qu'il y a des élévations et des chutes. Des choses, on le remarque moins; car quelle apparence que les disgrâces de la fortune touchent en rien les choses ? Elles les touchent pourtant. De quelle façon? Je ne le sais. Toujours est-il que contre les gens tombés, on les voit se mettre de la partie avec les hommes. (I.)

Dans le mal qui se dit de nous, derrière nous, il y a des vérités qu'on n'ose pas nous dire en face. Sachons les démêler, et si désagréable qu'en soit la découverte, faisons-en notre profit. Nous avons tant d'intérêt à ne pas nous tromper sur nous-mêmes, qu'il nous faut y employer bravement jusqu'aux propos des médisants. (I.)

Vous croyez que deux et deux font quatre?

Erreur. C'est seulement pour ceux qui y ont intérêt. (I.)

Celui qui, le jour où s'ouvre une souscription

patriotique ou de bienfaisance,, y apporte un sou, donne plus que celui qui, le jour de la clôture, souscrit pour un louis. (I.)

Pour mille qui jugent, il en est un qui sait. Par malheur, celui qui sait croit n'avoir plus rien à apprendre, en sorte qu'il ne se trompe guère moins que les mille qui jugent sans savoir. (I.)

Les croyances perdues sont comme les années envolées; on ne se refait pas plus une foi qu'on .1 ne se redonne une jeunesse. (I.)

Ce qui fait tant d'adversaires à nos vieilles études, c'est l'ignorance de ce qu'on leur doit et la prétention de ne rien devoir qu'à soi-même. Ajoutez-y, chez quelques-uns, le plaisir de faire une dernière espiéglerie d'écolier aux maîtres de leur jeunesse. (I.)

Après Pascal, après La Rochefoucauld et La Bruyère, il n'y a plus guère de chance de trouver des pensées qui s'imposent à tous.les esprits, et s'y impriment à titre d'évidences. Penser des axiomes en philosophie morale veut à la fois un penseur et un écrivain. Aussi la bonne fortune en est-elle rare, surtout dans notre société moderne où les affaires du présent laissent si peu de temps à la vie intérieure, et nous tirent à chaque instant hors de chez nous. Il semble même que le génie de notre pays se détourne de

plus en plus de cet ordre de spéculations, dont il a donné de si parfaits modèles. Mais, à défaut de pensées axiomes, en trouver où le vrai se mêle au spécieux et la raison à l'humeur, et qui, au lieu de la pleine lumière, nous ouvrent des demi-jours mêlés d'ombres sur nous-mêmes, est un talent donné à peu, et l'honneur n'est pas médiocre d'y compter dans les premiers. (Daniel STERN, IX.)

Il faut connaître son esprit comme son cœur. Pour le cœur, la chose est aisée. On connaît son cœur par sa conscience. Y voit clair qui le veut, et nul n'est admis à ne pas le vouloir. Mais l'esprit ne se connaît pas comme le cœur, d'une seule et même vue. Chacun a sans doute la plus grosse part du sien; il n'eri a pas le tout. Que de choses s'y introduisent du dehors, sans compter la mode qui s'y rend quelquefois maîtresse à tel point qu'on voit des gens d'esprit tenir ce qui leur vient du dehors, pour ce qu'ils ont le plus en propre! (I.)

Aux hommes, ne demandons que des vertus humaines. (IX.)

L'aristocratie de la race humaine n'est pas dans le rang, mais dans le sang. (XII.)

Il arrive bien souvent que de très grosses turpitudes dissimulées avec habileté, et qui ne sortent pas du secret de la chambre, comme dit

Dante, pèsent moins dans la balance des jugements humains que de simples faiblesses, étalées par je ne sais quel besoin malheureux d'occuper le monde de soi à tout prix. (VII.)

Dans tout pays où. l'art est enfant de la liberté, l'esclavage le,tue, de même que, par un étrange contraste, l'art périt par la liberté dans les pays où il était né de l'inoccupation politique et des pensions des princes. (VII.)

Où le bon est la règle, on ne s'occupe pas de l'exception. (IX.)

Il est une sorte d'indifférents qui ont plus d'inclination à croire au mal qu'au bien. (II.)

Dans les mobiles des grandes vies il faut faire deux parts : l'une, la principale, à Dieu; l'autre, à la liberté humaine. (II.)

Confesser nos désillusions est la seule manière dont notre amour-propre nous permet de confesser nos erreurs. (II.)

Le goût n'est que la conscience de l'esprit; on ne ment pas plus à cette conscience-là qu'à l'autre. (II.)

Pour dire une vérité, il faut avoir une répu-

tation; un mensonge signé d'un nom est beaucoup plus important qu'une vérité signée d'un inconnu. (X.)

L'ambition suppose le caractère et la volonté ; ce n'est pas peu douer un homme, quelle que soit l'intention, que de le douer en ce temps-ci de caractère et de volonté. (X.)

Le génie et le bonheur seraient deux dons empoisonnés, deux amères dérisions, s'il était vrai que l'absence de l'un fût à tout jamais le prix de l'autre. (X.)

Dans une école, les bons sentiments ne tiennent pas contre l'esprit de solidarité qui fait de la faute d'un seul la faute de tous. (II.)

La vérité, comme on l'a dit, est ce qu'elle peut; ce qui signifie que l'homme le plus habile ne peut rien pour elle. Heureux s'il ne peut rien contre elle ! (II.)

Désintéressement ne signifie rien moins qu'indifférence. (II.)

Je connais un genre de malaise d'esprit très sensible : c'est de pratiquer un homme supérieur, d'en avoir une haute idée, et de n'en pouvoir donner les raisons. (II.)

De même qu'on juge les gens selon qu'on croit avoir à s'en louer ou à s'en plaindre, de même on les voit au physique comme on les juge. (I.)

L'injure ne peut pas être un droit dans un pays où l'incivilité n'est pas dans les mœurs. (IX.)

Le dévouement est la plus sûre des lumières ; l'égoïste consommé, qui étudie les hommes pour s'en servir, les connaît moins que l'homme bienveillant qui s'aide même de leurs imperfections pour leur faire du bien. (IX.)

Les vocations fausses, qui ne sont que les prétentions, vont au-devant des offres ; les vraies y résistent, parce qu'elles sont toujours accompagnées de modestie. (IX.)

Quoi de plus aisé que d'avoir de la passion et des préjugés ! On n'a pour cela qu'à se laisser aller aux conseils de tous ses défauts. (IX.)

Qu est-ce que l'art, dans son sens le plus général, sinon la science de tous les chemins par où nous faisons arriver nos pensées et insinuons nos volontés au cœur des autres hommes? (IX.)

Les enfants, ces ennemis d'instinct de tout ce qui est vieux ..... (III.)

Le premier des devoirs de l'homme envers lui-même est de garder l'intégrité du moi. (III.)

Qui peut regarder dans les misères de l'ouvrier sans craindre de blasphémer contre l'inévitable loi qui veut qu'il y ait des ouvriers et des maîtres? (VI.)

Si l'industrie doit devenir la reine du monde moderne, il faut qu'elle songe à pourvoir au 'bien-être de ses plus humbles agents. (VI.)

Les grandes inventions, une lois dans le monde, ne reculent plus; elles marchent avec une force fatale, poussant devant elles tous les vieux procédés, toutes les routines qu'elles viennent remplacer. (VI.)

Dans les pays où il y a plus de vanité que d'orgueil, les distinctions de rang sont insupportables, parce que les grands ne savent se trouver grands qu'auprès des petits, et parce que les petits sont assez sots pour en souffrir. (VI.)

La lutte est engagée, de nos jours, entre le bien qui semble n'avoir plus de foi en lui-même et le mal qui ne veut plus s'appeler le mal, et prétend qu'on le discute comme une opi- nionJ (II.)

La foi commande, la morale persuade. (XI.)

La beauté de l'obéissance est dans la liberté du consentement. (XI.) i

Le génie sans croyance n'est que le plus vulnérable des amours-propres. (XI.)

La plus innocente condition que nous puissions mettre à nos vertus, c'est assurément qu'elles ne profitent pas aux vices des autres. (XI.)

Où le père prend le parti du fils contre le maître, tenez pour certain que les études en vont plus mal et que la famille n'en va pas mieux. (XI.)

Lord Byron ne connut pas, dans le bonheur de vivre, ce qui en est le meilleur : le besoin de chercher à qui nous en sommes redevables. (XI.}

Pour n'être ni marié, ni père, un homme de cœur n'échappe pas aux devoirs ni aux soucis paternels. C'est un père qui a laissé faire ses enfants par d'autres. On engendre aussi par le cœur. (1.)

Regardez bien à qui vous faites confidence de vos joies ou de vos peines. Si c'est de vos joies, il y a. gros à parier que votre confident n'a guère eu de joies dans sa vie. Si c'est de vos peines, il est probable qu'il en a connu de plus grandes. Dans l'un ou l'autre cas, vous risquez

fort de lui paraître indiscret. Combien de gens mettent de la' vanité à se croire les plus à plaindre d'entre les hommes! (I.)

On fait à tout âge des amitiés passagères; on n'en fait de durables que dans la jeunesse. Pendant quelque temps, on les confond, et il semble même qu'on ait plus en gré les amis des autres âges que ceux de la jeunesse. Mais que la mort, en faisant des vides parmi eux, nous donne sujet de les comparer, comme alors nous sentons, par la différence de nos regrets, que nous aimions dans les uns nos convenances, dans les autres des parties de nous-mêmes! (I.)

Les vieillards, ne pouvant plus apprendre, ruminent sans cesse, à la manière des bœufs, leurs pensées d'autrefois. (X.)

Tant rapporte la vérité, tant vaut l'homme qui la défend. (X.)

Il est une superbe propre à la jeunesse, qui fait qu'on se croit infaillible parce qu'on ne doute pas. (X.)

Nous croyons qu'il n'y a de mal que celui qui fait crier, et que le mal qu'on aime n'en est pas un. (X.)

L'esprit est une vocation générale à toutes les fonctions où l'esprit est en jeu. (I.)

Les jeunes gens se mettent toujours du côté du plus fort, mais seulement quand ce qui est le plus fort est une idée. (III.)

L'homme ne peut rien conquérir ni conserver que par le combat. (III.)

Si l'on veut appeler du nom de passion l'ardeur d'un esprit généreux pour la vérité et la justice, un goût passionné pour les principes, un vif désir d'en convaincre les autres pour leur propre dignité et pour l'honneur de la raison, soit! Mais cette passion ne sera jamais que la raison émue dans un homme de bien. (IX)

Le caractère de l'homme est à la fois la cause et l'effet de sa situation. (III.)

Un conseil, fût-il bon, venant de qui on ne l'attend pas, ou de qui n'a pas qualité pour le donner, n'est qu'une fausse démarche et une erreur de jugement imputable à l'orgueil. (II.)

Les promesses, semble-t-il, lient celui qui les reçoit, mais point celui qui les fait. (III.)

Il n'y a pas de meilleurs amis que ceux qui le. sont difficilement, et ne risquent jamais de l'être de qui pourrait le leur faire regretter. (III.)

Ap rès tout, quand il plaît à l'âme de se nier elle-même, elle fait encore œuvre de pensée. Elle ne croit pas s'abaisser, en jugeant la vérité supérieure à l'esprit qui la conçoit. (X.)

Par une sorte de complaisante cachée pour nous-même, nous intéressons notre amour- propre même à notre abaissement. (X.)

De l'indifférence à la justification, il n'y a qu'un pas. (III.)

La gloire, même illusoire, dans un pays comme la France, prouve qu'on avait des dons pour la vraie. (II.)

La passion de paraître donne l'emphase au style et à la parole. (II.)

Le bonheur d'être père, cette joie des joies...

(II.)

La supériorité de l'esprit, à défaut de beaux traits, imprime un grand air aux hommes d'élite dont la noblesse commence à eux- mêmes. (I.)

A trop parler de ses avantages, on risque de provoquer l'incrédulité ou l'envie. (II.)

On peut dire de l'influence de deux e.sprits

l'un sur l'autre que, au moment où elle agit, ces deux esprits n'en font plus qu'un. (II.)

L'amitié à qui manque l'efficacité de l'influence n'est pas la véritable, et ne mérite pas le nom d'amitié. (II.)

Les yeux qui voient l'âme sont les yeux des gens qui nous aiment. (II.)

Ceux qui ont le goût du détail ne tiennent à savoir que le détail. Celui qui en a le génie ne s'y attache que pour arriver à la science des choses. (V).

Il est une profondeur propre aux grands esprits, où l'on veut voir comme au fond de la mer, au hasard d'y prendre l'ombre pour la réalité. (V.)

En certains cas l'oubli des injures n'est qu'un encouragement aux injustices. (II.)

Pour les réputations qui se sont faites par la capacité et par la probité, la calomnie est comme un creuset d'où elles sortent plus pures. (II.)

Il y a des dégoùts dont on a plus peur que de la mort, et, pour certaines âmes, une mort retardée offre plus de tentations et de périls qu'une mort imminente. (II.)

La plupart des hommes passionnés commencent par adorer ce qu'ils doivent brûler plus tard. (III.)

Où il n'y a pas de défauts, les qualités sont négatives. (II.)

La foule aime mieux l'homme qui la mène au combat, sauf à la déserter en présence de l'ennemi, que celui qui, après l'avoir suivie malgré lui, se fait tuer avec elle. (III.)

Si la gloire est l'aiguillon de la conquête, il semble que la religion soit celui de la défense. (V.)

Les forces de l'homme, à toutes les époques, sont mesurées à sa tâche. (III.) ..

Dans l'ordre des choses de l'esprit, conserver c'est conquérir, rester dans le droit chemin c'est marcher en avant. (IX.) .

L'amour des mères, amour dont chacun a, sa part, et que tous ont tout entier, trésor où les enfants peuvent prendre toujours sans l'épuiser, source de douceurs ineffables pour ceux qui en peuvent jouir, et de regrets éternels pour ceux qui ne l'ont plus.... (X.)

Les grandes intelligences font monter à proportion toutes les intelligences autour d'elles. (III.)

C'est sous la forme d'amour de la gloire que l'ambition parle pour la première fois aux grandes âmes, parce que la gloire est plus vaste encore et plus indéfinie que l'ambition. (V.)

Grande est la différence entre des conquêtes et des vérités : les conquêtes se peuvent perdre ; les vérités, une fois dans le monde, y sont à jamais. (V.)

Qu'y a-t-il de plus doux pour l'homme qui a une foi, que de la confesser? (IX.)

L'amour unique, la fidélité à cet amour, n'est-ce pas plutôt une rareté qu'une chimère? Que ceux qui ont aimé disent si l'on aime deux fois. Il y a plus d'un lien; il n'y a qu'un amour. (XI.)

Par une faiblesse de notre nature, nous sommes portés à enfler le bonheur de ceux que nous envions et à diminuer les misères de ceux qu'il faudrait plaindre. (IX.)

Où nous ne savons pas voir la vertu, nous voulons voir l'hypocrisie. Il y a tant de gens qui ne sont que des acteurs et dont la vie n'est

qu'un rôle, que l'homme qui, par hasard, est naïf, ne nous paraît que le plus habile des acteurs. Plus le visage est vrai, plus nous le prenons pour un masque. (IX.)

Chez les hommes qui ont l'esprit juste et le cœur droit, la vérité domine toujours la prévention. (IX.)

Nos amis sont nos meilleurs juges; au contraire de ce qu'on pense, leurs éloges sont les moins suspects. (IX.)

Autant il a été respectable et excusable de se tromper par un premier mouvement de conscience, autant il est beau de revenir de son erreur et de corriger la conscience par la raison, qui n'est que la conscience mieux informée. (IX.)

Il y a une chose que nous aimons presque autant qu'être libres et à notre aise, c'est être maîtres. (IX.)

La jalousie est un des vices du cœur qui poussent le plus loin leurs racines. (II.)

L'illusion est le piège de tout savoir humain; nul n'est assuré d'y échapper. Le mathématicien lui-même n'en est pas assuré par l'habitude de jouer avec l'évidence, et j'ai ouï dire qu'il se fait des romans même en géométrie. La peur de

rillusion est le commencement de la découverte. (I.)

Il sied même au progrès de respecter ce qu'il remplace. (1.)

Il n'y a de comparable aux premières joies du cœur que les premiers plaisirs de l'esprit. (I.)

C'est le propre des belles vertus qu'on n'en a pas plus le sentiment que du travail silencieux. des'fonctions physiques. Ce n'est pas dans la vie de l'homme de bien quelque chose de différent, ni de nouveau. C'est une suite. (I.)

Le discernement vif et énergique du bon et du mauvais est un des traits du génie; on ne peut pas chercher ardemment ni réaliser le bon, sans avoir la haine du mauvais. (X.)

Ce qui fait le génie, c'est une raison supérieure, double fruit de l'instinct et de l'expérience, du naturel et du travail, des choses devinées et des choses apprises. (X.)

L'imagination, même quand elle marche seule, a pourtant cette singulière puissance qu'elle sait imiter, jusqu'à tromper des yeux grossiers, les autres facultés de l'âme : la sensibilité, la passion, la raison elle-même. (X.)

Je mets la vérité bien au-dessus du talent, et

la conscience au moins de niveau avec la réputation. (X;)

Les plus doués d'entre les hommes doivent aux autres l'exemple d'obéir les premiers à la loi du travail. (IX.)

Les deux qualités qui nous sont le plus nécessaires dans la vie sont la réflexion avant de prendre un parti, et la persévérance quand on l'a pris. (IX.)

La gloire est un rude tyran ; elle obtient plus des hommes que l'honneur même; on lui donne sciemment sa vie, le plus que puisse donner l'homme; on s'immole lentement à elle. (V.)

Dire ce qu'on veut dire, ne vouloir que ce qu'on peut faire, et le faire bien, n'est pas un petit talent. (XII.)

Nous n'encourageons guère qui nous censure. (XII.)

L'Académie est bonne à bien des choses : belle rapproche des hommes qui se croyaient dans deux camps opposés; et, par ce noble usage de confier au nouvel élu l'éloge public de son prédécesseur, elle fait un dernier ami à celui qui n'est plus. (XII.)

Les petites vanités parlent beaucoup, les grandes sont muettes. (XII.)

Savoir attirer et retenir un jeune auditoire, sans se permettre le malhonnête moyen d'effet des allusions politiques, donner son savoir avec ses sentiments, ne dire aux enfants des autres que ce qu'on dirait aux siens, c'est là une œuvre de lettré et une tâche de bon citoyen. (XII.)

Il est des hommes qui conviennent si bien à leurs fonctions, qu'on ne peut leur succéder sans avoir l'air de les déposséder. (XII.)

Les conseils qu'on mèle aux louanges en sont, le meilleur. (XII.)

Est-il donc vrai qu'il faut être encore plus modeste pour ses amis que pour soi-même, et qu'il y a un certain art de servir les gens, en ne disant pas tout le bien qu'on en pense ? (XII.)

Trouver ce que les autres cherchent, voilà la vraie invention. (XII.)

La destinée de l'homme n'est pas celle de l'abeille ou de la fourmi qui naissent pour faire leur part du travail commun, et qui meurent cette part achevée. Quand il a fait profiter son temps et son pays de ses travaux, il lui en reste le meilleur pour lui-même. C'est trop peu dire :

il lui reste le tout. Car de même qu'on ne diminue pas la lumière d'un flambeau en y laissant allumer le flambeau d'autrui, de même l'homme qui donne à son pays le fruit de ses talents, conserve, pour lui seul la culture à laquelle il, les doit. Elle fait inséparablement partie de lui- même. Après avoir été, dans sa vie active, la source secrète de ses forces les plus vives et de ses distractions les plus rafraîchissantes, elle écarte de sa retraite la tristesse qui fait mal juger le présent et mal augurer de l'avenir; elle l'associe aux plus lointaines espérances de la patrie, et elle intéresse ses dernières années au bien qui se fera sans lui. (XII.)

L'homme modeste ne veut pas être loué de ses vertus, qu'il confond avec ses devoirs, ni de son mérite, où il ne voit que ce qui peut y manquer. (XII.)

Par les langues anciennes nous apprenons, outre notre esprit lui-même, la vraie langue française, dont elles sont les sources les plus hautes, et dont elles défendent l'intégrité contre les mauvais exemples de la mode et les altérations dti temps. (XII.)

Nous acceptons voiontiers toutes les inégalités naturelles; Dieu, qui les a voulues, a mis en nous, pour les comprendre et y consentir, outre le don de la raison, une capacité égale pour un bonheur indépendant de nos conditions.

Mais nous ne voulons pas d'une inégalité qui est la faute et le châtiment de notre jeunesse mal employée, et nous ne pardonnons pas aux autres les avantages que nous n'avons pas eu le courage de leur disputer. (XII.)

Le vrai travail de l'homme, celui qui ne cesse qu'avec la vie, le plus solide de nos biens, parce que c'est celui qui nous épargne le plus de maux, c'est la connaissance de nous-mème, où commence seulement la véritable connaissance de Dieu. (XII.)

L'homme qui s'ignore fait les fautes de tout le monde, plus les siennes. (XII.)

Il faut comprendre le travail, non comme une mise de fonds qui doit porter intérêt à dater du jour même, mais comme le premier des devoirs de l'homme envers lui-même, et comme le privilège de la jeunesse qui peut donner ainsi ses belles années au culte de l'idéal. (XII.)

Sans le travail il n'y a pas de bon plan d'éducation; avec le travail il n'y en a pas de mauvais. (XII.)

Où l'imagination domine, attendez-vous aux contradictions de jugement qui mènent aux inconséquences de conduite. Attendez-vous à ce que le discours se remplisse de tous les défauts dont le goût, c'est-à-dire la raison appliquée

aux choses de l'esprit, apprend à le nettoyer. Attendez-vous à ce que la raison elle-même, qui n'y paraît qu'à son tour, n'y soit qu'un heureux caprice de l'humeur, et que là même où elle tout l'éclat de l'évidence, elle n'en ait pas l'autorité. (II.)

La raison est à la fois ce que nous avons le plus en propre, et ce qui, en chacun de nous, appartient le plus au genre humain. (IX.)

La véritable foi ne se contente pas du sentiment ; elle se nourrit et s'entretient par la science, par le raisonnement, par une longue habitude de méditer sur les mêmes choses. (I.)

Nous nous lassons plus vite des réputations que nous avons faites, que des gloires qui se font sans nous. (1.)

En cette fin du xixe siècle, après bientôt cent ans que nos pères ont conquis la liberté de conscience, le Français qui, sachant lire dans son esprit, n'y voit pas, en une place d'honneur, le respect des croyances d'autrui, n'est pas un Français; suis-je même certain qu'il est un honnête homme? (I.)

Le monde est plein d'hommes, ou si délicats sur ce qui .se dit d'eux, que leur vanité est un souci public; ou si âpres à leurs affaires, que

tous ceux qu'ils fréquentent, de gré ou non s'y trouvent engagés. (XII.)

De tous les biens humains les plus grands sont de belles qualités sans leurs défauts, la foi sans l'intolérance, le dévouement politique sans les petitesses de l'esprit de parti, le talent sans la vanité, et la science de finir à temps. (XII.)

Le dogme chrétien qui concilie la Providence avec le libre arbitre, incompréhensible pour ceux qui ne savent pas s'en vouloir de leurs fautes et n'être pas vains de leurs vertus, est une croyance facile et familière pour l'homme de bien. (XII.)

Chez les hommes qui ont l'esprit juste et le coeur droit, la vérité domine toujours la prévention. (XII.)

En province, je ne trouve, pour mon compte, de gens ridicules que ceux qui s'y font imitateurs maladroits de la vie de Paris. (XII.)

L'art vient en aide au bien par les impressions du beau. (XII.)

Le génie n'est pas infaillible; nul n'y contredira. Il n'est pas besoin qu'il soit aveuglé par l'orgueil, ni égaré par le pouvoir absolu, c'est- à-dire qu'il cesse d'être du génie; il suffit qu'il soit de l'homme. (V.)

Dans la ruine des anciennes croyances, dans le discrédit des idées qui prétendent les remplacer, les hommes supérieurs sont comme les chefs naturels d'une société qui n'en peut plus souffrir de légitimes. Celui-là fait donc une grande faute, qui, ayant eu la chance d'approcher un de ces hommes, et de marcher à sa lumière, s'en sépare pour s'aventurer tout seul dans la vie, parmi les tâtonnements et les incertitudes. Où qu'il veuille aller, il se condamne à faire le double de chemin, et il perd à la fois une force et une amitié ! (II.)

Pour toutes les professions où il y a des hommes à manier, et, en général, pour toutes les applications honnêtes de l'intelligence, celui-là doit y être le plus capable qui possède le plus l'esprit de famille. (II.)

La règle est la même pour la scène et pour le langage; il n'y a qu'une seule manière de dire une chose. (II.)

L'esprit de progrès se paye quelquefois d'apparences; il a ses superstitieux et ses. dupes. Pour n'être ni l'un ni l'autre, pour que la 1 croyance au progrès ne soit pas crédulité, il faut l'éclairer et la contrôler par la connaissance des choses, qui ne changent pas. C'est le passé seul qui la donne. (VII.)

L'art doit se suffire à lui-même; il n'est pas

fait pour servir de prétexte à des discours sur les choses qui changent, mais pour tenir l'esprit et le cœur au-dessus de leurs vicissitudes. (VII.)

Les révolutions dans les arts ne sont que des défauts qui se détrônent et des imitations qui se chassent. Les grandes qualités, les beautés vraies, ne provoquent pas de réaction. Elles ne sont point populaires comme les choses dont on doit se dégoûter; elles n'obtiennent point ces triomphes que suivent de si près les disgrâces; elles s'établissent modestement au- dessus, et, en apparence, au-dessous de ce qui fait du bruit. Enfin, elles n'ont point d'imita- leurs qui les compromettent par l'exagération, et qui font désirer au public qu'on l'en délivre à tout prix. (IX.)

Quand on vous dit d'un artiste ou d'un écrivain qu'il fait école, regardez-y de près; ce qu'on imite de lui est quelque vieux défaut qu'il a imité d'un autre, ou volontairement, ou à son insu. (VII.)

Les défauts seuls excitent l'esprit d'imitation. (VII.)

Les croyances disputées sont les seules qui soient profondes, outre que les mêmes combats qui renouvellent les esprits, renouvellent les caractères. (III.)

Quels sont les adversaires dont les concessions ne sont pas gâtées par des réserves? (II.)

Les grandes joies, comme les grandes douleurs, se taisent. (II.)

La vertu secrète des études classiques s'insinue jusque dans les esprits les plus réfrac- taires. Tout en n'écoutant le maître que d'une oreille, ils font leur butin comme certaines abeilles paresseuses auxquelles il suffit de s'être endormies sur les fleurs pour emporter du miel à leurs pattes. (II.)

Ne sommes-nous pas du pays où l'on ne fuit un excès qu'en se jetant dans l'excès contraire ? (II.)

L'esprit humain est un; l'homme moderne, fils de l'homme ancien. Les littératures ne sont que le dépôt de la raison humaine. (111.)

L'égalité, la plus belle de nos conquêtes sociales, où nous ont amenés, par l'esprit et par le cœur, les progrès de la raison humaine et la morale de l'Evangile, l'égalité n'est un principe de grandeur nationale et de paix publique que là où les inégalités qui subsistent et doivent subsister, parce qu'elles sont de Dieu, se justifient et se conservent par le travail. (IX.)

Savoir partager, pour un causeur, c'est avoir deux fois -de l'esprit dans une société où per-

sonne ne laisse volontiers prendre sa part. (XII.)

Tandis que le mondain s'agite à la surface de la société, et n'y porte que l'impossibilité de vivre avec lui-même qui le chasse de chez lui, l'homme du monde voit dans la vie du monde un commerce solide entre des gens honnêtes et d'esprit, qui font échange de leurs qualités et se sacrifient quelque chose de leurs défauts. (XII.)

Le goût du détail est la qualité de beaucoup de gens affairés qui aiment à tout savoir parce qu'ils sont incapables de savoir le tout de rien. Qualité si près de son défaut, qui est la minutie, qu'elle s'y confond presque toujours, et qu'elle nuit plus qu'elle ne sert. Autre chose est le génie du détail, donné à fort peu d'hommes, comme tout ce qui est proprement du génie. (V.)

L'ambition patiente et persévérante qui se nourrit d'elle-même est la plus grande des qualités dans une âme supérieure, le plus redoutable des vices dans une âme médiocre ou perverse. (V.)

L'immobilité ne sera jamais de la grandeur. L'esprit qui prétend ne pas changer est tout simplement un esprit orgueilleux, qui veut faire d'une incapacité une supériorité. Il ne faut être immobile que dans la conduite morale, parce

1 que les lois qui la règlent ne sont point sujettes aux disputes des hommes. Mais, là où la certitude absolue n'existe pas dans les choses, comment l'immutabilité serait-elle un don supérieur Ide l'esprit ? (XI.)

La probité est une qualité de devoir, et qui n'est peut-être pas assez difficile, même dans ce temps-ci, pour qu'on loue un homme d'avoir été probe et qu'on ne méprise pas profondément un homme de ne l'être pas. (XI.)

Les ennemis sont les premiers qui devinent

le talent. (III.)

La vanité est, de tous nos défauts, celui qui est le moins à nous. Il nous en vient de nos ennemis qui, pour vouloir nous rabaisser, nous poussent à être plus que justes envers nous- mêmes. Il nous en vient aussi de nos amis, des uns par leur trop grande facilité, des meilleurs par le plaisir même qu'ils ont à louer ceux qu'ils aiment. (XII.)

Les âmes d'élite ne se renouvellent pas comme les feuilles des arbres. En retournant vers l'auteur de leur être, elles emportent avec elles quelque chose d'excellent et d'immortel qui est à jamais perdu pour la terre. Ce sont bien véritablement des lumières qui s'éteignent, des foyers qui redeviennent froids. Nul ne sait dans quelle proportion la Providence répare

ces pertes; mais si quelque chose les diminue, ce sont ces deuils durables qui rendent certains morts présents et vivants, tant qu'il reste au monde un témoin de ce qu'ils ont fait pour les mériter. (XII.)

L'esprit de progrès se paye quelquefois d'apparences ; il a ses superstitieux et ses dupes. Pour n'être ni l'un ni l'autre, pour que la croyance au progrès ne soit pas crédulité, il faut l'éclairer et la contrôler par la connaissance des choses qui ne changent pas. C'est le passé seul qui la donne. (XII.)

Il y a des choses qu'il faut toujours faire de la même façon, parce qu'elles sont toujours la création originale, l'effort personnel de celui qui commence : ainsi les bonnes actions, ainsi les bonnes études. (XII.)

La croyance au progrès est le trait caractéristique qui distingue la société moderne de la société antique. Celle-ci faisait honte des ancêtres aux descendants. Elle reprochait aux fils de valoir moins que les pères, aux pères de valoir moins que les aïeux. (XII.)

Une société qui penserait mal de ses générations futures ressemblerait à un père donnant sa malédiction à des fils qui ne seraient pas encore nés. (XII.)

Les choses de l'esprit ne nous servent pas seulement de préservatif contre les tentations du luxe, elles nous aident à être honnêtes gens. On a dit du goût qu'il est la conscience de l'esprit : s'il y a en effet deux consciences, l'une de l'esprit et l'autre du cœur, elles se touchent de si près, ou plutôt elles sont si intimement unies dans notre âme indivisible, que l'esprit a sa part dans tout ce que commande le cœur. On ne peut pas hanter les gloires de l'esprit humain et avoir des mœurs vulgaires. On ne s'excepte pas de son goût. (XII.)

Ne nous pressons pas d'admirer les gens nés avec des talents, non plus que les gens nés riches. Car quel mérite ont-ils eu à naître, ceux-ci avec les dons de l'esprit, ceux-là au milieu de richesses amassées par leurs pères ? C'est déjà beaucoup d'en prendre notre parti, et de ne pas murmurer contre les dispensations de la Providence qui leur a prodigué ce qu'elle a refusé aux autres. Attendons-les à l'usage qu'ils feront de leur privilège. Si cet usage est bon, s'il révèle, non pas le hasard du don, mais l'œuvre méritoire de l'emploi, c'est le moment de les admirer. Nous ferons plus pour les privilégiés de l'esprit; si, comme l'auteur d'un discours naturel, dont parle Pascal, ils ont fait montre, non de leur bien, mais du nôtre, nous les aimerons. (I.)

Si l'on veut suivre avec quelque attention les

grands changements qui surviennent dans le caractère des hommes supérieurs, on reconnaît que ces changements datent du jour où la mort les a marqués pour un terme prochain. (III.)

Je n'aime pas les amitiés qui se forment de caresses échangées entre des vanités. 'II.'

Les amitiés de collège sont faites d'un métal qui ne casse pas. (II.)

En ces amitiés qui naissent entre jeunes cœurs, il n'y a ni considérations personnelles, ni pratique des hommes, ni expérience du cœur humain. L'attrait seul y fait tout, comme, dans l'amour ; seulement ici, c'est l'attrait vers quelque chose qui doit durer. (II.)

Ce que font l'expérience, la réflexion, la pratique des hommes, pour les amitiés commencées sans tout cela et avant tout cela, c'est de montrer combien l'on a eu raison de faire une chose sans raison. (II.)

Les périls extrêmes exercent les courages qu'abat un danger douteux. (XII.)

Il y a deux sortes d'observateurs : les uns semblent observer par profession ou de parti pris; ils regardent même où il n'y a rien à voir;

lit, comme il arrive, ce qu'ils ne voient pas, ils t'imaginent; ils rêvent des mœurs et des caractères, comme certains voyageurs rêvent des «aventures. Les autres, observateurs par instinct, line voient que la réalité, ne regardent qu'où il jy a quelque chose à voir, et mettent à découvrir Ice qui se cache, l'imagination que les autres mettent à inventer ce qui n'existe pas. (IX.)

La fortune mesure la grandeur des revers à celle des succès. Une vie trop longue détruit les grandes âmes; il leur est funeste de survivre à leur puissance. (VII.)

On n'apprend pas à être sage comme on apprend à faire des vers. Le temps est le seul maître; il donne la sagesse à mesure qu'il ôte les années. (VII.)

En fait d'art, les bonnes habitudes vous obligent il beaucoup de travail, tandis que les défa-uts vous en dispensent. Celles-ci fatiguent toujours l'esprit, ceux-là le soulagent. (VII.)

La fermeté et la probité sont deux puissants moyens d'autorité aux yeux des masses, parce qu'on ne peut pas plus les feindre quand on ne les a pas, que les cacher quand on les a. (III.)

Donner, c'est-à-dire s'ôter quelque chose des mains; reconnaître dans ce qu'on possède la part d'autrui ; avouer une dette qu'on n'a pas

souscrite; rendre à Dieu, par la main des pauvres, une partie des fruits du travail qu'il a béni; apporter sa redevance à celui que Bour- daloue, dans sa familiarité sublime, appelle le caissier des pauvres, c'est et ce sera toujours de la vertu. La charité faite en grand, la charité passée à l'état d'institution, est et sera toujours la première des vertus politiques chez un peuple libre. (XI.)

Parmi ce qu'on appelle les préjugés, combien sont simplement des vérités à la portée de la foule ! (XI.)

Le mal absolu n'a jamais enfanté le bien, ni la mort la vie. (II.)

Les habitudes ont plus d'empire qu'on ne le croit ; la volonté qui les a contractées en devient esclave elle-même. (XI.)

Les vertus des hommes obscurs sont des mouvements involontaires, quelquefois des incapacités; et la comparaison qu'on fait entre la violette et la vertu peut signifier que la vertu d'un homme obscur ne sait pas le parfum qu'elle exhale. Les vertus des hommes supérieurs ne sont point naïves, parce qu'étant trahies, en quelque sorte, et dénoncées par leurs talents, elles attirent les regards et provoquent des jugements qui avertissent ces hommes qu'ils en sont doués, et leur donnent naturellement l'idée de s'en servir pour leur avancement et leur crédit.

Mais, si elles perdent un peu de ce charme de s'ignorer, qui est la grâce particulière des vertus obscures, elles font peut-être plus d'honneur à l'homme et sont d'un plus grand exemple. Aussi les admire-t-on plus que ces dernières, et les -estime-t-on si difficiles, qu'on les dispense d'être accompagnées de ces petites questions de détail qui sont l'agrément du commerce privé. (XI.)

Le meilleur moyen d'apprécier les talents des hommes, c'est de savoir quelque chose de leur métier. (V.)

La lutte est plus aisée à l'homme qui ne voit pas le danger, ou qui le voit extrême, qu'à celui qui ne veut pas le courir inutilement ou qui le croit inévitable. (Ill.)

Un trait commun à tous les hommes supérieurs est de regarder si loin devant eux, qu'ils oublient où ils marchent, et que, pour atteindre à ceux qui sont éloignés, ils froissent ceux qui sont près. (XL)

L'absence d'une qualité n'est pas un crime.

(VII.)

Le goût de l'idéal, le plus grand charme des œuvres du génie pour celui qui les lit ou les contemple, l'aiguillon et la douceur secrète du travail pour celui qui les produit est l'opposé, le remède de T-esprit chimérique. Tandis que le

goût de l'idéal, tel que le christianisme l'a épuré, fait sortir du sentiment même de notre imperfection la volonté courageuse de la corriger, l'esprit chimérique, né de la croyance païenne à la perfection de l'homme, nous donne, avec le dégoût de l'effort, la prétention d'être récompensés de l'estime que nous faisons de nous. Au fond de l'esprit chimérique, il y a la folie de l'orgueil : le goût de l'idéal nous acheminerait presque vers l'humilité. Le jour où l'on s'est élevé jusque-là par l'étude de soi-même, sans doute on peut faire encore des fautes; mais on s'en relève, et, comme on est capable de tous les repentirs, on est digne de toutes les espérances. (IX.) il

Dans la jeunesse, par ignorance et bonne foi tout ensemble, on croit inventer ce que l'on répète. (VII.)

Un sentiment meilleur et plus puissant que la peur troublerait aujourd'hui la conscience du chef d'industrie qui oserait rester dur pour l'ouvrier. Ce quelque chose, c'est plus de prix donné à la vie humaine par la raison publique, par la religion, par la politique : c'est cette fraternité de l'Evangile, connue depuis plus longtemps que la fraternité républicaine, qui rend les petits chers aux grands. (VI.) .% '\*à

Chez le peuple, l'imagination est la source de

\bien plus de jugements et de préférences que le .goût. (VII.)

Je connais un pauvre homme, auquel on a fait une réputation d'homme d'esprit parce qu'il parle très bas. La première fois que je le vis, j'étais tout oreille, j'écoutais même son silence. Mais comment savoir s'il dit des choses spirituelles? à peine sait-on s'il a parlé. (VII.)

Qui voudrait faire l'énumération des forces morales qu'oppose notre pays au mal dont il est travaillé, trouverait au premier rang les amis de collège. Fermer les collèges d'internes où se contractent ces amitiés, ce serait ôter à la France une de ses meilleures recrues pour l'armée civile qui la défend. (II.)

Les choses de l'esprit ne nous servent pas seulement de préservatif contre les tentations du luxe, elles nous aident à être honnêtes gens. On a dit du goût qu'il est la conscience de l'esprit : s'il y a en effet deux consciences, l'une de l'esprit et l'autre du cœur, elles se touchent de si près, ou plutôt elles sont si intimement unies • dans notre âme indivisible, que l'esprit a sa part dans tout ce que commande le cœur. On ne peut pas hanter les gloires de l'esprit humain et avoir des mœurs vulgaires. On ne s'excepte pas de son goût. (IX.)

Les hommes de passion sont courageux par

l'effet du sang plutôt que par la. raison, et souvent à la suite, par la contagion de l'exemple. La plus belle sorte de courage, c'est celle où il n'entre que de la raison, si différent de cet emportement du corps qu'on excite chez le commun des hommes avec des liqueurs fortes, de la musique ou des harangues. (V.) J

Chose singulière, il y a la même variété dans la folie que dans la raison ; l'homme est fou d'autant de façons qu'il est sensé. (VI.) j

Les lettres seules savent entretenir parmi nous le souci généreux de la prééminence littéraire de la France, et passionner l'homme d'un jour pour ce qui s'est fait de grand avant lui, pour ce qui se fera de glorieux après lui. (XII.)

Aujourd'hui, l'idéal, c'est le bien-être par une fortune rapide. Nous ne manquons pas de connaître des gens qui y sont parvenus : c'est presque une foule. Regardons de près leur idéal. J'y vois beaucoup de luxe imité du luxe d'autrui, et qui n'a pas même l'originalité d'un caprice personnel satisfait; j'y vois des hommes d'âge mûr qui s'entourent de joujoux, et qui, moins heureux que leurs enfants, ne'peuvent pas les casser quand ils s'en dégoûtent.. Ils s'agitent beaucoup pour varier leur triste bonheur, et, des deux passions qui les mènent, la convoitise et la satiété, la satiété va toujours plus vite que la convoitise. Heureux celui qui

se souvient un jour qu'il a fait des études, et qui, dans un moment où il est accablé de son Jtien-être, s'avise de jeter les yeux sur la bibliothèque, dont il n'estimait que le bois, et y prend 7ce qui lui a le moins coûté de tout son luxe, ce iqu'il avait peut-être gardé, comme par prévoyance, de sa médiocrité première, un livre, squi le rend un moment à lui-même et lui fait savourer la différence du bien-être par l'argent, au bonheur par l'esprit! (XI.)

La haine voit des défauts où il y a des qualités, des vices où il y a des vertus; c'est la fureur de l'aveugle. (V.)

Il est rare que le malade ne trouve pas un air triomphant à l'homme valide, et que l'homme invalide ne sente pas une honteuse joie en pré- sence du malade. Un égoïsme secret perce à travers les protestations les plus sincères de sympathie. Ce sont comme des instincts du corps qui se mêlent aux sentiments de l'âme. Entre deux amis d'inégale santé, qui se demandent réciproquement de leurs nouvelles, le plus valide, en souhaitant de tout son cœur la santé à son ami, ne sent-il pas en lui quelque chose qui s'applaudit d'avoir plutôt à faire ce vœu pour un autre, qu'à le recevoir lui-même ? r (VI.)

Un grand savoir et une grande modération excluent une certaine décision : on ne donne jamais tout à fait tort aux autres, ni à soi-même

tout à fait raison; on se modifie, on revient sur ses pas. Mais, en s'abandonnant ainsi à toutes les fluctuations d'un esprit plus avide de connaître que d'agir, et en laissant à Dieu la décision que s'arrogent d'ordinaire les hommes passionnés, on paraît céder aux seuls mouvements de l'intérêt personnel. (III.)

La dialectique n'est que la méthode même de tout esprit bien fait; la chose existait avant le nom. C'est l'arme défensive de l'homme vivant en société. Etendez-la aux actions, c'est la morale. Il n'y a de sûreté dans la conduite, il n'y a de solidité dans le jugement, que par la dialectique. (VI.)

Se plaindre amèrement des malheurs de leur époque est un trait commun à presque tous les hommes supérieurs ; et pourtant, n'est-ce pas surtout des difficultés de leur temps qu'ils ont tiré leur force et leur gloire? (XII.)

Est-il bien vrai que, chez les femmes l'abondance des larmes vienne de la mauvaise éducation plutôt que de leurs nerfs, qui sont les maîtres, même chez les mieux élevées, ou de la tendresse du cœur, qui, chez toutes, est le don divin? (X.)

Il y a là des hommes qui n'ont jamais résisté à une passion, qui ont incommodé tous leurs semblables de leur liberté brutale, et dont

k'obéissance même, triste et morose, est toujours [Frémissante. (VI.)

Sans doute, il faut une religion pour le peuple ; qui pourrait le nier? Mais malheur à une société qui dit ce mot avec une arrière-pensée d'égoïsmc, letxjui se croit quitte avec le peuple quand elle ui laisse ses églises ! Il faut une religion pour le peuple, mais il lui faut aussi des impôts doux, des écoles et du pain ! Même quand il aura tout cela, il lui restera assez de maux et de souffrances; c'est pour ces maux et ces souffrances sans remède qu'il faut une religion, mais non pour dispenser les gouvernements du devoir de soulager ceux qui souffrent la faim et le froid, et d'empêcher qu'il n'y ait des pauvres faute de travail. (VI.)

Les apparences sont une partie essentielle de la morale publique. (VII.)

On ne sert pas la morale en montrant aux hommes la mauvaise issue de tous leurs désirs; on peut la servir en leur faisant voir que personne n'est criminel impunément. (VII.)

Le mariage ne réussit pas à tout le monde; je croirais volontiers que la loterie du mariage donne rarement à une femme supérieure un époux digne d'elle. Dans ce cas, le mariage est un état odieux, odieux en proportion de ce que le mariage bien assorti est doux. Il serait peut-

être plus héroïque à qui n'a pas eu le bon lot, de ne point scandaliser le monde de son malheur, ou, s'il sent le besoin de quelque dédommagement public, de dire le bien qu'il a rêvé plutôt que le mal qu'il a souffert, et de montrer par quels trésors de patience, d'abnégation, de silence, une femme mal mariée parvient à éluder, les crises violentes et à trouver la paix de la, conscience, qui rend légères toutes les peines] de la vie. (VI.) k

Deux i'dées justes qui se suivent, fussent-elles de dates différentes, valent mieux que deux idées, venues le même jour à l'esprit de l'écrivain, dont l'une serait une vérité et l'autre une sottise. (VII.)

La seule popularité vraie est celle qui survit à l'homme dont on n'a plus rien à espérer ni à craindre. (II.)

C'est le piège des lumières, chez les esprits honnêtes, de les faire douter aujourd'hui de ce qu'ils affirmaient hier de la meilleure foi, et, par là, de donner prise à des reproches de contradiction et d'hypocrisie. C'est aussi le propre de la modération qu'en faisant la part des autres il lui arrive de la faire si juste que personne ne se trouve content de la sienne. (III.)

Quarante ans, dans la courte durée de la vie humaine, c'est toujours. Une amitié de cette date n est qu'une longue et douce pratique de ce

que nos amis ont de meilleur; c'est l'estime devenue un sentiment, et qui de l'esprit est passée dans le cœur. (XII.)

Tout le monde aime les bons livres, mais chacun tient à dire pourquoi il les aime comme tout le monde. Il en est de même pour les hommes qui ont excellé par la bonté. Tous ceux qui les ont connus les ont aimés; mais chacun croit en avoir eu des raisons personnelles, et tient à les dire, même après celui qui semble en avoir tout dit. (XII.)

Parler de la probité d'un homme, c'est à ce qu'il semble, ou le louer de trop peu, ou trop peu estimer les autres hommes. Mais, de même qu'il y a une probité chagrine qui se paye de ce qu'elle fait par trop d'estime pour elle-même et trop de sévérité pour autrui, de même il y en a une autre plus aimable qui ne se donne pas pour une rareté, afin de n'offenser ni de décourager personne, et qui, indulgente pour les autres, n'est sévère que pour elle-même. C'est la différence entre l'honnête homme et le galant homme. Le monde nous donne le premier titre par un esprit de justice; le second, c'est le cœur de nos amis qui nous le décerne. (XII.)

La loyauté et l'ouverture sont une meilleure défense que l'artifice. (XII.)

Au temps de Mme de Sévigné, l'idée de l'hu-

manité telle qu'elle nous apparaît, rendant la justice clémente pour ceux qu'elle punit, la charité honorable pour ceux qu'elle assiste, n'était pas sortie encore des travaux de tant de penseurs, et la souffrance elle-même n'avait pas appris à se défendre. Nous sommes plus tendres que nos pères aux misères humaines, sans y avoir plus de mérite qu'ils n'ont eu de tort dans leur cruauté relative, et peut-être paraîtrons- nous cruels à notre tour, à moins que l'esprit de violence et de ruine qui souffle en ces tristes jours ne fasse reculer les sociétés jusqu'aux époques où la grossièreté dans les moeurs autorisait la cruauté dans les lois. (III.) î À

Il y a des choses de l'esprit pour chaque âge. Pour les jeunes élèves, c'est ce 'qu'on leur apprend à lire dans les livres immortels ; ce sont ces études par les langues anciennes, les vraies langues maternelles de l'esprit, auxquelles il appartient surtout de préparer l'intelligence à toutes les applications, le caractère à toutes les épreuves, et de former des ouvriers pour l'œuvre supérieure de chaque siècle. (IX.)

Le nombre des tentations dont le caractère peut avoir à se défendre est toujours limitée tandis que les tentations qui peuveut égarer l'esprit sont aussi nombreuses que ses idées, c'est-à-dire qu'elles sont sans nombre. (VII.)

L'attention n'est que la volonté appliquée à la

I conduite de l'esprit. (IX.)

De grandes causes et de petits travers ; l'incertitude dans les esprits, née de l'instabilité dans les choses; le temps méprisé comme un obstacle au lieu d'être estimé comme la seule force inéiPuisable; un certain dédain du passé, qui semble augmenter à proportion que nos inventions et nos nouveautés nous en éloignent; un emportement universel qui donne aux gens recueillis le ridicule de gens attardés; enfin, ;dans les lettres, des théories qui ont discrédité la réflexion au profit de l'improvisation, et mis les hasards de la plume au-dessus du travail, tout cela forme comme un air insensible qui s'est glissé jusque dans nos écoles, et y a produit je ne sais quelle impatience qui se croit de la maturité. Voilà comment l'attention s'est relâchée. (IX.)

Il n'y a pas de morale qui nous défende de voir ce que nous rapportent nos vertus, pourvu que ce soit un moyen de nous y faire persévérer. Tous les profits ne sont pas toujours des calculs qui réussissent. (IX.)

La justesse impatiente ceux qui ne sont pas capables de modération. (IX.)

Nous n'avons rien en nous de plus original ni qui nous appartienne plus en propre que l'attention. Les lueurs de talent, la facilité, les

saillies, nous font ressembler à beaucoup de gens dans ce pays où l'on a fait un assez médiocre éloge de l'esprit, en disant qu'il y court les rues. Il y a certaines qualités qui ne sont pas un cachet, un certain esprit qu'on attrape, comme plus d'un défaut, par l'imitation. Si c'est cet esprit-là qui court les rues, soit; je ne sortirai pas pour le voir passer. L'attention, c'est véritablement la personne. Quand je lis un travail dont elle a tracé le plan, lié les parties, pesé les mots, ce ne sont plus des pages, c'est quelqu'un que le vois ; je ferais son portrait, je me prends à envier un tel fils à ses parents, et je félicite la société de ce qu il lui est né un homme. (XII.)

Il n'est personne qui ne puisse conquérir par l'attention la connaissance de ses forces, et cet art d'en user, par lequel on tient une place utile dans le monde, et on y laisse un vide quand on en sort. (IX.)

Nous ne sommes guère plus disposés à faire gratuitement les affaires des morts que celles des vivants. (IX).

Il n'y a que les paradoxes qui fleurissent et qui meurent avec le talent de l'homme qui en a fait bruit quelque temps. Les vérités ne livrent pas tous leurs trésors à l'esprit supérieur qui les a exprimées le premier. Elles en tiennent en

réserve pour quiconque sait les méditer et les aimer d'un sincère amour. (IX.)

L'âge mûr est moins touché du succès, que la jeunesse ne l'est de l'injustice. (IX.)

La morale chrétienne va en aide au devoir, comme le plus faible, et se tait sur le droit, qui n'a pas besoin d'être reconnu et qu'on n'encourage qu'aux dépens du devoir. (X.)

Le moraliste païen, comme le moraliste chré- ' tien, dit la vérité ; mais le premier la dit aux autres, et le second se la dit à lui-même. C'est la différence de se vouloir connaître à se con- . naître réellement; car on ne se connaît que le jour où l'on se dit la vérité, et on ne se dit la vérité que si l'on est humble. (IX.)

L'égalité, la plus belle de nos conquêles sociales, où nous ont amenés, par l'esprit et par le cœur, les progrès de la raison humaine et la morale de l'Evangile, l'égalité n'est un principe de grandeur nationale et de paix publique que là où les inégalités qui subsistent et doivent subsister, parce qu'elles sont de Dieu, se justifient et se conservent par le travail. Le travail n'a pas produit les classes, et là où il est la loi commune il tend à les effacer; mais il institue et il maintient les rangs par lesquels les sociétés humaines sont libres et réglées, actives et tran-

quilles. C'est par le travail qu'une nation, ches qui règne l'égalité, peut offrir au monde le spec tacle d'une concurrence universelle plus semblable à l'émulation de gens qui se porten secours, qu'à la lutte de gens qui veulent s< supplanter. (XII.)

Les jouissances du luxe ont leurs servitudes la richesse possède l'homme, et non l'homme 1; richesse. (XII.)

Comptez, dans toutes les professions libérales, combien d'hommes éminents, combier de citoyens utiles témoignent de l'excellence d( nos études par ce mélange de bon sens et d grands sentiments, d'esprit et d'honnêteté qu fait de notre nation la nation généreuse entr toutes, et de la société française la plus parfaiti des sociétés civiles. (XII.)

Le bon esprit pratique donne à chacun 1 conseil de s'étudier, de se connaître, de n'avoi que l'ambition de ce qu'on peut faire, d'êtr . avant tout homme de bien, et de faire sa fortune honnêtement, sinon non; car où l'honnêteté es sauve, il y a déjà une fortune faite. (XII.)

On ne met de prétention que dans les chose où l'on veut être vu. (XI.)

La seule aristocratie bonne et utile, dans 1

France du xixe siècle, c'est apparemment celle qui n'a ni traditions d'ancêtres, ni blason, ni parchemins, et qui n'est que l'excellence naturelle et originale où peut s'élever un homme sans naissance, par le talent et la hauteur du cœur, les deux dons qui nous viennent le plus directement de Dieu. (XI.)

Il n'y a rien de plus beau que le spectacle d'un esprit supérieur qui veut connaître et posséder la vérité, sans en chercher les profits, ni en redouter les périls. (III.)

Dans la vie publique comme dans la vie privée, le cœur a ses lumières; il est la plus rare sorte d'esprit. (II.)

C'est par le cœur qu'on s'améliore. S'il échappe aux premières épreuves de la vie, ,il devient un instrument admirable de renouvellement et de moralité. La raison, qui est la principale faculté des hommes supérieurs, n'a pas toujours ce résultat; elle absout le mal par l'exemple, par l'imperfection humaine, deux choses dont on s'autorise trop souvent pour atténuer les fautes, et pour justifier l'homme de s'y abandonner. Mais le cœur, cette force divine qui nous secoue à notre insu et dont les mouvements sont aussi soudains qu'irrésistibles, nous entraîne aux bonnes actions avant la réflexion qui les pèse et les ajourne, et rompt les habi-

tudes de dureté et de scepticisme où nous porte la supériorité de la raison. (XI.)

Dans la morale économique des nations, l'idée de s'enrichir est devenue inséparable de l'idée de s'entr'aider. (V.)

S'il est une chose dont je n'ai jamais douté; c'est que, de toutes les prétentions, la plus chimérique est de vouloir fonder un système d'études, comme on établit un budget des recettes, sur des résultats prévus. On peut, dans une question d'argent, prédire ce que feront les écus ; encore ne faut-il pas s'y fier. Mais s'il s'agit d'enseignement, dire à l'avance ce que feront de jeunes esprits, auxquels on impose un nouveau régime d'études, je ne sais rien de plus téméraire ni de plus sujet aux démentis. C'est justement le prévu qui n'arrive pas, et l'imprévu qui arrive. (II.)

Dans ma jeunesse, ce qui occupait le plus le public cultivé, c'étaient les choses littéraires. La première des popularités était celle de l'écrivain. Plus tard, la faveur publique a passé aux sciences. Le savant qui découvre quelque vérité de l'ordre physique, ou qui hasarde quelque hypothèse ingénieuse, a pris le pas sur le lettré qui éclaircit quelques-unes des obscurités de l'âme humaine, ou qui explique, en la raffermissant, quelque loi du monde moral. Où a passé la faveur publique, ont passé le crédit, la fortune,

la gloire, grâce à ce privilège de la science qui est la même pour toutes les nations et dont les découvertes ont pour témoin le monde entier. (II.)

Il faut savoir ignorer tout ce qui pourrait nous refroidir sur le mérite de celui que nous @ aimons, et nous faire malgré nous complices de ses défauts. (II.)

Le Christianisme a-t-il introduit-des nouveautés pratiques dans la morale du devoir, telle que l'ont connue les Anciens ?

Ou bien n'a-t-il fait que lui donner une sanction et l'approprier au plus grand nombre des hommes?

Sous l'impression profonde et vivifiante qui m'est restée de mes lectures, je réponds avant toutes preuves : non seulement le Christianisme est venu sanctionner la morale antérieure; non seulement de ce qui n'était qu'une science pour quelques-uns, il a fait une règle de mœurs pour tous les hommes ; il a de. plus élevé la dignité de notre nature- en lui apprenant de nouveaux devoirs, et en lui donnant, pour les remplir, des vertus aussi nouvelles que ces devoirs. (II.)

Obséquiosité et médisance sont sœurs. (II.)

J'ai toujours eu du faible pour les hommes qui parlent lentement. C'est qu'ils ont l'air de

conduire leur langue, au lieu que les gens qui parlent vite sont menés par la leur. (II.)

Quand on lit un ouvrage de génie, on croit connaître le plus vif des plaisirs de l'esprit. J'en sais un plus vif encore, et certainement plus fécond. C'est le commerce d'un esprit supérieur. Quel livre peut être aussi intéressant que la confidence familière de ce qu'un tel esprit pense tout haut dans l'abandon d'un entretien à deux? (II.)

Une bonne action qui manque d'à-propos peut quelquefois être une faute. (X.)

Dire que les études classiques sont la base de l'enseignement, c'est trop peu. Elles sont les nourrices et les institutrices de l'esprit français. Elles sont une des qualités natives, je dirais volontiers une des propriétés de notre race. Et ce n'est pas un médiocre étonnement pour moi que, dans un temps où l'on professe jusqu'à la superstition la théorie des races, où l'on veut tout expliquer par l'atavisme, on ne se demande pas si cette théorie n'est pas tout aussi vraie des aptitudes intellectuelles que des inclinations physiques, et si dans chaque race l'esprit, comme le corps, n'a pas ses traits indélébiles. Notre originalité n'est que la liberté avec laquelle nous nous mouvons dans la discipline classique, et celle-ci n'est que la raison dans l'art. Les études classiques ne sont l'invention

de personne. Elles ont eu, sur le trône et dans l'Eglise, des promoteurs puissants; elles n'ont pas eu de fondateur. Le temps où elles ont commencé n'est pas connu. Elles ont été, dès les premiers jours de notre histoire et, d'âge en âge, avec des alternatives de progrès et d'arrêt, une continuation et une suite. Toutes les formes de la société française en sont sorties. Les mêmes écoles ont élevé les réformateurs les plus téméraires et les conservateurs les plus rebelles au changement. Elles ont été la discipline et la liberté. Elles ont tout aidé, elles n'ont rien empêché de sensé et d'utile. (II.)

Dans tout talent vrai, il y a une force qui s'impose, et comme une voix qui appelle. (X.)

En toutes les bonnes choses qui sont de l'homme, un peu d'abus sert à maintenir un bon usage. (IX.)

A QUEL SIGNE RECONNAIT-ON LE BONHEUR?

Bon nombre d'hommes trouvent en eux- mêmes un certain bonheur sans émotion, semblable à « l'indolence » où les stoïciens faisaient consister le souverain bien. Ce bonheur n'est pas le vrai; à peine en est-il l'ombre. Le vrai, celui dont nous sommes avertis par une douceur secrète qui se coule en notre cœur, nous ne pouvons nous le donner tout seuls;

il faut que les autres nous y aident, en en prenant leur part. C'est, dit-on, une loi de la physique, qu'une lumière allumée la nuit, dans une solitude nue, où nul objet alentour ne la réverbère, se consume inaperçue et n'éclaire qu'elle- même. Pareillement, si à la faculté d'être heureux, l'homme ne joint pas le désir de faire du bien, loin de jouir de son privilège il n'en a même pas le sentiment. Mais qu'il vienne une occasion qui le tire tout à coup de son inertie, qu'une souffrance le trouve compatissant, un malheur secourable, la chaleur qui couvait en lui s'éveille, éclate, et, dans le moment qu'un autre en ressent l'effet, il en est échauffé lui- même. Ainsi, par une admirable harmonie du monde physique et du monde moral, de même que la lumière n'existe que par le rayonnement, ni le rayonnement que par la présence d'objets qui la réfléchissent, de même le bonheur véritable n'est qu'un reflet et comme un rejaillissement du bien sur le bienfaiteur. (I.)

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

Si notre intelligence subissait invariablement le même déclin que nos organes, s'il était sans exemple qu'une âme fût restée jeune dans un corps décrépit, les matérialistes auraient beau jeu, et le penseur sincère serait bien en peine de se mettre en paix sur le problème de la destinée humaine. Mais les exemples n'abondent-ils pas d'intelligences demeurées entières dans la

destruction graduelle des organes chargés de les servir? « Je conviens que l'âme semble passer par des âges différents. Elle se développe, croît, se fortifie dans le même temps que le corps auquel elle est unie. Ce qu'on appelle la maturité de l'homme n'est autre chose qu'un certain état où l'harmonie du corps et de l'âme est si parfaite, qu'il semble n'y avoir plus dans l'homme qu'une seule et même existence. Mais, la vieillesse venue, il se manifeste deux existences de plus en plus distinctes. La loi qui pousse l'homme de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse, qui, d'amaigrissement en amaigrissement, découvre de plus en plus sous le corps décharné le squelette, cette loi respecte l'intégrité de l'âme. Celle-ci est si bien destinée à survivre à son union avec le corps, qu'elle paraît comme impatiente par moments de la rompre. Sentant le lien prêt à se dissoudre, et les dernières passions lâcher prise, elle s'émancipe et essaye ses ailes pour le voyage vers les régions nouvelles où elle se voit divinement appelée. Ce ne sont là, dira-t-on, que des apparences. Mais voici une réalité palpable. Cette âme, au moment même où va finir son union avec le corps, devient supérieure à elle-même. Elle déploie plus de qualités qu'au temps où, sous la loi d'un progrès simultané, cette union des deux natures s'était le plus rapprochée de l'unité.... Comment croire que ce qui se perfectionne ainsi en l'homme, à mesure que le corps s'altère, que ce qui s'affranchit de la matière à mesure que le corps s'y assujettit,

au point que les dernières années de leur vie en commun ressemblent, pour l'âme, à des chaînes qui tombent, comment croire que ce qui paraît commencer sa vraie vie, alors que le corps arrive au bout de la sienne, finisse en même temps et de la même fin? (II.)

Il est un christianisme intérieur qui met la charité même avant la foi, qui accepte le malheur comme une occasion de mérite ou comme une expiation des (autes, et qui apprend à la fois à bien conduire la vie et à la bien quitter. (X.)

Le vrai philosophe ne parle de l'invisible et de l'incompréhensible qu'à la façon du poète et de l'artiste parlant de l'idéal, comme d'une chose qu'il poursuit sans pouvoir l'atteindre, qui semble fuir à mesure qu'il avance, et dont néanmoins il ne peut pas plus se détacher que de lui- même. (X.)

Il y a deux sortes de morale, l'une particulière, l'autre publique : tel qui blesse la première et ménage la seconde est, à faute égale, moins nuisible aux mœurs que celui qui les blesse toutes deux, en faisant le mal et en le disant. (III.)

Tant valent les fonctions de l'esprit, tant vaut. l'esprit lui-même. (X.)

Trésor inné, instinct, de. quelque nom qu'on appelle cette parcelle du divin dans l'homme, le plus grand métaphysicien est celui qui en a la notion la plus claire, ou plutôt le sentiment le plus naïf. Plus il paraît s'élever et nous élever avec lui au-dessus de la terre, plus en réalité il nous rapproche de nous-mêmes, plus il s'enfonce vers ce point central de notre être où est l'âme, où est Dieu. En sorte que les choses en apparence les plus inaccessibles à l'esprit .en sont si près qu'elles se confondent, et que c'est l'esprit lui-même qui se touche, et qui se voit face à face. (X.) -

Adoucir le sort des travailleurs est le grand devoir, la grande tâche de notre temps. (X.)

Un de nos plus âpres manieurs d'argent — combien le connaissent pour avoir laissé de leur laine à son buisson? — tire un si gros intérêt de son temps, qu'à lui en prendre une minute, fût-ce -pour lui souhaiter le bonjour, on a l'air de le voler. Comme il n'est pas incivil, il vous rend votre- politesse, mais d'une voix si brève, et d'un visage si furtif, qu'on est tenté de lui dire : « Combien vous dois-je? » (I.)

Si j' en crois l'opinion qu'on a généralement des financiers, il semble qu'on ne calomnie ni la profession, ni les gens, en disant qu'à leurs qualités fructueuses, il en est peu qui joignent le goût des choses de l'esprit; l'amour des

beaux livres pour les lire; la curiosité des objets d'art, sans mélange d'arrière-pensée de spéculer sur les chances de leur plus-value ; la simplicité au sein du luxe qu'imposent les grandes fortunes; une manière de dépenser l'argent qui témoigne qu'on l'a honnêtement gagné; l'art de donner beaucoup, en évitant qu'on en parle, et de faire le bien à l'insu des journalistes; le dévouement dans l'amitié ; la, sûreté; la vérité. (II.)

Par une contradiction de nos mœurs, tandis que la médecine est de plus en plus en discrédit, le crédit des médecins augmente. J'en crois voir la raison. Si la médecine est discréditée, c'est que tout le monde connaît plus de cas où elle a laissé mourir le malade, que de cas où elle l'a guéri, et si le médecin est en crédit, c'est que chacun se persuade que le sien est le bon. (I.)

Un grand nombre des prisonniers de la Maison Centrale n'ont méfait que par ignorance : ne rien savoir et avoir besoin de tout, cela explique bien des crimes. (VI.) --

Après que la corde a cessé de vibrer et que le son.s'est évanoui, ce n'est pas encore du silence ; l'oreille n'entend plus, mais l'âme croit entendre encore. (X.)

L'amour-propre qui rend les acteurs si vulnérables à la critique, n'est-ce pas le même qui les

1

¡rend si ambitieux du succès, si courageux et si ardents à le conquérir ? (II.)

Dans la noble profession de diplomate, on tpeut réussir avec le cœur le plus ouvert et la tparole la plus libre. Il n'y faut qu'une condition. ;C'est de ne porter dans ses missions que les thons sentiments de son pays, de connaître les (besoins supérieurs de son temps, et de savoir concilier aux uns et aux autres le patriotisme de l'étranger.... Dans cette réserve qui est la [première loi et le génie même de la profession, I!dans ces questions qui savent être insinuantes sans être insidieuses, dans ces réponses suspendues, dans cet art de tâter le terrain, de voir venir, d'écouter ce qui ne se dit pas, en entendant ce qui se dit, dans cette science permise et nécessaire qui fait de la loyauté même un talent et de la raison un art, il peut y avoir, il y a de la candeur. (XII.)

Belles âmes et douces âmes, les botanistes semblent recevoir leurs mœurs de cette science innocente, qui n'a besoin ni de la douleur ni de la mort pour découvrir le secret de la nature, et qui pourtant croit surprendre dans la fleur que le printemps fait éclore un obscur et imperceptible plaisir de vivre. (IX.)

II

LA POLITIQUE

La politique, aux mains des gens éclairés, fonde et conserve les sociétés humaines; aux mains de tout le monde, elle les détruit. (I.)

Pour qui veut arriver par la politique, tous les chemins sont bons, hors le droit. (1.)

Les orateurs se persuadent trop volontiers que celui qui a dit : « Le silence est d'or! » ne pensait pas à eux. (I.)

La plupart des gouvernements tombent, soit faute de savoir tout ce qu'ils pensent, soit peur de le vouloir. (I.)

Le progrès, c'est pour chacun la chose qui lui manque. Pour le pauvre, c'est l'argent; pour l'ouvrier, la place du patron; pour le journaliste, un gros emploi, peu à faire et de longues vacances; pour l'avocat, un ministère, fût-ce

icelui de la guerre; pour tous enfin, c'est de posséder ce qu'ils sont incapables de gagner. (I.)

Dressez, si vous le pouvez, une liste de toutes les injustices qui se commettent par la prévention, par la rivalité, par l'intérêt, par l'ignorance où nous sommes les uns des autres ; dépouillez tous les auteurs de maximes; feuilletez les casuistes, ces chercheurs consommés de point.s délicats; vous n'aurez pas le compte exact des injustices de l'esprit de parti. J'en sais que vous oubliez, ne fût-ce que les vôtres. Laissez donc la liste ouverte, pour qu'un autre les y mette, en y ajoutant les miennes. (I.)

Quand la passion de gouverner est entrée dans le cœur d'un homme, elle en chasse le sens moral. Si cet homme est un de ces esprits bien faits qui aiment l'honnête pour sa ressemblance avec la\_raison, pour peu qu'il se croie sûr d'arriver où il veut par le droit chemin, il ne lui déplaît pas de le prendre. Il en éprouve même une satisfaction secrète dans la partie de son âme que la passion de gouverner n'a pas encore gâtée. Mais vient-il à douter que les bons moyens le puissent mener au but, ne. vous attendez pas qu'il recule; à défaut des bons, il y employera les mauvais.

S'il est vrai que les meilleurs des gouvernants soient des hommes de cette sorte, comment les gouvernés doivent-ils en user avec

eux ? Les considérer comme les agents néces| saires des affaires humaines, et, tantôt par lj concours, tantôt par la critique modérée, les aider dans leur tâche; honorer, dans ce qu'ili font pour le bien public, moins leur intention que la loi d'ordre divin qui le leur fait vouloir; et quand ils veulent le contraire, loin d'en êtrE surpris, s'y tenir tout préparés, et avoir des mœurs publiques pour leur faire échec. (I.)

Un général doublé d'un avocat est moins qu'un qu'un général et moins qu'un avocat. (I.)

Les amis politiques sont des gens qui, liés entre eux par une habitude de mal parler du prince, des ministres, des lois, des juges, ide l'Eglise, du pape, de la bourgeoisie, du peuple et, généralement, de tout ce qui gêne leurs prétentions ou leurs convoitises, s'imaginent que, pour avoir toujours été d'accord contre -tout le monde, ils sont amis. Vienne le premier dissentiment, il prouve avec scandale que les pires inimitiés sont faites d'amitiés politiques. (I.)

Dans un pays où l'esprit de parti est tout l'esprit politique, s'il arrive aux opposants d'avoir une fois raison contre le pouvoir, n'allez pas croire qu'ils le doivent à plus de sens, de prévoyance ou d'attention aux intérêts publics. Ne songeant, cette fois encore, qu'à contredire, ils ont eu la chance de dire juste. Qu'ils ne SE donnent donc pas, au lendemain des revers,

pour des prophètes qui n'ont pas été écoutés. Ils se vantent. La fortune a justifié leur passion, mon leur jugement. Le pouvoir a eu tort; ils n ont pas eu raison. (I.)

Il ne s'en faut souvent que d'un gros vice, ou même d'une vieille dette de café, qu'un homme quelconque ne devienne un homme politique. (I.)

L'esprit d'opposition est une gourme que jettent les hommes destinés à gouverner, et que gardent jusqu'à la fin ceux qui ne savent ni commander ni obéir. (I.)

Soyons justes, même envers le solliciteur. Ce n'est pas lui qui fait au ministre nouveau la première visite, c'est l'important. Le solliciteur attend discrètement que l'hôtel ministériel ait reçu son hôte : l'important l'y devance, au risque d'être pris pour le valet de chambre qui. vient -préparer les logements. (I.)

En France où l'autorité est à la fois si nécessaire, et si faible, l'opposition est une faute politique, qui a des degrés. L'opposant du premier degré n'est pas le moins coupable. (I.) -,

Dans l'antique Egypte on ne jugeait les rois qu'après leur mort. Chez les modernes on est plus pressé : c'est de leur vivant qu'on les juge, et l'on rend l'arrêt en les renversant. Ce sont là

les hautes œuvres de la passion politique, certainement inconnue dans l'antique Egypte.

— Qu'est-ce donc que cette passion de nos modernes ?

— Je veux bien vous le dire ; mais, d'abord, informez-vous de quelles autres passions est travaillé l'homme qui a la passion politique. En attendant, contentez-vous de savoir que rien n'est plus loin d'une vertu. (I.)

Ceux qui veulent changer de gouvernement se préparent à changer d'injustices, de convoitises et de mécomptes. (I.)

Avec la session des Chambres commence et finit, en France, la fête des Saturnales de la parole. J'y voudrais envoyer tous les sourds- muets, pour les réconcilier avec leur infirmité. (I.)

La politique est une sorte de tripot où tout le gain est pour les joueurs, et toute la perte pour la galerie. (I.) 1

Voyez-vous là-bas, debout, devant l'échoppe de la marchande de journaux, ce passant qui regarde, la bouche béante, les caricatures des puissances du jour? De combien s'en est-il' fallu qu'il ne fût l'une d'entre elles, et qu'il n'eût, lui aussi, sa caricature? De moins que rien; peut- être d'un léger travers, comme de boire sans soif et de parler sans penser. (I.)

A voir la façon dont certains journalistes se jugent entre eux, on se demande si c'est faute de se connaître, ou pour se connaître trop bien. (1.)

Bien parler est un don divin. J'y songe en intendant ceux qui ne l'ont pas et qui parlent. (I.)

La parole qui tombe de la tribune française est comme la pierre jetée par l'enfant dans la ,mer. Celui-là seul qui a fait les lois des corps sait où va disparaître, en s'effaçant par degrés, la ride que dessine à la surfaèe la chute de la pierre. Celui-là seul qui a pétri le cœur de l'homme sait jusqu'à quelle profondeur une .parole éloquente va remuer la mer humaine. De là, pour l'orateur, le' devoir de s'abstenir de ces mots vagues et engageants, dont la portée lui est inconnue, et que chacun interprète selon ses espérances. Malheureusement cette sorte d'hommes est plus occupée de rechercher l'applaudissement de ces espérances, que du devoir de gouverner sa parole. (I.)

Il est un orgueil propre aux héritiers immédiats d'une révolution, lesquels se piquent d'interpréter ce qu'ils n'ont pas fait, et se tournent quelquefois contre la gloire de leurs pères pour relever la leur. (III.)

Les amis politiques sont durs et exigeants; ils'

n'admirent dans leurs chefs que les qualités d'un instrument. (IX.) \*

On est toujours d'accord, même dans le parti le plus divisé, pour demander des choses que tout le monde est également loin d'obtenir. (III.)

Les partis ont cet instinct contradictoire qu'en demandant l'extrême liberté pour chacun, ils veulent un chef pour commander à tous. (III.)

La liberté ne doit être que le libre usage de la raison formée. (XII.) ;

Le libéral de la bonne façon est celui qui aime la liberté pour les autres. (V.)

La liberté politique n'est pas chose qui se donne. Une nation en est ou n'en est pas capable. En tout cas, la seule façon de s'en rendre capable, c'est de ne jamais aller jusqu'au bout de son droit, et de ne rien désirer qui doive coûter la destruction de personne. Les institutions libres ne s'apprennent pas à qui ne les veut que pour soi et contre quelqu'un. ,V.)

Il n'y a pas de liberté sans l'obéissance et l'esprit de sacrifice. (XI.)

L'autorité a du bon, même pour protéger la liberté. (II.)

Où il n'y a pas d'obéissance, il n'y a pas de liberté; où l'esprit de sacrifice n'existe pas, la liberté périra par l'égoïsme. (XI.)

Les révolutions ne touchent qu'aux choses qui sont à plusieurs pieds de terre. Quand les grands vents soufflent, ils ne courbent que les cimes des arbres ; l'herbe qui pousse à leur pied n'en est pas même troublée. (X.)

Des rectifications de la presse, comme de la calomnie, il reste toujours quelque obscurité où les gens malintentionnés voient ce qu'ils veulent. Ma conviction persévérante est que la presse ne peut pas faire que le vrai soit le faux, ni qu'un galant homme soit un fripon, ni qu'un homme d'esprit soit un sot. (II.)

Pour prétendre au gouvernement, il faut avoir à la fois la connaissance des affaires, le caractère, et, là où le gouvernement est aux assemblées, le talent de la parole. Encore, sur ce dernier point, n'est-ce pas assez du talent de la parole; il y faut le tempérament oratoire. C'est cette impulsion intérieure qui fait escalader la tribune par les gens qui en ont le plus peur. (II.)

Les fautes des hommes politiques se peuvent

partager entre eux et leur temps; il n'en est pas de même des crimes; ils restent tout entiers à la charge du criminel, et la honte qu'en reçoit le temps qui les a soufferts, n'atténue en rien la perversité qui les a commis. (IX.) \

Le malheur de toutes les réactions, c'est d'amener des représailles; il faudrait que le vainqueur, à qui seul la modération est possible, sût résister à l'abus de la victoire; mais c'est ce qui ne se voit guère, ni en religion ni en politique. (VI.)

L'esprit de modération, le respect de l'opinion d'autrui devraient être la vraie politique de notre âge et de notre génération, la seule qui puisse sauver la liberté, si compromise par ceux qui n'en veulent pour personne et par ceux qui n'en veulent que pour eux. (VI.)

Je suis loin de croire qu'il n'y ait de talents de gouvernement que chez ceux qui savent manier la plume et la parole. Encore est-il vrai que la médiocrité dans ces deux choses n'est pas une présomption d'habileté politique. (V.)

Il n'y a pas de courtisans plus avides de la faveur que les ralliés. (II.)

C'est l'habitude des partis de ne pas supporter l'hésitation et l'indépendance. Ils ne compren-

nent que ce qui est pour eux ou contre eux; ils n'aiment pas voir un homme supérieur, qui, au moment de la bataille, reste inactif, se contentant de faire dire que là où il se portera, la victoire est certaine. (III.)

C'est une erreur commune aux plus grands politiques de croire que leurs plans ne servent qu'à eux seuls, et qu'ils restent maîtres de régler l'usage des droits qu'ils ont accordés. (III.)

C'est la seule alternative des hommes de talent quand les révolutions sont consommées : ceux qui ne se contentent pas de la gloire de les assurer, ne trouvant rien à faire prévaloir, et incapables d'obéir, renchérissent sur le schisme et innovent en séditions. (III.)

En temps calme, on ne fait pas attention aux prédictions; en temps d'orage, on y voit de la critique qui se guinde au ton de prophétie. (IX.)

Dans un pays où l'autorité est toujours la .plus faible, quelles que soient les apparences, le devoir de tout bon citoyen est de lui porter secours. (IX.) -

Savoir faire retraite à propos sera toujours une vertu politique du premier ordre. (IX.)

Il n'y a pas de passion politique qui ne soit

mde quelque mauvais sentiment contre le?- personnes. (IX.) ï

Nous sommes les maîtres de changer de gou- vornoirx'ri); tous les matins; rien n'y peut faire oLstaclc, ni les lois, puisque nous n'avons que celles que nous faisons et tant qu'il ne nous plaît pas d'en changer; ni la force, puisque rien n'est plus fort qu'une nation; mais avisons-nous de nous passer cette fantaisie, c'en sera bientôt fait de nous. Il faut donc obéir, sous peine de disparaître de la lislc des grandes nations. Et puisqu'il le faut, pourquoi ne pas faire volontairement ce que nous devons faire par nécessité, ci pourquoi ne pas voir dans cette obéissance raisonnable le plus beau trait de la liberté de l'homme? (XI.)

Quand on me dit : « Voilà un homme d'esprit qui passe », quoique cette sorte de passant nI' soit pas si commune qu'on le dit, je ne détournl' pas la tête pour le voir. Me parle-t-on d'uii homme public qui a du coeur, je prie qu'on m'y conduise. (II.)

Le plus gros des bénéfices de l'esprit de parti est cette popularité littéraire que la politique fait aux écrivains. (IX.) ..

Il y a des gens dont l'idéal en politique est un, état de choses où ils auraient tous les droits sans les devoirs, et tous les biens sans la peine. (IX.)

Toutes les paroles des hommes publics sont à double sens dans les temps de tyrannie, quand il arrive que chacun, sommé de dire son avis, se replie sur les autres, dérobe sa lâcheté derrière fia lâcheté générale, et se lave les mains, comme Pilate, dans une eau que tout le monde a salie. (III.) -

Parmi les biens immédiats des révolutions, desquels sont en si petit nombre, le plus grand i:peut-être pour l'homme qui a payé sa dette à la vérité, c'est la chance de mourir avant l'heure du découragement. (III.)

Il y a comme une pierre de touche où l'on •éprouve si un homme public aime le pouvoir ,pour le pouvoir, ou comme moyen de servir son !pays et de faire de grandes choses : c'est la façon dont il le prend et le quitte. (V.)

La liberté politique ne s'octroie ni ne s'enlève par décret. Où elle manque, la nation l'a volontairement abdiquée. Où elle existe, le pouvoir l'a acceptée des mœurs publiques et de l'opinion soigneusement discernée de la mode. (V.)

La vie d'un homme public ne vaut que par l'honneur, le talent, le bien qu'en retire la patrie. (XI.)

Je ne crois ni mal connaître le cœur humain,

ni me tromper sur l'humeur de nos Français, si je dis que pour un homme appelé à un poste important par l'opinion qu'on avait de ses talents, y tromper l'attente publique est une de ces plaies morales dont on ne guérit pas. (II.) i

La puissance qui contrôle est trop forte, en France, pour la puissance qui gouverne; les révolutions y sont, dans des proportions inégales, le tort commun des contrôlés et des contrôlants. (II.)

Les auditoires qui sont mordus de la tarentule politique n'aiment pas qu'on fasse devant eux les affaires de sa conscience. C'est beaucoup s'ils ne croient pas que l'on fait des affaires d'une autre sorte. (II.)

Tant que le talent de parler mènera au gouvernement, comment faire que quantité de gens n'y prétendent, sans savoir nettement ce qu'ils pensent ou sans vouloir ce qu'ils font, travaillant pour autrui quand ils croient travailler pour eux? (V.)

Il est certains ennemis qu'un gouvernement ne peut guère combattre que d'une seule façon : c'est en gouvernant bien. (II.) £

Un homme politique ne se relève pas d'une chute où il donne tout à la fois à ses adversaires

a joie de la pouvoir dire méritée, à ses amis 'occasion de le plaindre de bouche, aux indiffé- ents le soupçon qu'il s'est trompé sur ses alents par ambition. (II.)

Vouloir changer ce qui est, avant de chercher j'il ne pourrait pas être amélioré, et si ce qu'on propose d'y substituer aura vie, est-ce faire? Par cOllfrp, s'y opposer, est-ce ne pas faire? 3elle fécondité que celle des œuvres éphémères lui, sous^ prétexte de réforme, entassent pro- ets mort-nés sur projets mort-nés, ruines sur ■'uines ! Il,

La plupart des orateurs qui écrivent ont l'abondance, le souffle, et comme des improvisations de style; ils n'ont pas de style. Quand Buffon cIcrit : « Le style est l'homme même », il l'entendaii de l'homme intérieur, ramené et replié sur lui-même par la pensée, non de l'homme tiré hors de lui par une passion qui s'épanchera par des -paroles, et s'envolera avec elles. (II.)

La moins enviable des fonctions publiques est celle où l'on dépend d'un ministre bel-esprit. Les ministres beaux-esprits ont tous les défauts des autres ministres, plus les leurs. (II.)

Pour écrire un,beau livre, où, selon la parole qu'on prête à Platon, le beau ne soit que la splendeur du vrai, il faut un homme de génie.

Chez un tel homme, la vocation est si impérieuse, les perspectives de gloire si attirantes et si prochaines, l'art est placé si à part et si au-dessus des autres emplois de l'esprit, qu'il n'y a pas à craindre que les séductions de la politique le détournent de son droit chemin. C'est par là tout au plus que finit l'écrivain qui a eu du génie et qui n'en a plus. (II.) --- «

Le propre d'institutions politiques où le talent d'écrire mène au gouvernement, est de multiplier les gens de lettres. Si elles stimulent les vraies vocations, elles en suscitent un très grand nombre de fausses. Pour un qui réussit, combien qui échouent! Ceux-là sont les vaincus d'un concours où les ont attirés les institutions de leur pays. Est-ce leur faute, si elles leur disent que tout Français peut arriver à tout, et s'ils voient, par d'éclatants exemples, que le talent d'écrire est parmi les choses qui font arriver le plus vite? (II.) j

Voir juste en politique, sans intérêt ni impulsion extérieure, est une qualité qui touche à la vertu. (II.) à

Dans la critique des gouvernements, les attaques vont toujours au delà des faute.s; ce qui se dit de trop ne profite qu'à l'esprit de renversement. (X.) à

Il est des opposants qui redressent les gou- .. J

ernemcnts comme on redresse ce qu'on veut lmpêcher de tomber. (X.)

1 En politique ceux qui se trompent aujourd'hui Int la chance d'avoir raison demain. (II.)

I Ce qui réussit devant un auditoire sans contradicteurs échoue devant une assemblée où tout membre a le droit de contredire. (II.)

?Les partis ne manquent jamais de prendre >our mesure de la capacité d'un homme, de ses alents, de ses vertus politiques, l'étendue du nervice qu'ils en ont tiré dans une crise. Ils font ainsi, pendant le combat, des héros qui re- ornbent à leur charge le combat fini, et qui, après les avoir aidés dans les revers, les embarrassent de leurs exigences dans la victoire. (VII.)

j La connaissance du fort et du faible de chacun lest le génie du détail appliqué à la science des hommes. (V.)

Les partis n'admirent dans un homme politique que l'unité et l'immobilité. (XI.)

Dans toute lutte civile, ceux qui veulent le imoins ne sont pas longtemps maitres de ceux <{ui veulent le plus. (XI.)

Rien n'est plus propre à dégoûter. le s gouver-

nements d'être honnêtes, que de se voir calomniés 1 (XI.)

Il est certaines gens qui en veulent au gouvernement de ce qu'ils sont de petite taille ou de ce qu'ils ne savent pas proportionner leurs dépenses à leurs ressources. Que de révolutionnaires ne fait pas chez nous un tailleur un peu pressant ! (XI.) |

Comme les partis se dégoûtent aussi vite qu'ils se' passionnent, et que le plus souvent l'homme dont ils avaient cru se servir s'est en réalité servi d'eux pour faire ses propres affaires, ils dénigrent le héros de. la veille avec la même exagération qu'ils l'avaient loué. De là le reproche qu'on fait aux partis d'être ingrats, reproche quelquefois mérité, mais plus souvent injuste ; car combien d'hommes se retournent contre leur parti après s'être élevés par ses mains, et souvent au prix de son sangl (VII.) -a

De tous nos amis, ceux que nous louons le plus volontiers sont ceux que nous a faits la politique. On garde sa sévérité pour les amis qui ne sont que des amis. (II.)

Les acteurs seuls, en politique, ont des opinions, sinon des principes; le public n'a que des sentiments. On ne fait de politique que par tempérament ou par besoin. (II.)

f. Il est un genre de corruption propre à la fblitique qui porte un homme public à ne plus pire de choix entre les moyens de capter les Éuanges ou de conjurer les critiques! (II.)

Il ne déplaît pas au public de voir tomber, ar ignorance d'eux-mêmes, les hommes que sa Lveur a aidés à s'y tromper. (II.)

Les révolutions brisent les amitiés anciennes t empêchent les amitiés nouvelles. (XII.)

Savoir faire retraite à propos sera toujours ne vertu politique du premier ordre. (XII.)

I Si. l'on veut appeler du nom de passion 'ardeur d'un esprit généreux pour la vérité et a justice, un goût passionné pour les principes, un vif désir d'en convaincre les autres oourleur propre dignité et pour l'honneur de la raison, soit! que l'on joigne le mérite de la passion à tous ceux qui distinguent la vraie éloquence politique. Mais cette passion ne sera amais que la raison émue dans un homme de bien.- (XII.)

L'esprit -de parti, ce tyran des pays libres, qui sacrifie la sociabilité à la politique, engendre les fausses amitiés et ruine les vraies..... (XII.) -

Nous aimons tant les discours, et tenons si

peu aux lois, qu'il y a plus de profit, pour î ambitieux, à faire un beau discours sur ul méchante loi, qu'à mal parler sur la mcilled loi du monde. (II.) 1

A défaut d'un génie particulier, qui est foi rare, on ne fait guère de la politique que pa intérêt ou préjugé, ou sous l'empire d'imprea sions passagères et contradictoires. (II.). j

C'est un bien triste temps que celui où 1 conscience des hommes se déroute et s'aveugl elle-même, de façon à croire le dévouemer aussi pur à trahir qu'à rester fidèle.' (V.)

Comment se garder de l'esprit de parti? J n'ai pas peur des grosses injustices ; un hon néte homme n'a ni peine ni mérite à, s'en d( fendre. Mais j'ai peur des petites, de celles qi se dérobent à l'homme qui les commet. On cro n'avoir que le goût sévère, on a le jugemei prévenu. (XII.)

Les bonnes lois ne peuvent rien sur un société qui se dissout pièce à piècc 1 meilleurs elles sont, plus c'est une preuve qu'elles vier nent trop tard. (VII.)

Croire à la liberté n'est ni une opinion, i une politique. C'est le sentiment de ceux quLn savent pas croire à quelque chose de moir vague. On n'a pas le droit de s'aventurer dai

politique avec cette seule foi pour tout principe et pour tout plan 'de gouvernement. Il faut aimer la liberté et autre chose encore, ou plutôt aimer la liberté sous la forme nette, précise, d'institutions protectrices de tous, dans une société où les lois subordonnent les droits aux devoirs. (V.)

Ceux qui font de la politique dès le collège apprennent à juger tout de travers les événements, à se prévenir sans raison contre les personnes, à décider, à affirmer, à nier, dans la complète ignorance des hommes et des choses, à attrister leur jeunesse de mécontentements sans motifs et de haines sans justice. (II.)

Nous laissions, au collège, la politique à ceux qui n'ont rien de mieux à se dire ou qui ne parlent de rien plus volontiers que de ce qu'ils ignorent. (II.)

Nous ne sommes peut-être si mobiles en politique que parce que nous y sommes toujours novices. (XI.)

Tout gouvernement aime ce qui lui ôte des embarras. (XI.)

Dans le changement de fortune qui d'un opposant fait un ministre, il peut arriver que le ministre nè- se souvienne pas assez de l'opposant, et que, contredit à son tour, il ne respecte

pas la liberté de la contradiction. On a vu de ces parvenus de gouvernement s'irriter qu'on usât contre eux du droit dont ils avaient abusé contre d'autres, et accabler leurs contradicteurs de leur résipiscence. (X.)

Il est un genre de corruption propre à la prétention de gouverner, par laquelle l'ambitieux n'a que la sincérité qui lui sert. (X.)

J'ai bien des raisons d'aimer la liberté de la presse; mais la moindre est que j'en use; je l'aime pour le bien qu'elle peut faire et pour le mal qu'elle ne fait pas; je l'aime, parce que je la crois impuissante contre la vérité, et parce que les hommes qui passent par ses jugements en sortent, en définitive, tels qu'ils sont réellement, ni diminués ni grandis, et ne valant que ce qu'ils valent. La revue serait curieuse à faire de tous les hommes qui ont traversé cette épreuve. On verrait qu'en fin de compte la presse n'a jamais fait un héros d'un intrigant, ni d'un fripon un honnête homme; qu'elle n'a rien ôté ni rien donné aux gens, qui ne leur appartînt. Ses louanges et ses critiques, quand elles sortent du vrai, sont comme les ombres que projettent les corps à des heures différentes. Les ombres changent,- les corps restent les mêmes. (IX.)

Je ne pense pas, sans un grand trouble d'esprit, au mal qu'on peut faire innocemment par la presse. La bonne foi est un de ses pièges ;

l'ignorance en est un autre. Il y a deux sortes d'ignorance : l'une involontaire, l'autre de parti pris. S'il est des choses qu'on ne peut pas savoir, parce que les gouvernements, même de publicité, ont des secrets qu'ils font bien de garder, il en est d'autres qu'on ne veut pas savoir, parce qu'on tient à conserver sa prévention, et qu'on ne pourrait être éclairé sans avouer qu'on a été dupe. Eh bien, dans cette double ignorance, on blâme, on loue des apparences, on se passionne, on passionne le public pour ou contre des ombres. On n'a pas assez des abus réels; on en forge d'imaginaires; pas assez. de griefs vrais, on en crée d'invraisemblables. La presse excite le lecteur, qui à son tour excite la presse. Le public crie sans cesse à l'écrivain, et l'écrivain sans cesse au public : « En avant 1 » C'est ainsi que toutes choses sont poussées à outrance, et que le contrôle finit par faire les affaires de la révolution. (II.)

Le pire de nos misères publiques, c'est de n'en pas connaître les vraies causes.-De là, les injustices, les aigreurs, les calomnies reçues et rendues, l'âpreté des récriminations, les haines où se consume toute la force de la nation ; de là toutes ces « mauvaises joies de l'âme » que Virgile' nous montre accroupies au seuil de son enfer. La connaissance des causes ôterait de nos cœurs tout le fiel que l'ignorance y amasse, et mettrait à la place une tristesse virile et indulgente. Mais quel moyen d'y arriver? Je n'en suis qu'un, c'est que nul ne se croie innocent du

malheur de tous. Le commencement d'une telle connaissance devrait être une confession. (I.)

De toutes les modes françaises, les constitutions étant les plus changeantes, je ne me souviens pas d'avoir lu aucune de celles qui, depuis un demi-siècle, ont régi notre pays. Averti par un certain flair de ce qui donne la durée aux écrits, toutes les fois qu'on m'a mis. sous les yeux une constitution, j'ai fait comme l'Ours de La Fontaine, flairant « le compagnon qui fait le mort N, et se disant à lui-même :

Otons-nous, car il sent.

Je me suis ôté d'auprès ces pages sans lendemain comme on s'ôte d'auprès un enfant mort- né. Pour faire .vivre encore une constitution sur notre sol si remuant, il faudrait commencer par y planter et par y acclimater le goût d'obéir à la loi. (I.)

Le patriotisme n'est qu'un sentiment et un devoir. Corneille l'a divinement nommé :

La libéralité vers le pays natal.

Il est si peu une passion, qu'on ne le reconnaît guère qu'au moment où il aie caractère d'une victoire sur la passion.

Passion ne signifie pas non plus, j'imagine, l'amour du pouvoir. A moins qu'il ne s'agisse de ce travers de l'homme incapable des premiers postes et qui n'y veut souffrir personne, ambitieux par la seule raison qu'il ne sait pas

juger et -se dire la vérité, même sur l'oreiller. Il y a un nom pour cette manière d'aimer le pouvoir : cela s'appelle l'intrigue. L'autre, que j'admire comme une des qualités les plus éminentes de la nature humaine, et comme un génie particulier donné de Dieu à bien peu d'hommes, c'est cette vocation irrésistible qui porte l'homme d'Etat à se dévouer au public, même au prix dont le public paye d'ordinaire ce dévouement. En ce sens-là, on naît homme d'Etat comme on naît poète, par « l'influence secrète » dont parle Boileau.

Le véritable amant du pouvoir veut y arriver non pour la pompe, ni pour regorger de ce qui manque aux autres, ni pour avoir les oreilles caressées de flatteries, mais parce que là seulement il trouve carrière à son activité et matière à ses talents, et que là est le poste où il peut le mieux servir son pays. (V.)

Pour l'esprit de parti, les morts ne sont « que des plastrons avec lesquels on bat les vivants. (IX.)

Les envieux appellent ambition cet attrait des grandes responsabilités et des grands périls que les gens sensés regardent comme une vertu publique. (IX.)

L'intelligence politique n'est que la vertu de faire vivre ensemble dans la pratique des choses inséparables dans la théorie ; car rien n'étant plus près de la liberté que l'esprit de sédition,

n'implique-t-il pas que la liberté doit avoir pour contrepoids l'obéissance? Et de même, rien ne touchant plus à l'égoïsme que la liberté, le seul remède préventif contre l'égoïsme n'est-il pas l'esprit de sacrifice? (XI.)

En politique, tout homme secondaire a son équivalent. Les œuvres de la'politique sont si éphémères, tout au moins si sujettes à changement et à revision, qu'un écrivain distingué qui s'y emploie ne vaut ni plus ni moins, pour le résultat final, qu'un avocat de province. Tout ce que le premier y met de plus que le second est en pure perte. Ce sont œuvres de transaction, d'arrangement amiable ou de connivence, impersonnelles, et qui n'appartiennent pas plus à celui-ci qu'à celui-là. Chacun y peut être remplacé ou suppléé, sans qu'il y paraisse. Il n'en est pas de même dans les choses de l'esprit. Un penseur, un écrivain, n'a ni remplaçant ni suppliant. Il n'y en a qu'un seul pour une certaine pensée, ou pour un certain livre, comme, dans la langue, il n'y a qu'un seul mot pour exprimer une chose. Quand donc la politique enlève aux lettres un écrivain, il quitte ces hauteurs où il n'y a ni égaux ni équivalents, quoiqu'il y ait des pairs, où chacun est créateur, pour se perdre dans ces régions basses où un écrivain fourvoyé risque de trouver son maître dans le moindre praticien parlementaire; il y a des pensées perdues pour l'esprit humain, des germes de 'vie que la politique a étouffés! (II.)

Les Français ont l'intelligence de la politique. S'agit-il de parler ou d'écrire sur les matières du gouvernement, d'exposer les rapports du souverain et des citoyens, de comprendre et de vanter les biens de la liberté, de l'ordre même: nous sommes sans rivaux. Les pays de tribune n'ont pas d'orateurs qui ne le cèdent aux nôtres. La presse d'aucun peuple libre n'égale la véhé- . mence, la vivacité, l'éclat de nos journaux. Mais tout cela n'est pas l'intelligence politique. Il y a entre ces deux choses la différence de la spéculation à la conduite. L'intelligence politique consiste à pratiquer ce dont nous dissertons; elle est plutôt une qualité du caractère que de l'esprit. (XI.)

Je ne crois pas manquer à la presse par ce que je dis de son impuissance contre la vérité. Elle doit être la première à s'en applaudir. Les gens de talent qui écrivent dans les journaux savent à merveille jusqu'où peut les entraîner la bonne foi, et quelque chose même de moins respectable, la colère du pupitre. Ils le savent le lendemain, quand la passion est calmée ou que le feu de tête qui les fait écrire est éteint. Ils savént qu'en politique ils enflent toujours le mérite de leurs amis et rabaissent ou nient celui de leurs adversaires, et que l'exagération dans les deux sens est en proportion de leur bonne foi. Ils le savent, et ils s'honorent en l'avouant. Mais ce qui confond, c'est que leurs lecteurs ne s'en défient pas, et qu'ils s'en rapportent au journal du futur ministre sur ce

qu'il faut penser du ministre en fonction. (IX.)

Il n'y a pas grand mérite à être partisan de la liberté de la presse quand on s'en sert. Pourtant, je vois des gens qui s'en servent et qui n'en sont point partisans. Ils ne l'aiment pas à cause du mal qu'elle leur paraît faire en d'autres mains, et ils sont trop modestes pour croire que le bon usage qu'ils en font suffit pour l'absoudre. Quant au public, la presse y a perdu beaucoup d'amis, tout en gagnant peut-être des lecteurs. La chose est de celles dont on ne peut ni s'accommoder ni se passer. On veut bien y reconnaître un des droits fondamentaux d'un peuple libre ; mais on se demande s'il n'y a pas quelque autre droit qui doit prévaloir sur celui-là; par exemple, le droit qu'a tout peuple libre de ne pas périr. (IX.)

Garder la justice en toutes choses et envers chacun, sans oublier que la bienveillance est le commencement de la justice; ne point agiter les gens sous prétexte d'activité, et, s'ils sont dans le bon chemin, les y laisser marcher de leur pas ; ne point s'imaginer qu'ils s'exagèrent leurs droits, ce qui encourage les gouvernants à ne pas faire leur devoir; se persuader plutôt qu'un grand nombre d'hommes n'ont pas ce qu'ils méritent; penser à l'Etat, à qui vont tout droit, par-dessus la tête des ministres, les ressentiments provoqués par leurs injustices ou leurs légèretés ; en un mot, faire en sorte qu'il n'y ait pas de mécontents sans motifs ni de méconten-

tements respectables, telle est la politique du bonheur public par le bonheur des particuliers. (II.)

Le sens politique n'est si rare que parce qu'il est le fruit de deux choses rarement réunies : bien penser et bien vouloir. Pareil à la (c foi sincère », il agit. On ne l'a pas, si l'on n'en témoigne par des actes. Penser bien, en général, du gouvernement de son pays; croire jusqu'à preuve du contraire qu'il fait tout ce qu'il peut et le mieux qu'il peut; en cas de doute sur la bonne conduite des affaires, suspendre son jugement plutôt que de le porter à faux, et, en attendant, obéir de bon cœur à la loi; combattre le mal par le bon exemple, aider le bien par tous les genres de concours, sans jamais s'en prévaloir, sans en demander le prix ni l'attendre; tels sont, chez ceux qui ne font pas de la politique leur métier, les traits auxquels se reconnaît le sens politique. (II.)

Les hommes modérés qu'on parvient à faire sortir de l'inaction où ils se tenaient renfermés, comme dans le poste où ils se croyaient le mieux - placés pour défendre leur honneur et la vérité, ne font jamais que des demi-démarches qui sont toujours des fautes. (III.)

C'est un fort mauvais moyen de réforme que de faire de la plume une épée. En France, il est périlleux de donner l'autorité morale au cou-

rage ; car le courage, vertu sérieuse et réfléchie dans les uns, est, dans un plus grand nombre, une vertu de sang, et, dans certains, un moyen de fortune. S'il est très vrai que le risque personnel d'un écrivain puisse le rendre plus prudent, combien d'autres qui, prenant le courage pour des lumières, hasarderont d'autant plus les paroles, qu'ils y auront le double attrait de contenter leurs passions et de montrer qu'ils n'ont pas peur ! Demander à un journaliste sa vie pour gage de ses convictions, c'est non seulement exposer à de grossières méprises les gens de cœur, qui estiment leurs idées d'après le danger qu'ils sont prêts à courir pour les défendre ; c'est donner à certains hommes l'idée qu'un duel heureux peut être une bonne affaire. (XI.)

Notre temps a connu plusieurs orateurs possédant au plus haut degré l'éloquence de la tribune. Qui les a faits éloquents? Ce n'est pas seulement la lecture .des bons modèles, une vaste mémoire, une facilité naturelle et acquise, c'est encore et surtout la force d'esprit qui conçoit un sujet, la méditation qui le féconde, l'ordre lumineux qui le range dans la tête de l'orateur, la connaissance des ressorts par lesquels on conduit les âmes aux fins les plus opposées, une logique si serrée qu'on la prend pour la raison elle-même, la faculté de ressentir la passion des autres et de leur inspirer la sienne; quelque chose enfin d'invisible qui aiguillonne et emporte l'orateur, comme le dieu harcelant

de son fouet les chevaux d'Hippolyte. Voilà l'orateur à la tribune ! (I.)

Comme l'odeur de la poudre donne aux soldats l'envie de se battre, le bruit de la parole pousse certains orateurs à parler. (I.)

Il n'y à dé succès de tribune que pour deux sortes de personnes : les vrais éloquents, ceux chez qui la parole est un don, et les avocats qui en ont la pratique et la routine. Entre ces deux sortes d'orateurs, sont les lettrés qui écrivent en parlant, qui ont des scrupules de goût, qui s'écoutent, moins pour se complaire que pour se surveiller, et qui offrent aux auditeurs, au lieu d'idées claires et de mots de ralliement, des délicatesses à saisir au passage, des allusions à appliquer, des énigmes à deviner. (II.)

Dans la partiMité respectable du patriotisme, savoir garder envers la nation ennemie la justice et la reconnaissance, c'est une vertu à @la portée de hi-en peu d'hommes. (II )

En France, c'est l'Etat qui porte la peine des torts des gouvernants envers les personnes. (II.)

Nos institutions de circonstance et d'expédients sont nées de cette idolâtrie du droit sans devoir, où nous a amenés l'habitude de tout recevoir de l'Etat, sans lui rien donner! (I )

Si la tolérance a été possible dans la religion, où il semble qu'en souffrant la foi contraire le fidèle consente à laisser son prochain en péril, ou tout au moins ne se soucie pas de l'associer à ses espérances, combien ne l'est-elle pas plus dans la politique, où les affirmations des hommes sont si souvent exposées aux démentis du temps ? Aussi bien, la tolérance n'est pas l'indifférence. Chacun garde sa foi et reste à son rang dans les luttes inévitables des opinions; mais on se souvient que l'homme communique de son imperfection à ses croyances comme à ses vertus; la foi est pure de tout orgueil, et, comme les soldats de deux vaillantes armées qui sont aux prises sous des drapeaux opposés, on se combat et on s'estime.

En attendant que, par le progrès de la raison publique, la tolérance modère nos jugements sur les vivants, il est beau qu'elle devienne la règle de nos jugements sur les morts. (XII.)

Nous avons tous une part dans les épreuves des sociétés et dans la destinée des gouvernements. Il n'est aucune iniquité individuelle qui ne les affecte grièvement, aucun mauvais exemple qui ne grossisse cette force destructive qui les ébranle ou les détruit; et quiconque a des reproches privés à se faire le lendemain d'une révolution, peut s'en regarder comme coupable pour sa portion virile, et souscrire aux dommages qu'il en reçoit comme à un châtiment qui lui était dû. (IX.)

Si de tous les ridicules le plus grand n'était pas de proposer des Constitutions, je proposerais tout ou moins un article pour la Constitution future. Il consisterait à substituer à ces salles de spectacle, où des acteurs d'un certain ordre jouent trop souvent la comédie, une salle de conseil, sans tribune, sans spectateurs, et partant sans spectacle. Là délibéreraient, sur le ton de la vraie délibération, les élus du pays, en moins grand nombre, bien entendu, qu'il n'en faut pour remplir les salles de spectacle. S'il plaisait aux électeurs d'y nommer des avocats, ceux-ci, n'ayant plus à parler pour la galerie, prendraient plus souvent le parti de se taire, ou parleraient à meilleur escient. Quant aux lettrés illustres, le jour où ils pourraient faire écouter des raisons fines, exprimées dans un langage choisi, et dites de leur voix naturelle, ce jour-là, ils prendraient confiance en eux-mêmes et ils tiendraient dans le conseil du pays la place qu'ils tiennent dans le pays. On verrait alors, par les comptes rendus de ce conseil, ce que doit être l'éloquence politique dans les sociétés modernes, pour y être l'organe écouté de l'esprit çle conservation et de progrès. On saurait ce que doit être la parole pour ne parler qu'à la raison. (II.)

L'autorité et la liberté, deux principes qui se disputent et qui devraient se partager paisiblement l'empire des sociétés modernes.... (IX.)

Dieu a fait l'homme libre, mais il l'a fait libre

dans l'ordre. Je suis certain de ma liberté, mais je le suis encore plus de l'ordre qui la limite et qui la règle. Plus les sociétés humaines se rapprochent du plan divin, c'est-à-dire plus la liberté s'y meut dans l'ordre, plus ces sociétés sont grandes et prospères. De ces deux choses si excellentes, l'une pourtant l'est plus que l'autre. Avec l'ordre sans la liberté on a vu des nations florir et durer des siècles; avec la liberté sans l'ordre, où est le peuple qui ait eu un lendemain ? C'est que l'ordre implique nécessairement une certaine liberté, et presque tout ce qu'il en faut aux gens qui ne veulent entreprendre sur personne. Au contraire, la liberté implique si peu l'ordre, qu'elle ne se rend maîtresse qu'en le détruisant. (1.)

Si les deux principes de liberté et d'autorité sont nécessaires à la bonne conduite des gouvernements modernes, ils le sont inégalement, les exemples étant nombreux de sociétés qui ont été prospères sans la liberté politique, tandis qu'on n'en cite pas un seul d'une société qui ait subsisté, fut-ce un seul jour, sans autorité. D'où la conséquence que dans le cas de querelles entre les deux principes, le devoir de l'homme d'Etat est de porter résolument secours au plus nécessaire. (I.)

Il n'y a pas d'exemple que des partis prêts à en venir aux mains, soit en religion, soit en politique, aient respecté le désintéressement, ou

■souffert le silence des hommes appelés par l'opinion générale à donner un avis capital dans le débat. On rend à ces hommes leur indépendance si dure, on sait si bien déshonorer leur 'Silence, qu'à la fin on parvient à les traîner sur la scène, tremblants, à demi déconsidérés, incertains de leur propre conscience, n'osant s'interroger sur les motifs de leur modération, et souvent s'étant affublés à la hâte d'une croyance ajustée tant bien que mal à leur passé, comme ferait un acteur qui, arrivé après le lever du rideau, jetterait sur ses épaules le premier costume tombé sous sa main, pour ne pas faire attendre les spectateurs. (III.)

La cause qui, parmi les hommes politiques éloquents, fait les plus - éloquents, est la cause de l'autorité. Je ne veux pas dire que l'opposition ne soit pas éloquente; mais elle l'est plus, et dans un ordre plus élevé, quand elle devient l<e pouvoir. Il n'y a qu'à lire, pour s'en convaincre, les discours des gouvernants autrefois opposants, ou, dans les discours d'opposants autrefois gouvernants, tout ce que leur passage aux affaires leur a donné de connaissance des hommes, appris de vérités d'expérience, suggéré de vues supérieures sur la marche des sociétés humaines, et leur a ôté de témérité dans les affirmations, de préventions contre les personnes, de goût pour les vains applaudissements, — toutes choses dont' l'opposition n'a garde de se défendre. C'est même sa force dans le présent; mais c'est ce qui fait vieillir si vite

son éloquence. Combien d'opposants qui auraient besoin de devenir gouvernants pour rajeunir! (X.)

Est -ce que les femmes ne s'entendent pas à la politique? Si, vraiment; elles s'y entendent, comme à toutes les choses qui sont réservées aux hommes, non parce qu'ils en ont seuls l'intelligence, mais parce que seuls, dans toutes les sociétés civilisées, ils ont pu s'en occuper avec convenance. Rien n'égale 'la pénétration des femmes, si ce n'est leur curiosité; et, quant à la politique, pour peu qu'elles aient un intérêt de cœur à s'en mêler, et qu'il s'agisse par exemple de prévoir, pour les écarter d'un homme aimé, les périls où l'expose la politique, de discerner ses vrais amis de ses partisans intéressés, elles peuvent voir beaucoup plus loin que celui sur qui elles ont à veiller. Mais, s'il s'agit de politique spéculative, il semble qu'elles n'y peuvent guère apporter que l'esprit de chimère. (X.)

Le libéral formaliste est celui pour qui la forme passe avant le fond, les droits constitutionnels avant les droits réels; qui, au moment où il abuse, se plaint de ne pas user; qui ne veut pas des libertés que lui mettent en main les mœurs plus puissantes que les lois, et aime mieux celles que les lois, mobiles comme les événements, peuvent lui donner ou lui ôter. (X.)

Il est une autre sorte de libéral pour qui le pouvoir, quel qu'il soit, est l'ennemi. On l'appe-

ait sous le dernier règne, et il s'appelle encore aujourd'hui l'opposant quand même. Je l'ai îonnu. Il semblait croire que la liberté et le pouvoir sont inconciliables-, que leur union ne peut être qu'hypocrite et forcée. Il parlait avec dégoût de la police, comme si l'ordre public pouvait subsister sans police. Pour lui, le banc des ministres était le banc des accusés. Il n'admettait pas l'excuse des bonnes intentions. Il voyait dans toules les lois présentées des pièges, dans toutes les affaires des intrigues, dans toutes les dépenses des concussions, bien décidé, si le hasard des révolutions le poussait malgré lui au pouvoir, à n'y pas réussir, afin de mieux prouver que le pouvoir est incompatible avec l'honnêteté. (X.)

Croire à la liberté, même au temps des Girondins, n'était ni une opinion ni une politique. C'était et c'est encore le sentiment de ceux qui ne savent pas croire à quelque chose de moins vague. On n'a pas le droit de s'aventurer dans la^politique avec cette seule foi pour tout principe et pour tout plan de gouvernement. Il faut aimer la liberté et autre chose encore, ou plutôt aimer la liberté sous la forme nette, précise, d'institutions protectrices de tous, dans une société où les lois subordonnent les droits aux devoirs. (V.)

La liberté conquise en 1789, devrait ne dépendre d'aucune forme de gouvernement et

n'avoir rien à craindre de persoa£n^K La société

6

française possède le droit et ne peut pas perdre le moyen de regarder dans ses affaires, et d'en parler de façon à être entendue de ceux qui gouvernent. Le vrai libéralisme- consiste à employer toutes les forces au service du progrès social.; le temps est venu de faire, non pjus la théorie, mais les affaires de la liberté. (V.) J

La vraie liberté, c'est celle qui se défie plus de l'anarchie que de l'autorité. On la veut pour les autres non moins que pour soi-même, on lui reste fidèle surtout quand elle vous contredit. C'est la liberté, non comme un principe exclusif et jaloux, qui ne souffre pas de partage, mais comme un échange continuel et pacifique du devoir et du droit; une liberté, pour tout dire, sans préjugés et sans passion. Une telle liberté n'est-elle pas un rêve? Je la crois tout au moins du goût de bien peu de gens. Qui est-ce qui veut, parmi nous, être sans passion et sans préjugés? (V.)

Autrefois, nos moralistes nous exhortaient à vaincre nos passions, et nos philosophes à nous rendre libres de nos préjugés. Si nous en croyons ceux d'aujourd'hui, il faut que les gouvernements nous prennent comme nous sommes, et qu'ils se perfectionnent sans cesse pour accommoder des1 gens résolus à être incorrigibles. Tous. les devoirs sont de leur côté, tous les droits du nôtre. (V.)

C'est un tort assez commun à tous les peuples libres, de donner du pouvoir aux hommes poli- iques en proportion de l'estime momentanée lu'il en font, du bien qu'ils en attendent, ou des rangers dont ils ont été tirés par eux. Quand in personnage public est aimé de la nation, ;ju'il la délivre d'une inquiétude ou d'un péril, ju'il lui a rendu un éclatant service, alors la lation ne compte plus avec lui : honneurs, argent, liberté, il peut faire main basse sur tout, ït s'il en laisse quelque chose, c'est qu'il veut bien mettre plus de modération à prendre, que !a nation à donner. Presque tous les grands hommes sont funestes à la liberté, à cause de cette complaisance aveugle des peuples, qui sont outrés dans leur reconnaissance comme dans leur ingratitude. Mais ce qui est bien pis, c'est que des hommes médiocres, qui paraissent grands parce qu'ils sont enflés par de petites circonstances, et qui ont de l'importance par surprise, font le même mal à la liberté des nations. Que de despotes- cette fâcheuse disposition n'eût-elle pas faits, si l'audace de certains hommes eût été en proportion de leur popularité, et s'ils avaient eu autant; de cœur que de bonheur ! Nous ne manquons souvent de maîtres, que parce que les maîtres nous manquent. (VII.)

Après l'art de persuader l'auditeur, il y a l'art ie le contrarier à propos. Ce n'est pas la moins belle p-artie de l'éloquence politique, et c'est peut-être la plus efficace. Je parle, pour l'avoir connue, de cette contrariété salutaire qui nous

trouble dans nos affirmations, qui nous force d'y regarder et quelquefois d'en rabattre, qui nous déshabitue peu à peu de croire que les opinions des autres sont des intérêts et nos intérêts des opinions. (I.)

N'est pas ambitieux qui veut. Où il n'y a pas de grands talents pour le gouvernement, je puis voir un intrigant, je ne puis pas voir un ambitieux. Où il y a de grands talents, peut-être l'ambition est-elle plus près d'être une qualité qu'un défaut. Car il n'est nullement prouvé qu'un ambitieux n'ait pas des vues de bien public, ni qu'il soit possible de rendre de grands services, au prix où on les rend, à travers les difficultés, les déboires, les ingratitudes, les périls de la vie publique, si l'on n'est aiguillonné par l'ambition. Je sais qu'arrivé au faîte, la même passion qui a fait franchir à l'ambitieux les obstacles ne le conseille pas toujours bien, et qu'il n'exerce pas toujours innocemment le pouvoir où il est parvenu par le droit du mérite. Il peut même y avoir dans le souvenir amer de ces obstacles une corruption secrète qui le pousse à abuser. Aussi je ne fais pas l'apologie de l'ambitieux; je le distingue de l'intrigant. (V.)

Il est temps que l'Histoire fasse aux nations une part de responsabilité dans le bien comme dans le mal qui leur vient de leurs gouvernements. Nos derniers temps ont vu certains ouvrages historiques où le peuple est sur le

m premier plan, et les gouvernements sur le M second; c'est le vieil esprit de flatterie qui a 1 quitté les gouvernements pour passer du côté du q peuple, depuis que le peuple paraît le plus fort. J'applaudirais pourtant à cette nouveauté, si elle devait en susciter une autre, je veux dire une Histoire écrite d'un style populaire qui mît courageusement sous les yeux d'une nation libre le tableau de ses caprices, de ses engouements, de sa tendresse pour ceux qui la louent, de son peu de goût pour les conseils ; qui lui montrât comment ses admirations emportées l'ont menée à la servitude, et ses dégoûts à la sédition; quelle part elle a dans les torts éternels et réciproques qui empêchent l'accord entre le principe d'autorité et le principe de liberté. Une telle Histoire serait un service patriotique rendu à cette nation. Elle la déshabituerait de se tenir sans cesse tournée vers ceux qui la gouvernent, rapportant tout ce qui lui arrive à l'humeur, à l'âge, aux talents, bien ou mal appréciés, de ses chefs, et, comme le parterre qui ne peut rien changer à la pièce, assistant, pour battre des mains ou siffler, au drame dans lequel se jouent ses destinées. Elle lui donnerait l'envie de se regarder enfin, de s'examiner, de se connaître, de se parler vrai, comme les honnêtes gens. Peut-être lui inspirerait-elle un esprit politique personnel, original, qui l'affranchirait de l'éloquence de ses orateurs, des paradoxes de ses écrivains, de la gloire de ses capitaines, et qui la formerait à ce grand art du gouvernement d'un peuple par lui-même, qu'on ne trouve pas sous les pavés

des rues, et qui est moins une théorie qu'une vertu. (XI.) -

Que m'est-il resté des discours des Berryer ¡¡ Rien, sinon ce qui reste d'un éblouissement passager, ou ce qu'on retient d'un concert où un grand artiste sans invention n'exécute que sa propre musique. On se souvient de l'exécution; on a oublié la musique. (I.)

M. Guizot était libéral de réflexion plus que d'instinct, et par jugement plus que par impulsion; ce qui est, à mon avis, la meilleure manière de l'être.

M. Thiers aimait la liberté comme le seul moyen pour les opposants de supplanter les gouvernants; il aimait l'autorité tant qu'il la tenait dans ses mains. Sitôt qu'il ne l'exerçait plus, il cessait de la croire nécessaire. (I.)

Toutes les fois que la politique engageait Jules Simon dans des voies ou lui faisait prononcer des discours contraires à mes opinions et à mes sentiments, je m'en affligeais, je ne m'en choquais point. Je dois à ce lien intellectuel qui m'attachait à mes élèves d'avoir conservé, dans le dissentiment, l'estime affectueuse, et de m'être défendu de cette injustice vulgaire, poison de la politique, qui refuse au contradicteur le mérite du désintéressement ou l'excuse de la bonne foi. (II.)

Les préfets sont ce que le département les fait : ne les rendez pas trop importants, vous en tirerez des services; élevez-les, ils vous marcheront sur la tête. (VI.)

III

LA PATRIE

LE PATRIOTISME

L'expression en est devenue si banale, il y a tant de gens qui se targuent du mot et si peu qui ont la chose, elle sert de couverture à tant de convoitises et d'hypocrisies, elle figure sur tant de programmes, elle est placardée sur tant de murs, que, de toutes les qualités dont se vantent les hommes publics, il n'en est aucune où il faille moins les prendre au mot. (I.) »

Le plus beau des droits de la France a toujours été celui de défendre le droit d'au- trui. (XII.) f

L'AMOUR DE LA PATRIE

ET LA HAINE DE L'ENVAHISSEUR

Arrivé au seuil de la vieillesse, alors que je me croyais libre de toute passion, voici que je suis en proie à deux passions à la fois, qui consument mes derniers jours et qui en rap-

procheront la fin : l'amour de la patrie et la haine de l'envahisseur.

Avais-je donc attendu, pour aimer ma patrie, qu'elle fut vaincue et démembrée ? Dieu merci, je l'ai aimée dès le jour où ma faible raison a pu concevoir l'idée de patrie. Jeune homme, quelque chose se troublait en moi quand un bon et vénéré maître commentait devant nous ce beau vers d'Horace :

Dulce et decorum est pro patria mori !

C'était l'étincelle cachée de ce qui est aujourd'hui une flamme dévorante.

Mais, dans la jeunesse, aime-t-on autre chose que la jcunesse?'N'est-ce pas moi que j'aimais, r en aimant mon pays? Nos frères venaient de promener à travers le inonde son drapeau victorieux; j'aimais sa gloire, j'aimais l'honneur de compter parmi ses enfants. Plus tard, je le vis, sous le coup des vicissitudes politiques, tomber, puis se relever, et, jusque dans ses chutes, rester respectable et redoutable. Je l'aimais encore, mais sans ardeur, comme on aime un malade dont on sait que la vie n'est pas en péril.

Aujourd'hui, vieux, languissant, incapable de le défendre ni du bras, ni de la parole, ni de la plume, il faut que je le voie ravagé par la pire espèce de barbares, des barbares savants et méthodiques, qui ont inventé l'art de tuer les armées au jugé, et de vaincre sans voir ni être vus; et je cherche, parmi toutes les amours d'où nous viennent les suprêmes douleurs, lequel

comparer à l'amour que je ressens pour mon infortuné pays. Que le père qui a craint, pour la vie d'un enfant se remette en mémoire les nuits passées au chevet du malade, l'agitation sans trêve des journées, les heures- longues comme des jours, et certaines minutes éter-" nelles; qu'il se souvienne, s'il l'ose, de ses craintes insensées, de ses attentes insupportables, de l'impuissance de sa raison dans les angoisses de sa chair; voilà l'image de mon douloureux amour pour mon pays.

Je suis à cette heure au milieu des miens, et tous sont debout. Eh bien, s'il plaisait à Dieu d'envoyer demain la maladie sous le toit qui abrite mon exil, si les enfants vqui m'y ont reçu dans leurs tendres bras, si les petits-enfants qui sourient à travers nos pleurs, étaient tous frappés à la fois, et tous en danger, ce que j'éprouverais alors, je le connais par ce que j'éprouve ; car la patrie envahie, c'est la mère, c'est la femme, ce sont les enfants, c'est tout ce qu'on aime malade à la mort dans la maison désolée.

0 mon pays ! est-ce que je pourrais aimer les miens plus que toi? Est-ce que j'ai rien en moi qui ne me vienne de la France? Je pense, je sens par son âme, dont une parcelle forme la mienne; je parle, j'écris dans son -admirable langue. Que j'essaye donc d'ôter de mon être moral tout ce que la France y a mis; que me restera-t-il en propre ?

J'aime tout en elle avec idolâtrie, ses qualités dont elle est si libérale envers la société

-humaine, ses défauts qui ne nuisent qu'à elle- même; j'aime jusqu'à cette légèreté d'humeur dont nous raillent les barbares, du ton de gens qui nous l'envient. Hélas ! c'est tout cela qui fait s-on péril ! C'est par tous ces attraits qu'elle a tenté cette race qui a de tout temps rêvé le ciel des autres, et les pays de lumière, de beauté et d'art.

Et maintenant, à mon amour mesurez ma haine. Cherchez, parmi toutes les haines honnêtes, la plus implacable.

Voilà une maison où les envahisseurs ont frappé la femme, souillé la fille. Si le mari, si le père a survécu, imaginez ce qu'il doit avoir de haine au cœur. Cette haine, c'est la mienne. Et comme cette misérable maison, toutes les maisons françaises ont été violées; pour l'outrage comme pour la haine, toutes sont solidaires.

Cultivons cette haine, comme on cultive une vertu. Enfants de la France, chères générations qui avez à venger les injures de votre pays, laissez les études qui ont formé vos pères aux douceurs de la vie civile et aux plaisirs délicats de l'esprit. Qu'avons-nous besoin de poésie, d'art, d'esprit, d'œuvres fortes ou charmantes? Le passé ne nous en a-t-il pas laissé de quoi rendre éternellement jaloux nos vainqueurs ? Il sera temps d'y revenir, le jour où la gloire de nos aïeux aura cessé d'être un opprobre pour leurs descendants. Donc, à l'exemple des Allemands, hérissons-nous de fer, transportons nos laboratoires dans les arsenaux,

rendons aux armes le rang qu'elles avaient dès le temps du vieux Caton, dans ce qui fut la Gaule avant d'être la France. Ce rang, c'était le premier ! Le Dieu des armées nous avait mis au front l'auréole militaire; nous l'en avons effacée sur la foi de cette science du bien-être, qui sous le nom décevant de science du progrès, nous a enflé l'esprit et énervé le cœur. Remettons sur l'enclume l'épée qui n'a pas su nous défendre, et fortifions le bras qui doit la pousser au cœur de l'Allemagne Unissons-nous dans une haine que l'hypocrisie de l'agression a faite vertueuse. Si notre nation n'en est pas capable, c'est que l'heure de sa fin a sonné.

Mais non. J'entends dire que dans notre décomposition politique, tandis que la France agonise entre les Allemands qui la dépouillent et les faiseurs de révolutions qui la gouvernent, les enfants de nos écoles se recueillent, et qu'on les voit, tout pensifs, se courber sur les cartes d'Allemagne. Serait-il vrai, ô mon Dieu! faut-il donc se reprendre à vivre? Et après avoir dit tant de fois : Heureux ceux qui sont morts avant cette guerre! vais-je donc avoir peur de mourir ? (I.)

1871.

Quand l'étranger met le pied dans un pays, il y éclate des vertus dont ce pays s'étonne tout le premier. De toutes les qualités de l'homme, le patriotisme est celle où il y a le plus d'imprévu. (V.)

« Un homme ! un homme ! » crie notre pauvre France, sur laquelle s'est ruée toute l'Allemagne armée. Quoi! sur trente-huit millions dames, quoi! dans celte terre si féconde en hommes ! Voilà des semaines, voilà des mois que l'étranger campe sur notre sol, qu'il le dépouille et le met à nu, comme ces sauterelles d'Afrique qui ne laissent pas deviner que la végétation croissait là où se sont abattues leurs nuées affamées; il tue, il brûle, il pille avec l'impunité du nombre, et tant de désastres ne suscitent pas un réparateur !

Ah ! c'est qu'un tel homme, peu s'en faut que ce ne soit un Dieu, « n'y ayant aucune chose au monde », dit admirablement Cicéron, « où la vertu de l'homme se rapproche plus de la divinité, que lorsqu'il fonde des sociétés nouvelles, ou qu'il conserve les sociétés établies ». (I.)

13 septembre 1870.

De toutes les misères de l'invasion, je n'en sais pas de plus dure que l'inaction d'un homme impotent et languissant, à qui sont interdites les mâles souffrances du sacrifice. (I.)

Novembre 1870.

0 France de Saint Louis, de Henri IV, de Louis XIV, de Napoléon le'! toi, le seul pays qui travaille pour les autres, qui ne gardes pour toi de toutes les productions de ton heureux génie, que la plus petite part; terre hospitalière et généreuse, où si loin que l'injustice et l'oppression fassent leur œuvre, on en ressent le

contre-coup, et l'on en demande le redressement; est-ce bien toi que foule en ce moment le pied de ces barbares savants, dressés depuis un demi-siècle à l'art de détruire, qui veulent éteindre ta lumière, pour te punir de faire res-" sortir leurs ténèbres? 0 Versailles! ville des arts aimables et des arts sévères, où Louis XIV' a eu pour hôtes Racine, Molière, Bossuet, Fénelon, est-ce bien toi qui sers d'hôtellerie à: ce vieux reître allemand, victorieux par la vaillance de ses canons et par le génie du nombre, qui aura eu la fortune de vaincre la France et qui ne laissera pas même un nom ? 4 Tout cela est-il une réalité ou un rêve ? Est-ce que nous vivons? Est-ce bien moi qui écris; ceci, et comment la main qui l'écrit n'est-elle pas séchée?(I.)

Décembre 1870.

Si la marque véritable du génie est de créer, le comte de Bismarck-Schœnhausen est un homme de génie; car il a créé des haines incon- nues du monde civilisé, d'où sortiront des guerres inconnues du monde sauvage. (I.)

1870.

Les nations étrangères nous raillent agréa- blement de notre amour pour la gloire, comme si chez un peuple qui, depuis plus de dix siècles, a donné tant à faire à l'histoire, aimer la gloire n'était pas tout simplement se respecter soi- même! Mais le comble de la disgrâce, c'est de

oir tels de nos lettrés en faire publiquement éI1.itence pour nous, comme d'un vieux travers aulÓis dont nous sommes, disent-ils, en train e nous corriger. Parlez pour vous, messieurs 's beaux-esprits, qui travaillez sans doute pour n objet moins chimérique. Si la France a failli q cette guerre par amour de la gloire, il suffit ue cet amour lui reste au cœur pour qu'elle se elève; si c'est, au contraire, pour n'avoir pas ssez aimé la gloire, son malheur n'est pas une 'op dure expiation de sa faute. (I).

1870.

C'est un trait de génie des gouvernements trangers d'accorder à la Prusse que nous lui vons fait une guerre injuste. La chose leur a ervi de couverture pour leur abstention, sinon tour les secrètes joies de leur jalousie. La guerre a été imprudente, prématurée, plus hevaleresque que sensée, soit; injuste, je rie 'avouerai pas, eussé-je la gorge sous le pied l'un hulan prussien. Nous avons été provoqués, insultés, jusque dans l'apparente satisfaction qui tous fut donnée; et de même qu'un homme de :œur, souffleté par un duelliste de profession, le demande pas à l'insolent un répit pour aller (exercer dans une salle d'armes, nous nous sommes portés bravement sur le terrain; et là, IOUS avons trouvé, en face de nous, au lieu l'une armée, trois armées; au lieu d'un homme, Tois hommes; au lieu d'un canon, trois canons. Rous avons été vaincus. Qui ne l'eût été même mec toutes les chances de la bonne conduite et

de la fortune, dans une lutte aussi prodigieuse- ment inégale contre toute une race armée, où l'homme naît, grandit, se marie, engendre pour tuer, et où, depuis un demi-siècle, s'organisait savamment, mathématiquement, l'embuscade où devait tomber la nation généreuse qui avait eu pour hôtes honorés et fêtés ceux qui l'ont dressée!

Une guerre injuste ! Allez le dire à Berlin où les honnêtes gens sont assez en peine de trouver des raisons pour justifier l'effronterie de cette conquête préméditée. De notre côté, plus la' guerre a été malheureuse, plus elle a été juste,. plus elle témoigne qu'en s'y jetant, fût-ce à l'étourdie, la pauvre France a été le champion de l'indépendance européenne, et que, cette fois encore, on y meurt pour les autres! Donc, n'ayons désormais pour toute politique que de faire des soldats; réduisons toute science à perfectionner nos armes, et, à la place de tous les serments abolis, que tout Français fasse jurer à son fils le serment d'Annibal ! (I.)

Septembre 1870.

Dans la crise suprême où se débat la France, ce qui me rend inconsolable, c'est qu'il n'existe pas de tribunal sur la terre pour juger entre les envahisseurs et les envahis, et que de cet épou-; vantable drame il n'y a même pas une morale à tirer. (I.)

1870.

On dit les Allemands fort marris de ce que,1

l'un bout du monde à l'autre, on n'entonne pas e pseàn en l'honneur de leurs victoires. Ils ont raincu presque aussi souvent que l'ont dit leurs julletins ; ils ont arraché à la France deux de îes plus belles provinces; ils nous ont pris 'outes nos armes de guerre, tout notre argent, et essayé de nous prendre jusqu'à notre crédit; ils ont emporté, dans nos propres wagons, nos meubles pour en décorer leurs demeures, et jusqu'aux hardes de nos femmes pour en faire des toilettes de bal à leurs filles ; et voici qu'additionnant tous ces gains, ils demandent, de l'air naïf qu'ont leurs poupées de Nuremberg, si tout cela ne s'appelle pas la gloire !

Vraiment non ; et je m'étonne qu'ils s'y méprennent. Est-ce donc qu'on ne leur enseigne pas, dans leurs écoles si vantées, ce que c'est que la gloire? Eh bien, qu'ils rapprennent d'un îles vaincus de cette pauvre nation française qui le sait depuis plus de mille ans. La gloire, c'est l'immortel souvenir que laissent au genre humain des victoires où le courage a plus fait que le nombre, les poitrines que les armes, et qui sont glorifiées même du vaincu. Quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre cette chose et les -égorgements victorieux du roi Guillaumé ? que les Allemands en prennent donc leur parti. Qu'ils chantent entre eux leur psean, avec l'accompagnement lointain des chœurs de certains neutres, complices secrets de leur guet-apens! La gloire n'est pas pour eux cette fois encore ; elle appartient à cette poignée de soldats, à moitié nus et sans pain, que leur million

d'hommes, emmitouflés et gorgés de notre substance, ont mis près d'une demi-année à

vaincre ! (I.)

1871.

Que me parle-t-on de la Commune? On me distrait de ma haine contre l'étranger qui l'a

déchaînée sur mon pays. (I.)

1871.

On raconte qu'arrivé sur les bords de l'Hel- lespont, Xerxès se fit porter par quatre de ses satrapes au sommet d'une colline d'où il pouvait voir, blanchissant à l'horizon, les rivages de l'Europe, et, sur la côte opposée, les plaines de l'Asie, s'enfonçant dans un lointain sans limite.1 Là, comparant la largeur du détroit avec l'immense espace que couvraient ses armées, il délibéra lequel le mènerait plus vite à l'autre rive, ou de jeter un pont sur la mer, ou de la faire boire par ses soldats. On racontera de même à nos enfants qu'après cinq mois de carnage, le roi Guillaume, joyeux de se voir encore à la tête d'un débris d'armée réduit à un million d'hommes, consulta ses vassaux couronnés pour, savoir lequel profiterait le plus à la Prusse, ou de la transplanter tout entière en France, ou de faire emporter à dos d'hommes par ses soldats toute la terre française pour en fertiliser les sables de la Prusse. i Si les lettrés allemands ont approuvé le roi Guillaume pointant ses obusiers sur nos écoles, nos hôpitaux et nos églises, quels sauvages!;

COu si, ne l'approuvant pas, ils se sont tus, iiels .valets ! (I.)

i 1870.

)J Le proverbe populaire dit vrai : cc On ne fi eurt pas de. chagrin ». Comme une flamme qui ifâmle lentement au fond d'un caveau funéraire, i a nul souffle du dehors ne vient l'aviver, la vie irrmée par le chagrin à toutes les passions où o le a coutume de se dépenser, recueillie et tcppliée sur elle-même, cesse de s'écouler, et fè'3ste comme suspendue; en sorte que, si l'on ne leurt pas, c'est qu'on ne vit plus. (I.)

| Mars 1871.

r Je lis avec larmes dans un ordre du jour du général Ducrot aux troupes du camp d'Avor, |!es belles paroles :

i « Le courage qui, dans un élan généreux, fait affronter la mitraille et la baïonnette, n'est que ja seconde vertu du soldat. La première des vertus militaires est la discipline. »

| Ainsi, tenir sa vie prête à donner au premier prdre, et, cet ordre reçu, marcher au-devant de | a mort, ce n'est pas assez ! Il faut faire cela kvec" régularité et méthode, mettre du sang- jiroid dans le dévouement, de la discipline dans ie sacrifice, ne pas mourir en tumulte. Cette vertu-là est la première du soldat; l'autre n'est que la seconde.

Et un général peut le dire, comme la chose la plus simple du monde, à là fleur de nos jeunes. gens, dans un pays où la vie et la jeunesse ont

tant de prix; et, parmi cette foule qui l'écoute nul ne pense que le général ne dit vrai, et qu'il exhorte à des vertus impossibles. - Je voudrais savoir quelle œuvre de paix peut élever l'homme à une telle hauteur.

Supprimez la guerre, il n'y a plus personne pour confesser en mourant la vérité de ces paroles. Le niveau de l'humanité a baissé.

Guerre et paix sont deux choses d'ordre divin.

La corrélation en est si intime qu'elle équivaut à l'identité. Sachons donc, en gardant la paix, entretenir pour les guerres justes les vertus de la guerre, et acceptons virilement cette loi de l'histoire, par laquelle les peuples qui ne croient pas au Dieu des batailles, deviennent la proie de ceux qui continuent d'y croire. (I.)

1er octobre 1875. 1

Par l'amour des choses de l'esprit une grande nation garde tout, même le génie militaire et ]a gloire des armes. (II.) |

Entre provoquer la guerre et la déclarer, s'il y a une nuance, ce n'est pas à l'avantage du provocateur,"qui, armé jusqu'aux dents, savait l'offensé d'humeur à repousser l'ofiense, avant de s'être mis en garde et sans attendre qu'il ne manquât rien à son armement. (II.) 4

On est fait de telle sorte, en France, faiblesse ou vertu, qu'en cas de guerre, si nous connaissons dans la- nation ennemie un homme qui

honore son pays par ses talents, à plus forte raison si nous l'avons eu soùs notre toit, c'est assez pour que nous l'exceptions de notre haine nationale. (II.)

Quand on a passé un assez long temps chez une nation étrangère, on y devient plus juste pour elle, en même temps qu'on sent augmenter son amour pour son pays. C'est par raison que nous sommes justes envers un pays étranger, et c'est par sentiment que nous aimons le nôtre. Or il n'y a pas de risque que, chez un Français, le sentiment cède jamais à la raison. (XI.)

IV

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Il est difficile pour tout critique de bien juger les écrivains de son temps. S'il ne s'agissait que d'exprimer avec plus ou moins d'esprit l'impression ou la prévention passagère qui fait, pour quelques jours, la fortune d'un auteur ou d'un livré, tout le monde y est bon, et je com- prends qu'il n'y ait chose dont plus de gens se mêlent plus volontiers en ce temps-ci, qu'on fasse plus au pied levé, où l'on se croie plus compétent. Mais pour prévoir et dire à l'avance ce que penseront après nous de ce même auteur et de ce même livre tous les esprits cultivés, ou ce que, plus rassis, nous en penserons nous- mêmes, il y faut à la fois un esprit si judicieux et un cœur si sincère, que très peu d'hommes en sont capables et que le plus capable y hésite. Est-on bien sÚr, en effet, quand on parle des contemporains, d'être absolument sans illusion et sans intérêt? Connaissons-nous assez notre esprit, pour y démêler ce qui nous appartient en propre de ce que les autres y ont mis, et notre goût, pour être certains que tout en est bien à nous ? (X.)

Le moins qu'on risque à changer de camp, c'est de passer pour un esprit inconsistant. Si, de plus, le changement a été sans intérêt, on passe pour dupe. Quand on a l'honneur d'être écrivain, il faut prendre garde de rien faire qu'on soit exposé à défaire, de rien écrire qu'on ait à expliquer un jour. Si modeste que soit la fortune d'un auteur, il y a toujours quelqu'un pour la trouver au-dessus de ses talents, pour tenir note de ce qu'il a écrit, et se donner, à l'occasion, la joie de l'en embarrasser. (II.)

Il y a une gloire pour les ouvrages qui ont été utiles un jour : même quand on ne les lit plus, on les nomme avec respect. Ceux qui n'ont été écrits que pour le plaisir, et qui n'ont parlé qu'à l'imagination des contemporains, ne sont ni lus ni nommés. (III.)

Combien il serait profitable à l'esprit humain que les hommes qui ont eu qualité pour juger les autres, et qui s'y sont rendus célèbres, pris, la vieillesse venue, d'un scrupule suprême, eussent l'idée d'écrire leurs post-scriptum et de juger leurs jugements. (II.)

Entre auteurs et critiques, il faut bien le dire, il n'y a pas de vérité dans l'amitié. S'il pouvait y en avoir, ce serait peut-être du côté du critique qui céderait à un instinct élevé en aimant imprudemment la personne dans l'écrivain qu'il admire. Mais, du côté de celui-ci, je ne vois

guère qu'un goût pour la louange qui s'étend jusqu'à la personne de celui qui la donne. Cette amitié-là est de celles où il n'y a des droits que d'un côté, et que des obligations de l'autre. A la première réserve du critique, l'auteur crie à la trahison, et voilà l'amitié finie. (X.)

Le style ne vient pas aussi vite au bout de la plume que la parole sur les lèvres; il faut le tirer de ce même fonds où l'on trouve les vérités considérables et les pensées choisies; celui qui a dit du style qu'il est « l'homme même », ne l'a pas entendu de l'homme avec tous ses défauts, mais de l'homme s'en rendant maître par la raison, le travail et le goùt. (VIII.) -

Ce n'est pas par une admiration excessive pour le passé que les vieillards lettrés et liseurs négligent ou suspectent les livres nouveaux. Accoutumés, durant toute leur vie active, à lire pour acquérir et pour retenir, quand leur mémoire, comme un vase fêlé, laisse échapper ce qu'ils y versent, comment seraient-ils curieux d'apprendre ce qu'ils sont certains d'oublier? Voilà pourquoi ils relisent et paraissent tant s'y plaire. Ils découvrent, dans les chefs- d'œuvre relus, un genre de nouveauté qui se dérobe aux lecteurs trop jeunes : la nouveauté des choses immortelles. (I.)

Juger des ouvrages, c'est affaire de conscience. J'entends la conscience de l'esprit, qui

est proprement le goût, et qui ne souffre pas plus les erreurs de jugement, que la conscience i morale les fautes de conduite. (I.)

La poésie est un art où le talent même imparfait est un don supérieur. (XII.)

Sans doute il y aurait de l'illusion à s'exagérer la puissance de la critique, mais il y en aurait plus encore à la méconnaître. Si ses effets sont lents, ils sont certains. Elle ne fait pas rebrousser chemin à la mauvaise littérature : qui le pourrait? mais elle lui ()te des adeptes, en leur faisant peur d'avoir été dupes; elle raffermit ceux qui, tout en ayant le goût sain, ont la faiblesse de vouloir être du parti de la mode; elle maintient ceux qui résistent; et, si elle n'arrête pas le char tout court, elle l'empêche de se précipiter. Hélas! c'est souvent tout l'office du bien dans ce monde. Il ne faut pas juger de l'efficacité de la critique par ce qui s'écrit de mauvais malgré elle, mais par tout ce qui s'écrirait de pis, si elle n'y faisait obstacle. Elle agit comme la loi, dont la puissance ne se juge pas par les crimes qu'elle n'empêche point, mais par tout ce que la crainte de ses châtiments enchaîne de mauvaises pensées, fait avorter de résolutions coupables au fond des cœurs. La critique produit d'ailleurs des temps d'arrêt dans la marche des idées; et les temps d'arrêt peuvent amener des retours de goût. (XII.)

Demander à un écrivain de n'être pas dupe du bruit qu'il fait, c'est lui demander d'être un héros. (XII.)

N'oublions pas que le don d'écrire, même avec de grands défauts, est une supériorité; or la critique doit être faite d-e telle sorte qu'elle n'affaiblisse jamais le respect pour les supériorités, et qu'elle sache défendre le vrai contre les erreurs des gens de talent, sans caresser l'envie secrète qui prend plaisir à les voir rabaisser. (XII.)

Il est une vérité générale à l'honneur de la critique : c'est qu'elle se trompe rarement. Je la suppose, bien entendu, éclairée, savante, exercée au nom de principes certains par un honnête homme qui veut le bien de la vérité, sans vouloir le mal des auteurs.

On ne citerait aucun ouvrage que ses sévérités aient empêché de vivre, tandis qu'on en pourrait citer que son indulgence n'a pas empêchés de mourir. (XIl.)

Nous avons en nous deux esprits : le nôtre d'abord, tel que Dieu nous l'a donné, et c'est le bon; puis l'esprit qui nous vient de notre parti, de notre faction, de notre coterie, de tout le monde enfin, etc'est l'esprit d'imitation. Combien de gens qui ne jugent les livres qu'avec cet esprit-là! Plus tard, quand ils sont enfin rentrés en possession de l'autre, demandez-leur ce qu'ils pensent de leurs admirations passées!

Et cependant il s'agissait de livres lus avec transports, avec larmes; oui, avec larmes : je le crois bien, car si rien ne sèche plus vite que les larmes, rien aussi ne s'imite plus. (XII.)

Le style d'auteur est un certain apprêt de langage propre aux gens de lettres qui Je sont devenus trop tôt, et qui ne cessent pas de l'ètre un moment. (XII.)

Le mal que font les livres est l'œuvre de deux

.grands coupables : l'écrivain et le public.

Jusqu'ici la critique n'en a reconnu qu'un seul : l'écrivain. La justice de notre temps veut plus; elle veut que, sans jamais absoudre l'écrivain, la critique réserve ses plus grandes sévérités pour le public. (XII.)

Pour peindre les sentiments doux, la patience, la résignation, l'amour chaste, le dévouement, il faut beaucoup de sens et de cœur, outre tout ce que révèle au poète le travail dans le plus difficile des arts. Pour composer des situations hors de la vérité, il ne faut que de l'esprit, de l'audace, peu de sévérité pour soi-même, et cette facilité paresseuse que certaines époques prennent pour du génie. (VII.)

L'idée des langues individuelles ne vient que dans les pays où la langue nationale va périr. (VII.)

Respect et gloire aux hommes de la vieille école; liberté, faveur pour les essais de la nouvelle; — la vraie critique est là, n'est que là. (IV.)

De nos jours, où la conscience individuelle n'a plus d'auxiliaire dans la conscience publique, où personne ne prête l'épaule à celui qui ploie sous le poids de son doute, les beautés dangereuses d'un penseur audacieux et découragé ont plus de chances de nous toucher que les beautés salutaires des époques de grande force sociale. (XI.)

Les grands écrivains ont de grandes immunités. A l'abri derrière les immortels enseignements qu'ils ont donnés au genre humain, couverts de leur gloire comme d'une égide, ils défient les investigations sur les mobiles qui les ont fait agir, et ils discréditent d'avance la curiosité qui recherche dans leur vie si l'homme privé n'a pas démenti l'écrivain. (II.)

Quiconque ne veut pas des idées des autres et n'en a pas à lui, ne sait que bouleverser une langue, pour se donner, par cette démolition, l'illusion de croire qu'il crée. (VII.)

Le laurier du poète ne se gagne que feuille à feuille. (IV.)

Il n'y a rien de pire, pour les plaisirs, que la

prévention, ni rien de si sot, pour l'amour- propre, que de venir, après les autres, admirer ceux dont on a méprisé les débuts. (IV.)

J'ai peur des mots spirituels; car beaucoup de nos opinions littéraires ne sont que cela. Il y a une chose que l'on désire avant tout, en France : c'est de n'être pas muet, et de pouvoir, comme on dit, placer son mot. Or, quand, au lieu d'un mot de son cru, on peut en citer un d'autrui, très spirituel, et le faire sien en le commentant, on est quitte avec la compagnie, on a fait comme si l'on jugeait. (IV.)

On fait plus pour l'art en citant une beauté, qu'en critiquant longuement un défaut. (IV.)

Il n'y a plus que deux positions à l'égard des écrivains en vogue : celle d'admirateurs idolâtres, et celle de Zoïles; celle de juge n'est pas admise. Voilà pourquoi l'art périt dans un pays où les hommes de talent abondent. D'une part, l'admiration excessive leur donne le délire, et, d'autre part, la critique, interprétée comme de l'envie cachée, les raidit contre les bons conseils, et les passionne pour leurs défauts. (IV.)

La louange a rendu la critique presque impossible en France. (IV.)

Qu'est-ce qui fait les méchants poètes? C'est

qu'ils croient pouvoir produire ce qu'ils ne peuvent qu'admirer. (IV.)

Dans notre France, pays du bon sens, on prise par-dessus tout ce qui est fini. Or le fini, c'est ce qui a suffisamment de beautés, et n'a que les défauts inévitables. (IV.)

L'homme de génie — c'est à savoir celui en qui la raison est un don naturel et un instrument de conquêtes et d'acquisitions journalières — se renouvelle sans cesse, parce qu'il apprend sans cesse, compare sans cesse, creuse sans cesse dans cet abîme de l'âme humaine dont personne encore n'a touché le fond, pas plus que celui de la mer, et où les générations d'hommes de génie ne font qu'enfoncer la sonde de quelques brasses de plus. (IV.)

Il est une pratique assez commune à tous les les auteurs incomplets : quand ils manquent d'une qualité, ils imaginent une théorie qui les en dispense ou qui leur fait un mérite éminent de ne l'avoir pas. (IV.)

L'étude qu'on fait d'un grand homme demande des forces, mais elle en donne en même temps. Si le. sujet exige beaucoup de l'écrivain, en retour il le remue et le féconde. C'est une épreuve où l'on peut juger sûrement de la portée d'un talent; celui qui reste stérile, froid,

inintelligent, en présence d'une de ces grandes figures historiques qui ont rempli toute leur époque, celui-là n'est pas fait pour les succès dans l'art d'écrire. De même, il faut avoir quelque inquiétude pour l'écrivain éprouvé que l'étude d'un grand homme a laissé inférieur à lui-même, et qui, au lieu d'y trouver le secret des caractères supérieurs, ne sait que s'y substituer, à tout propos, au sujet qu'il étudie, et s'y mirer en quelque sorte dans une' glace qui reproduirait fidèlement sa propre figure. (X.)

Le talent d'un écrivain ne se mesure pas au bruit qu'il a fait, mais aux services qu'il a rendus, à l'idée qu'il a créée ou servie. (X.)

Semblable, quant à l'esprit, à la politique de conservation, désormais l'unique politique de la société menacée, tandis que celle-ci défend contre le mauvais sens et la violence les vérités par lesquelles les nations subsistent et prospèrent, la critique conservatrice défend, contre la double mobilité de l'esprit humain et du génie national, tout ce qui, dans les lettres et les arts, est l'expression ou le reflet de ces vérités..... De même qu'en politique conserver n'est point fermer l'avenir à cette ardeur du mieux qui trop souvent gâté le bien, mais qui nous aide parfois à le trouver; de même, en fait de critique, conserver n'est pas déclarer l'esprit humain épuisé, mais lui rappeler sans cesse ce qu'il a fait d'immortel et sur quel idéal il l'a fait, le

tenir en garde contre son penchant à oublier le passé, l'avertir enfin que, pour trouver plus sûrement sa voie dans l'avenir, il doit marcher à la lumière de toute sa gloire. (XII.)

Le livre est le grand devoir de l'écrivain. C'est l'œuvre qui lui appartient le plus en propre. Dans un article, il se glisse plus ou moins de l'esprit de tout le monde. Dans un livre on est plus sûr de ne mettre que du sien. (II.)

C'est surtout par les écrivains doués d'imagination que périssent les belles langues. Tant il èst vrai que quand la dernière heure d'une langue a sonné, non seulement tout est bon pour la détruire, mais que les plus propres à cette œuvre fatale sont ceux par qui les langues semblent, à d'autres époques, s'enrichir et se fixer. (VII.)

Il y a, dans le travail mystérieux du poète, de telles affinités entre le fond et la forme, et quelquefois une telle simultanéité de la pensée et de l'expression, qu'on risquerait fort de se tromper en décidant si ce sont les choses qui sont venues les premières, ou si ce sont les mots. (VII.)

L'intempérance des détails, qui semble généralement indiquer l'excès de fécondité, n'est que l'effort perpétuel d'une imagination stérile pour étendre aux proportions d'un poème ce

i lui pouvait à peine donner lieu à une pièce de vers. (VII.)

Il est rare que là où la vérité éternelle a cessé M'étre comprise, l'art ne soit pas négligé ou Lméprisé, et que l'arrangement survive là où le ..fond a péri. (VII.)

Il n'y a que deux manières d'avoir des idées : il faut ou les tenir de la nature, ou les tenir de l'expérience. (VII.)

Les langues ne périssent que quand elles n'ont plus rien d'utile à dire. (VII.)

Rien n'est plus difficile aux gens de lettres que d'être justes les uns envers les autres, partant rien ne. leur est plus aisé que d'être injustes. Je ne sais qu'un moyen de se défaire d'un travers si général et si involontaire, c'est, à défaut d'un hasard heureux qui les mette en présence, qu'ils aient besoin les uns des autres. Ne vous récriez pas. Il ne s'agit que d'un intérêt honnête. Supposez, par exemple, un homme de lettres voulant entrer dans une Compagnie savante. Il lui faut le suffrage de tel de ses .membres; le succès est. à ce prix. Eût-il jusqu'alors pensé ou dit peu de bien Ide ce membre, c'est assez qu'il songe à lui demander une si grande marque d'estime, pour qu'il se produise insensiblement en lui, tout à la fois, un scrupule sur l'opinion qu'il avait de l'homme, et la

bonne intention de s'en éclaircir. Il lit donc ses ouvrages, et il est agréablement surpris d'y prendre plaisir; il va. le voir, il lui trouve de l'esprit, l'humeur aimable, un tour de visage à l'avenant. Bref, le revoyant à la pleine lumière, il lui restitue tout ce qu'il lui avait ôté, et il n'a rien de plus à cœur que de devenir l'obligé d'un si galant homme. Est-ce à dire qu'il n'a fait que changer de prévention par intérêt? Non; mais il est très vrai que l'intérêt l'a acheminé vers la justice. (II.)

Voilà le profit le plus clair de la critique : elle ne persuade que ceux qui sont de son avis. (II.)

Les livres qui restent sont ceux où il est parlé dans un beau langage des choses qui ne passent pas, du fond même de l'homme, des motifs de ses actions, de ce qu'il y a en lui de constant et d'immuable, même dans ses changements; et la gloire ne va qu'aux livres qui restent. (III.)

Les services que rend la critique sont proportionnés à l'importance de son rôle. En aucun temps plus qu'au nôtre, l'écrivain n'a été plus puissant pour le bien comme pour le mal. Avec sa liberté, qui n'a guère d'autres limites que sa volonté, s'est accrue l'utilité de cette censure qu'exerce la critique, et qui n'est autre chose qu'une libre contradiction dont le public est juge. C'est pour cela que la critique n'est pas

un genre de littérature de même sorte et au 'Dvrne titre que les autres. Dans ceux-ci on se dorme à juger, on ne juge pas. Celui qui fait de fia critique s'institue juge de sa pleine autorité. (Or il ne doit rien ignorer de ce qu'on exige d'un Ijuge. Je voudrais éviter les grands mots, surtout celui de mission dont on a fait un si grand iabus, et dont moi-même, il y a quelque quarante ans, je qualifiais, avec plus de naïveté que d'immodestie, mes premières convictions de cri- tique. Mais il semble que le seul fait de pré- tendre juger les écrivains, de discerner dans les livres le bon du mauvais, le vrai du faux, d'être résolu à le dire, de le dire en vertu d'une doc- trine ou de traditions auxquelles on a foi, ce fait ne peut pas être moins qu'un devoir. On n'y fait pas ce qu'on veut, on veut ce qu'on doit y faire. Cela ne ressemble guère aux œuvres d'imagination ou d'art pur, où la conscience n'a rien à voir, où l'écrivain n'engage pas l'homme. Dans la critique, l'homme est solidaire de l'écrivain. fX.)

Les vrais amis de l'écrivain supérieur ne sont-ils pas dans la génération qui vient après lui? (XII.)

Les préventions de goût sont moins fortes contre les prosateurs que contre les poètes. On ne passe pas à ceux-ci d'être médiocres, de par Horace et Boileau, et aussi de par le bon sens,

dont ces grands législateurs de la poésie ont été les interprètes. Il y faut du génie. La médio-

crité, surtout dans les sujets de haute poésie, est la marque d'une impardonnable ignorance de soi. Pour les prosateurs, on est plus facile. Où le fond est solide, où il y a du savoir, du jugement, une langue saine, tout lecteur sérieux trouve un profit dont il tient compte à l'auteur. (II.)

On peut dire, en littérature, ce qu'on dit, en morale, de la paresse : qu'elle est mère de tous les défauts. (II.)

La loi de la difficulté a sa sanction. Les écrivains qui ont été assez forts pour s'y soumettre sont lus, dans tous les temps, par tous les esprits cultivés; ceux qui, soit faiblesse ou paresse, s'y sont dérobés, ont, pour toute gloire, de fournir quelque jour matière à quelque admiration paradoxale ou à quelque exhumation littéraire, comme celles où se plaisent certaines époques qui, par ennui du beau, s'éprennent un moment du médiocre réhabilité. (II.)

Le mauvais style vient toujours du manque d'idées; tout ce qui n'est pas nettement pensé est mal écrit. (VII.)

Il n'y a chez nous de vrai ni de faux absolu; le faux n'est tout au plus qu'un vrai intempestif, et le vrai que le faux rendu vrai par des conventions arbitraires. (XI.)

Combien ceux-là sont à envier qui savent défendre avec éclat la conscience de leur pays contre les sophismes de ses écrivains, la raison contre la mode; et la morale contre la - gloire! (XI.)

C'est un malheur pour un bon livre d'être à la mode., car, tandis qu'on l'exalte pour ses beautés spécieuses, on n'aperçoit pas ses qualités solides, et, la mode passée, le même oubli menace qualités et défauts. (XI.)

A mon sens, l'écrivain est, avant tout, l'auteur chez qui la critique ne trouve rien qui ne soit à lui, rien qui lui vienne de la mode, et, comme on dit, rien qui date. Il est bien entendu que le soin de rester lui-même ne doit pas être poussé jusqu'à la peur de ressembler à quelqu'un, et que l'écrivain prendra garde d'être ou plus nouveau que la dernière mode, ou suranné. Bref, il faut qu'il n'en paraisse rien, et que la facilité qui s'apprend par le travail serve partout à le cacher.

Le trait caractéristique de l'écrivain, c'est de savoir se passer de mots parasites. On entend par là ces façons de parler qui, un moment en faveur, après avoir été dans toutes les bouches et s'être glissées sous toutes les plumes, disparaissent tout à coup pour faire place à d'autres. Ce sont d'ordinaire des mots violents par lesquels on croit se donner l'air de sentir plus vivement que les autres, bien qu'on ne s'en

serve guère qu'au moment où l'on ne sent rien du tout. Il est donné à bien peu d'auteurs d'écrire d'original la langue de tout le monde, et de ne laisser échapper aucune expression qu'ils n'aient pensée, où ils n'aient mis leur empreinte personnelle, et comme leur cachet. (IY.) o

La renommée est rarement un cri général et spontané; c'est presque toujours un jugement lent et difficile, qui se forme de mille voix diverses, recueillies une à une et jour par jour. (IV.)

Le sentiment du bon en littérature est comme le sentiment du bien en morale; il ne trompe que ceux qui veulent être trompés. (IY.)

Sur un terrain neutre, la critique est le mieux placée pour garder sa liberté ; or son jugement n'a de poids que quand il est libre.. (IV.)

En s'offrant au jugement de tous, tel qu'il est, avec ses qualités, avec .ses défauts, le poète trouvera moins d'ennemis, et de meilleurs amis que ne sont des partisans ; car ils auront commencé par être ses juges. (IV.)

Ne faites pas de la langue poétique une langue d'initiés. L'origine de la poésie est toute populaire; sa destinée à été d'épurer son origine, non de la désavouer. Je plaindrais le poète qui

penserait n'écrire que pour ses amis, et pour une poignée de lecteurs, comme je plaindrais le musicien qui n'ambitionnerait d'être entendu que d'un parterre de dilettanti. La poésie ni la musique ne doivent être des hiéroglyphes, et, en vérité, ce ne serait pas la peine de tenter la gloire, si la gloire n'était que le suffrage de trois ou quatre cents têtes pensantes par siècle. (IV.)

Le drame, l'épopée, l'ode peuvent s'épuiser, parce qu'il faut des données spéciales, des temps privilégiés, des faits rares, des passions d'élite : le poème est inépuisable, parce qu'il exploite le côté poétique de tout ce qui a été, sans distinction d'hommes, ni de temps, ni de faits. (IV.)

J'entends par littérature facile, non pas de la bonne littérature faite facilement, mais de la médiocre littérature facile à faire. (IV.)

Je n'ai aucune répugnance à définir la littérature facile : toute besogne littéraire qui rie demande ni études, ni application, ni choix, ni veilles, ni critique, ni art, ni rien enfin de ce qui est difficile; qui court au hasard, qui s'en tient aux premières choses venues, qui tire à la page et au volume, qui-se contente de tout, qui note jusqu'aux moindres bruits du cerveau, jusqu'aux demi-pensées, sans suite, sans lien, qui s'entre-croisent, se poussent, -se chassent

dans la boîte osseuse; résultats tout physiques d'une surexcitation cérébrale, que les uns se donnent avec du vin, les autres avec la fumée de tabac, quelques-uns avec le bruit de plumes courant sur le papier; éclairs zigzags, comètes sans queue, fusées qui ratent. (IV.)

J'appelle littérature inutile toute littérature qui n'a point de but, qui ne va à rien, qui ne s'inspire ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir, qui ne résout rien, qui n'éclaircit rien, qui n'ajoute aucune notion, soit de critique, soit de psychologie, soit d'histoire, au domaine des notions acquises ; qui n'aide rien, qui ne conduit à rien, qui n'est mue par'aucune pensée ni de renversement, ni de reconstruction, ni même d'érudition inoffensive; qui n'a pas même l'honneur d'être nuisible pour en avoir sciemment le mauvais dessein sur les esprits, mais seulement parce qu'elle est inutile et facile. (IV.)

Le poète est un; s'il a de hautes pensées, il a une belle langue, car ce sont les pensées qui font les écrits. (IV.)

Il en est des réputations faciles comme des modes. Le jour où une mode a pénétré en province, vous pouvez dire qu'elle est tombée à Paris. Le jour où les salons provinciaux inaugurent un écrivain, les salons parisiens s'en moquent ou n'en parlent plus; le jour où la lithographie d'un grand homme est expédiée

jpour les cabinets de lecture des petites villes, fcè jour-là elle disparaît de la fenêtre des marchands de gravures de la capitale. (X.)

Il est rare que l'amour des nouveautés ne soit pas mêlé d'un peu d'injustice pour le passé. Cet amour, si vif qu'il soit, n'est jamais exempt d'inquiétude, et, comme l'inquiétude ne lui vient que du passé, c'est sa manière de se rassurer que d'attaquer ce que le temps a consacré. (X.)

En France, tel est l'empire de la mode, qu'elle impose ses engouements mêmes à ceux qui sont engagés de réputation à s'en défendre, et qu'elle glisse quelque chose de son vain langage jusque dans les livres où l'on se moque d'elle. (XII.)

Par les langues anciennes nous apprenons, outre notre esprit lui-même, la vraie langue française, dont elles sont les sources les plus hautes, et dont elles défendent l'intégrité contre les mauvais exemples de la mode et les altérations du temps. (IX.)

L'histoire des lettres nous apprend que les admirations de la mode s'attachent moins aux qualités solides qu'à certains défauts spécieux q-ui s'y mêlent ou à quelque mauvais emploi qu'on en fait. Il arrive même que l'homme admiré ainsi de travers peut finir par s'y tromper tout le premier, et à se moins estimer pour ses

qualités que pour ses défauts. D'où la conclusion que le jour où un talent devient à la mode, c'est qu'il est en train de se corrompre. (II.)

Je ne puis croire qu'un écrivain de quelque valeur n'ait pas pour son livre l'ambition d'un père pour son enfant, c'est-à-dire le désir de se survivre. (IV.)

Le style a une vertu merveilleuse pour conserver les pensées les plus fragiles; c'est le coffret de cèdre qui renferme le livre favori d'Alexandre. Un style sain communique quelque chose de sa vie et de sa force de durée à des choses qui n'appartiennent pas proprement à l'ordre des idées et des vérités nécessaires. Il les y fait rentrer comme de vive force, quelque prise qu'elles offrent dans le fond à la dispute, et leur y conserve éternellement une place à la suite de celles-ci. C'est qu'il y a dans un style sain, une certaine conformité aux lois invariables de l'esprit humain, qui ne peut pas cesser d'être vraie, et qui suffit pour faire vivre au delà des siècles une chanson, une boutade, une rêverie, dont l'idée n'a jamais pu être que locale ou individuelle. (IV.)

Le style n'a nulle part plus de défauts factices et ne perd plus de ses qualités naturelles que dans les choses données à l'imagination contemporaine. (IV.)

Je répugne à trop prouver quand je prouve 'contre des hommes dont les belles qualités honorent notre nation, et dont les défauts n'ont mui à l'art que parce qu'on a donné à ces défauts lie pas sur leurs qualités. (IV.)

Les imitateurs sont au moins bons à cela qu'ils prouvent le succès et, si j'ose dire, la naturalisation d'une littérature. Ils en sont comme les témoins et les parrains à l'état civil. (IV.)

L'originalité est la forme naturelle et première de l'inspiration. (IV.)

La déclamation fut le défaut de tous les livres de 1800 à 1805, même des bons. Deux causes l'y avaient introduite : l'imitation des généralités ambitieuses et vaines du langage législatif, et la longue habitude de la peur, qui avait fait enfler la voix à tant de gens. (V.)

Tel qui écrit avec le dessein de penser finement, pour nous donner « le plaisir de notre intelligence et de notre goût », ne nous donne souvent qu'un petit effort à faire, dont nous ne sommes pas payés. (IX.)

S'il est beau d'avoir un esprit assez clairvoyant pour apercevoir ses fautes, en dépit de leur ressemblance avec ses qualités, assez droit

pour les confesser, assez honnête pour faire profiter de sa confession la vérité, il serait plus beau d'arriver tout de suite au juste jugement et .i de s'y tenir. (V.)

Les grands hommes sont ceux qui disent ce que tout le monde sait; mais c'e savoir de tout le monde est confus, vague, inarticulé; leur gloire est de le produire à la lumière dans toute sa netteté, d'en créer la langue, et d'en faire des croyances universelles. (XII.)

Il est des livres dont il est toujours temps de parler; ce sont ceux qui ont été écrits pour durer, et qui traitent de choses d'un à-propos éternel. (XII.)

Tous les écrivains qui méritent le nom de grands ont été bienfaisants. Les premiers dans cette élite sont ceux qui ont fait le bien sans mélange de màl; les premiers après sont ceux qui, parmi du mal réparable, ont fait du bien qui demeure. (XII.)

La tirade est le plaidoyer en vers. XII.) \

Ménageons-nous, respectons-nous les uns les autres. Nous y gagnerons une vertu de plus, et " la vérité n'y perdra rien. (XII.)

Comme le plus pur de l'eau est à la surface, '

ainsi le meilleur d'un vif esprit est ce qui en a Idéjà passé sur ses lèvres. (XII.)

Le tour est la physionomie de l'écrivain. (IX.)

Il semblerait que l'assurance d'être loué, quoi qu'on écrive, dût rendre hardi. Il n'en est rien. Plus on est loué, plus on devient timide. C'est que l'esprit de parti, qui, de notre temps, fait .les réputations littéraires au profit de la politique, est l'esprit de plusieurs partis qui se sont réunis, malgré la diversité de leurs regrets ou de leurs espérances, contre quelqu'un ou quelque chose. Pour avoir les mêmes louanges de côtés si divers, il y a des ménagements infinis à garder. Si ce n'est pas la vérité qui en fait les frais, ce sera tout au moins la manière de la dire. Or celle qui contente tout le monde est presque toujours celle qui n'a d'action sur personne. Le style même, en s'obligeant ainsi à glisser entre toutes ces diversités d'affections ou de goûts, perd en franchise ce qu'il gagne en finesse. Mais le gain ne compense pas la perte. La franchise du style est une beauté de tous les temps; la finesse, qui consiste surtout en allusions détournées, n'a tout son prix que pendant un certain temps. Ce temps passé, il y faut un commentaire. (IX.)

Un cours d'éloquence française doit être, pour les époques qui précèdent le dix-septième siècle, comme une attente des promesses de ce grand

siècle, et pour l'époque qui suit, comme un regret de ce qu'on vient de quitter. (IX.) \*

Ce n'est pas diminuer notre littérature que d'en estimer si haut la plus glorieuse époque : c'est relever d'autant celle qui la prépare et parfois l'annonce, et celle qui la continue et par moments l'égale. (IX.)

L'homme de génie n'est que celui qui exprime dans un langage durable les pensées d'un paysan. (XII.)

Il y a, dans toute œuvre de génie, les beautés de l'inspiration et les beautés du travail. Les premières ont été données gratuitement au poète par l'Auteur de tous les dons de l'esprit. On les admire comme un privilège, on ne pense pas à lui en être reconnaissant. Les secondes sont proprement l'œuvre de sa volonté et comme le prix dont il paye le don divin. Celles-là, nous les admirons avec une pensée d'encouragement pour nous-mêmes et un sentiment de gratitude pour le poète. Nous sentons qu'en les composant avec un généreux effort, il a songé à nous. (II.)

N'en déplaise au paradoxe, il n'y a pas de poésie sans art, il n'y a pas d'art sans difficulté vaincue. Le plus délicat et le plus profitable des plaisirs de l'esprit, on l'a dit bien avant Boileau,

¡e' est de lire des vers faciles faits difficilement. Ladifficulté est laloi des oeuvres supérieures. (II.)

Un livre peut être bon sans être bien fait. Si le sujet est traité sérieusement et avec soin, que le style en soit exact, on dira : « C'est un bon livre ». Mais, s'il manque de plan, de proportion, s'il n'a pas cet intérêt dramatique nécessaire'même à un ouvrage de raisonnement, s'il n'est pas soutenu, s'il manque de cette élégance qu'on demande même aux livres de mathématiques, ce ne sera pas un livre bien fait. (XI.)

La vanité des auteurs négligés est aussi forte que celle des auteurs à la mode. (VII.)

Il est rare que ceux qui font profession d'écrire, quelle que soit d'ailleurs leur aptitude, échappent à certaines complaisances pour le goût du jour, qui gâtent l'esprit le plus juste et le plus heureux. Rien de si vrai, de notre temps surtout, où. les talents les plus naturels sont tentés par certaines formes de caprice qu'on leur vante comme des traits d'originalité, et qui ont d'ailleurs l'avantage de mener sûrement au succès. Le nombre étant très petit des auteurs qui n'écrivent que pour se satisfaire, et qui se satisfont difficilement, la plupart, même les plus habiles, n'écrivent que pour plaire à des lecteurs façonnés à un certain tour particulier de pensées; ou plutôt, imitateurs à leur insu, ils sentent ingénument et croient tirer de leur fonds

des idées qui leur viennent d'autrui. Un écrivain de profession, et j'ajoute de vocation, si naturel que soit son tour d'esprit, regarde d'abord comment on écrit de son temps, ce qui réussit, ce qu'il aime lui-même dans ce qu'il lit. Il se règle là-dessus, et, à chaque changement de goût, il prend la manière à la mode, réussissant toujours, mais n'écrivant jamais bien. (XI.)

Un roman en prose ne veut pas être lu de trop près. Le plaisir qu'on y goûte se prend en courant. Un roman en vers est avant tout une œuvre poétique. Tant mieux s'il intéresse par le sujet; mais il ne lui est pas permis de ne pas intéresser fortement par l'exécution. On n'y souffre pas les longueurs, car tout ce qui est long le paraît encore plus en vers qu'en prose. Quant aux négligences de style, que s'accorde ou que subit le roman en prose, elles sont interdites au poète. (II.)

Les sages que fait l'école ressemblent aux amateurs d'art que font les vocabulaires. Les uns et les autres sentent d'autant moins les choses qu'ils en savent mieux les noms : l'érudition étouffe l'instinct; la terminologie tue le sentiment. (VII.)

Comme la poésie n'est que l'écho d'une pensée universelle, là où il n'y a de pensée universelle que dans les choses de la politique, dont la

langue est la prose, la poésie est bien près de périr. (VII.)

Trop de critique mène souvent à trop peu de critique. Les commentateurs, la plupart gens d'esprit et de haute autorité en matière d'érudition, en sont la preuve. La conscience même qu'ils mettent à leurs recherches les aveugle. Souvent la masse des ignorants, qui est la postérité, classe mieux, par son seul instinct, les réputations et les talents littéraires, qu'un très profond commentateur qui a lu les livres avec une loupe, et y a distingué des différences métriques que ces ignorants n'y verront et n'y voudront jamais voir. (VII.)

Les ressemblances que donnent à des auteurs contemporains, d'esprit et de sujets différents, les défauts d une époque, ne sont jamais si frappantes que leurs différences. (VIL)

Celui qui ne s'est pas assez défié des innovations a perdu le droit d'être sévère pour les novateurs. (II.)

Le drame n'est l'oeuvre littéraire la plus indigène et la plus originale d'un pays que parce qu'il ne peut pas se faire sans le peuple, et parce qu'il faut que le peuple le débatte en plein théâtre. (VIL)

La description est le premier trait distinctif

de toutes les poésies de décadence. L'érudition est le second. (VII.)

Le génie de l'apologue, c'est l'imagination et une extrême finesse sous une extrême naïveté. (VII.)

Dans un pays où la littérature gouverne les esprits, mène la politique, domine les pouvoirs de l'Etat, donne un organe à tous les besoins, une voix à tous les progrès, un cri à toutes les plaintes; où elle est la plus vitale liberté au lieu d'être le stérile dédommagement de toutes les libertés confisquées; où elle agit non seulement sur le pays mais sur le monde, la critique n'est plus une spéculation oiseuse, mais un devoir à la fois littéraire et moral. Elle doit être intelligente, mais point complaisante; elle doit tout connaître, mais non pas tout approuver; elle doit surtout ne pas mettre en danger l'unité d'une belle langue pour y donner droit de cité à quelques beautés suspectes. (VII.)

Il y a, dans l'âge d'or des littératures, deux sortes d'esprits ou d'hommes de génie. Il y a d'abord les esprits sévères, les hommes d'un génie sage,' qui travaillent les yeux fixés sur un modèle; il y a, en outre, les esprits faciles, les hommes d'un génie tout à la fois abondant et paresseux, qui produisent vite et produisent mollement, qui revendiquent la liberté illimitée de l'esprit, et ne voient dans l'art que les

entraves. Ceux-ci naissent d'ordinaire après les premiers, et survivent de quelques années à la belle époque, comme les autres la devancent. (VII.)

Les poètes qui ont plus de qualités que de défauts doivent être caractérisés par leurs qualités. (VII.)

On ne dit pas de quelqu'un qu'il fait des vers, quand il n'en fait pas. C'est le dernier travers qu'un ennemi sérieux veuille prêter à un homme. (VII.)

La mesure et la simplicité distinguée sont deux qualités bien françaises, où tout le monde aidait autrefois l'écrivain, et qu'il faut avoir de notre temps malgré tout le monde. (II.)

Tradition et routine sont choses si différentes, qu'à certaines époques de l'histoire des lettres, la tradition n'a été qu'une insurrection de l'esprit humain contre la routine.

Dire que la tradition est ce qui vit du passé dans le présent, ce n'est pas en dire assez. Il n'y a, dans le présent, rien de plus vivant, et, j'ajoute, rien qui soit plus certain d'être vivant que la tradition. Car qui sait, parmi les choses nouvelles, celles qui seront de force à survivre, et qui feront à leur tour tradition ?

De toutes les inspirations qui animent l'artiste

ou l'écrivain, la tradition est la seule qui ne s'éteigne qu'avec la vie. (XII.)

Les poètes primitifs chantent.

Les poètes des époques secondaires écrivent des ouvrages d'art et des morceaux choisis.

Les poètes de la décadence font de beaux vers. (VII.)

Le poète qui se fait historien a entrepris quelque chose qui est tout à la fois au-dessous de l'histoire et de la poésie. (VII.)

Les commentateurs mesurent assez ordinairement le mérite d'un auteur sur la peine qu'il leur a coûtée. (VII.)

Les écrivains doivent être jugés non seulement au point de vue absolu de l'art, mais en regard du temps et de la société où ils ont vécu. (IV.)

La disposition du public littéraire, à toutes les époques, est inégalement mêlée de raison et d'imagination; mais l'intervention de la raison dans les plaisirs intellectuels est, en quelque sorte, passive et involontaire. Ce n'est point par la raison que nous sommes pris le plus fortement. La satisfaction qu'elle nous donne est secrète et silencieuse; et, comme nous ne cherchons point à la communiquer aux autres, elle ne fait point de prosélytes. La raison n'est

pas contagieuse comme l'imagination. C'est par celle-ci seulement que nous sommes saisis et entraînés, et c'est de là que nous viennent nos plus vives jouissances littéraires. (IV.)

Que ne faut-il pas craindre d'un poète qui ne se voit que par les yeux de ses admirateurs ! (IV.)

En général, il n'y a pas de plus sûr système de décadence, dans les choses de la poésie, que la profusion descriptive. C'est par ce point que les poésies naissantes ressemblent aux poésies qui meurent. Avant que les idées soient venues, comme après qu'elles sont épuisées, il n'y a que de la description. La description, c'est le bégayement de l'art au berceau, et le radotage de l'art qui décline vers la tombe. Le poète qui ne sait plus que décrire, c'est un vieillard qui ne sait plus que se souvenir. Dans l'un comme dans l'autre, la mémoire a remplacé la pensée. (IV.)

C'est une tactique naturelle des imitateurs de pousser les poètes dans le sens de leurs défauts, afin de s'en couvrir eux-mêmes et de s'en autoriser contre la critique. (IV.)

Le siècle n'a de faveurs durables que pour les faits et pour les hommes qui se dévouent à en recueillir. Pour les écrivains d'imagination, il les use horriblement sans les estimer, il en

tire tout ce qu'il peut pour son amusement; après quoi, il les laisse là. Les siècles de critique et d'expérimentation sont toujours ainsi. Hors des faits, tout leur est suspect. A d'autres époques, un livre est moitié l'ouvrage du temps; aujourd'hui, le livre et l'auteur restent tous les deux isolés; le siècle n'aide pas, ne rend pas; il est tout passif, il reçoit. (IV.)

Quel est le lecteur qui ne croit pas que ce qui lui plaît aujourd'hui devra plaire toujours, et à tous? Les écrivains, se réglant là-dessus, au lieu de penser pour tous les temps et pour tout le monde, pensent pour toutes les imaginations avides de leur époque. Seulement, il en est parmi eux qui, doués d'un esprit plus profond, tout en ne cherchant qu'à flatter des caprices passagers, ont rencontré des choses durables; les autres, ayant tout fait pour le présent, sont morts aussitôt que le présent est devenu du passé. (IV.)

Les révolutions littéraires ne sont pas plus capricieuses que les révolutions politiques ; il n'y a d'effets sans causes que pour qui ne sait ni étudier ni réfléchir. (IV.)

Le titre d'homme de génie, semble-t-il, est le seul qui puisse contenter aujourd'hui les écrivains les plus modestes. (IV.)

Dans la musique, le superflu peut être du

nécessaire : dans la poésie, les mots doivent commencer et finir avec la pensée. L'esprit, plus exigeant que l'oreille, ne se contente pas d'être caressé par une vaine harmonie : il veut voir le chemin jusque dans la nuit, et saisir la réalité jusqu'au sein des ombres. (IV.)

Les beautés dont on se lasse ne sont pas des beautés réelles; l'admiration qu'elles inspirent ne dure pas plus qu'une surprise, tandis que l'admiration pour les beautés vraies est une douce chaleur qui ne s'éteint qu'avec la vie. C'est un sentiment où il entre plus d'égoïsme qu'on ne pense : nous n'admirons que ce qui nous profite, que ce qui ajoute à notre valeur intellectuelle. (VII.)

On a dit : comparaison n'est pas raison; il y a quelque chose d'aussi vrai, c'est que raison est toujours comparaison. (VII.)

Après l'érudition, la description est la marque la plus certaine de décadence. Là où je vois la description abonder, je soupçonne que le fond de l'ouvrage est léger, et qu'il a fallu enrichir le sujet de la plus facile espèce d'accessoires; là où je vois tout ensemble l'érudition et la description, je me demande ce qui reste à l'invention. (VIL)

Dans notre admirable langue, c'est trop peu

que les mots soient commodes ; il faut qu'ils soient nécessaires. (I.)

En littérature, il y a des partis et des préventions d'autant plus vives qu'elles sont plus sincères ; il y a aussi, par exception, des causes moins respectables : il y a l'envie; on envie aux uns leur talent, aux autres leurs considération. De tout cela que peut-il sortir, sinon des jugement faux et injustes? Mais le propre de ces jugements-là est de tomber. Et ce qui reste de l'écrivain comme de l'homme politique enflés ou dénigrés, c'est l'écrivain lui-même et l'homme politique tels qu'ils sont. Je plains les critiques qui, dans leurs jugements sur les hommes en vue, cherchent autre chose qu'à exprimer des dissentiments sincères; ils doivent connaître la rage secrète du serpent qui s'attache à la lime. Quant à ceux qui y vont de bonne foi, ils se repentent de s'être trompés, et ils prennent leur part de la vérité qui a prévalu contre leurs jugements. (X.)

Pourquoi aimons-nous tant à être trompés ? C'est que, pour peu que cela dure, nous finissons par croire qu'on nous dit vrai. (IV.)

Jamais, à aucune époque, les langues ne manquent aux idées nécessaires ou seulement utiles. (VII.)

Le ridicule et la bouffonnerie ont, en tout

pays et devant toute espèce de peuple, la chance de faire rire. Le rire n'exige pas de civilisation; les larmes, surtout celles de choix, telles que la tragédie grecque en savait tirer des yeux du peuple athénien, veulent au contraire une civilisation avancée. (VII.)

Le goût du précieux est un défaut dont l'âge ne corrige pas. Je me l'explique. De tous les défauts d'esprit, c'est, après tout, celui où il y le plus d'esprit; on s'attache au défaut pour la qualité qui s'y mêle. (IV.)

On ne saurait trop répéter qu'il n'y a d'obscurité que là où il n'y a pas d'idées, ou, ce qui revient au même, que des idées mal élaborées et ' qui ne sont pas venues à terme. (VII.)

Entre peuples civilisés on échange avec profit réciproque les marchandises, les industries, les découvertes de la science et de l'érudition, les armes de guerre; on n'échange pas les choses de l'esprit et de l'art, sans perte pour chacun. Je ne sais point d'importations littéraires qui aient ajouté aux facultés créatrices d'un pays. Au temps où régnait en France l'imitation des poètes de l'Italie et de l'Espagne, je n'en vois les effets que dans les défauts de nos poètes; leurs qualités sont à eux et à la France. La plus belle époque de la littérature française est celle où la France n'a imité personne. Je ne sache pas non plus d'exemple, dans notre his-

toire, d'importations politiques qui aient réussi. On peut emprunter à un peuple étranger ses institutions de gouvernement ; on ne lui emprunte pas les traditions, les mœurs, tout cet ensemble de convenances locales, qui les explique et qui les fait fleurir sur le sol natal. On a l'édifice sans les contreforts et les arcs-boutants ; voilà pour quoi l'édifice croule. (XII.)

Pour beaucoup d'esprits, l'obscurité n'est pas toujours un mauvais calcul ; il y a des auteurs qui gagnent à n'être pas compris. (VII.

Là où l'expérience propre des grands poètes, leurs sens, leur instinct, lequel est toujours conforme aux lois éternelles de la nature, ne leur donnent pas de certitude, ils se taisent, ils n'inventent pas. Ils recueillent les traditions et les font passer dans leurs vers avec la seule parure dont le poète revêt toutes ses impressions personnelles; mais ils ne les refont pas. Voyez au contraire comment procèdent les poésies en décadence. Elles se substituent à la tradition populaire; elles y ajoutent des détails de fantaisie; elles l'amplifient comme un sujet de déclamation. (VII.)

La poésie épique est l'histoire des époques obscures et primitives. Là où manquent les monuments, là où l'humanité n'a laissé qu'un souvenir vague et lointain, un bruit qui n'est entendu que de certaines oreilles, la poésie

s'avance, un flambeau à la main; elle perce ce monde voilé de ténèbres; elle ressuscite les générations; elle relève les monuments, elle rebâtit les villes, elle fait refleurir les civilisations, elle rend ses origines à l'humanité, comme l'historien lui rend ses titres. Là, au contraire, où tout est connu, où les monuments abondent, où la génération qui vient de descendre dans la tombe a transmis de vive voix à la génération qui la remplace les faits dont elle a été témoin, la poésie n'a rien à faire. Son flambeau ne peut prévaloir contre l'authenticité des actes publics; ses inventions ne peuvent que contredire les documents officiels, aux dépens de la vérité, ou les répéter aux dépens de l'idéal.

Rien n'est plus antipathique à l'art qu'un poème dont le sujet est l'histoire d'événements récents. (VII.)

Il y a souvent de l'esprit et du mérite à avoir certains défauts, particulièrement aux époques où les défauts littéraires tiennent encore plus à la corruption des esprits qu'à leur médiocrité. (VII.)

L'enthousiasme peut-il être une qualité à contre-temps? Faut-il donc se défier de ce quelque chose de divin qui porte à admirer d'élan et sans réflexion, à aimer sans intérêt? N'y a-t-il pas plutôt sujet d'envier ceux qui en sont capables, que de les avertir d'y prendre garde ?

Il faut pourtant de l'enthousiasme pour faire de la critique; car point de critique sans idéal, et point d'idéal sans enthousiasme. Aussi, pour tout conseil, doit-on souhaiter qu'avant de prendre la plume, le futur critique ait ressenti ce premier enthousiasme pour l'idéal de la beauté classique, qui reste d'études bien faites. S'il n'est pas assez profond pour empêcher ou pour modérer l'enthousiasme des nouveautés éclatantes, c'est par le premier qu'on se guérit des illusions du second. Mal démêlé d'abord de ces impressions de discipline, de règles imposées en même temps qu'enseignées, que l'on emporte des études, il demeure au fond de l'intelligence en dépôt plutôt qu'en exercice. Mais viennent les premiers refroidissements pour les nouveautés, il s'éveille, il agit, il se rend le maître. Le temps, au lieu de l'affaiblir, le fortifie; il s'accroît avec l'expérience; il prolonge la jeunesse de l'esprit, il en est la dernière flamme. (X.)

Le roman est de tous les genres celui où l'auteur se sert le plus du lecteur; quand il lui a pris son tour d'esprit et ses sentiments, il est inévitable qu'il lui prenne sa langue. (X.)

Le tour d'esprit poétique comme l'enthousiasme, sont des qualités glissantes qu'il ne faut guère moins surveiller que des défauts. (X.)

Il est une sorte d'hommes supérieurs pour qui nous ne sommes jamais que le public et la

f 'èré de leur gloire. Nul ne les voit que mon- sur le piédestal que la renommée leur a sé. Le personnage cache toujours l'homme, e pour ses amis. En leur présence, nulle rture et nulle liberté. Comme il s sont tou- jouraen scène, ils nous forcent à nous y mettre nous-mêmes; ils nous ôtent tous nos avantages, sans nous ôter l'inquiétude de l'amour-propre ; car. si l'on se gêne devant eux, on n'abdique pas. Il en est d'autres, l'élite de l'élite, chez qui, tout au contraire, l'homme cache et semble oublier le personnage. Quiconque les aborde n'est plus de la foule : c'est un proche, ce sera peut-être un ami. Nous n'en sentons pas moins la distance qui nous sépare de ces hommes excellents; mais ce ne sont pas eux qui nous la montrent, et le plaisir même de la mesurer nous-mêmes nous console d'être si loin d'eux. Nous ne sommes ni embarrassés ni jaloux d'une supériorité dont nous les avertissons malgré eux, et qu'ils semblent n'avoir que pour la commodité des autres. Si l'on vaut quelque chose, on le vaut surtout en leur douce présence.

Eh bien, cette sécurité, cette admiration sans envie pour la supériorité aimable, ce sentiment du peu qu'on vaut, d'où naît le désir de valoir mieux : voilà ce qu'on gagne à fréquenter les grands écrivains du XVIIe siècle. (IX.)

L'action étant la manifestation la plus franche et la-plus naturelle de l'homme, il faut, pour bien écrire, être mû par une force aussi impérieuse que celle, qui nous fait agir. Or on n'est

dans cette condition-là qu'autant qu'on a une forte et noble passion à satisfaire, quelque grande vérité à défendre, un idéal à atteindre. Hors de là, l'écrivain n'est que le moins plaisant de l'espèce des charlatans. (XI.)

Une langue morte tue les idées modernes qu'on lui demande d'exprimer. (VII.)

De même que le chrétien se retire et se repose dans sa foi de tous les accidents de la vie, de même celui qui croit à l'art y trouve une défense contre les surprises et une arme contre les doutes qui naissent de tout changement dans les sociétés humaines. Cette foi dans l'art, est plus qu'un goût, littéraire : c'est une partie de la science de vivre; l'ordre qu'elle met dans l'esprit peut s'étendre jusqu'à la conduite. Elle fait plus que nous rendre indépendants des révolutions du goût, ou nous consoler de voir la langue offensée; elle a des remèdes pour des maux plus grands. (IX.)

La satire contemporaine a peu d'action sur les sociétés. Je ne sache que deux choses qui soient propres à réformer les mœurs d'un peuple, si cette réforme est possible : c'est la religion et le théâtre; la religion, qui châtie les vices; le théâtre, qui s'en moque. Dans un pays, par exemple, qui aurait des croyances, et qui craindrait le ridicule, je crois qu'un vice scandaleux aurait de la peine à tenir, si les mêmes

hommes entendaient le matin un saint prêtre le flétrir au nom de la religion, et le soir un poète rieur et fin le couvrir de ridicule. Par conséquent, la satire, qui est une sorte de milieu entre ces deux influences, ne peut faire peur aux vices qu'autant qu'elle sait emprunter avec supériorité, soit quelques-unes de ses foudres à la religion, soit quelque pièce de son armure légère au théâtre. (VII. 1

Ce qui fait qu'une page est belle, qu'elle touche, qu'elle persuade, c'est qu'elle est l'expression de la personne, et que l'écrivain est le père de son écrit. Mais on n'est pas l'auteur seulement de ce que l'on invente; on peut l'être, et avec le même mérite d'originalité, de ce qu'on a su s'approprier en l'imitant. Prendre les idées d'autrui, pour son sujet, quand on y est invinciblement conduit par la logique, n'est pas d'un esprit qui s'assujettit aux autres, mais qui s'en sert. (VII.

Nous avons l'habitude de dire des hommes politiques distingués que leur mort vient toujours au bon moment : pourquoi ne le dirions- nous pas aussi des poètes de talent ? La meilleure vie de poète, c'est que le corps s'en aille quand la pensée a fait son temps. (VII.)

Quand il est dans la loi des choses qu'une époque ne produira ni un génie complet ni un monument de belle littérature, tout s'y trouve

disposé pour que les plus hautes. facultés avortent, et pour que le génie même aboutisse à ce que nous appelons du talent. (VII.)

L'oreille et la vue ont plus de part qu'on ne pense dans les impressions qu'on reçoit de la poésie. (VII.)

Ce qui distingue les poètes primitifs, c'est la naïveté. Or, qu'est-ce que la naïveté, sinon l'ignorance des règles écrites, sinon l'instinct qui précède l'art? Quand l'art est arrivé, la naïveté n'est plus possible, ou du moins n'est possible que par imitation, et avec un mélange d'art. La naïveté postérieure à l'art, c'est l'invention ingénieuse de façons de parler qui donnent à une œuvre le caractère qu'il a plu à l'art d'appeler naïveté. La naïveté, dans les poèmes primitifs, c'est celle de l'écho qui renvoie le son, ou du miroir qui réfléchit les traits; car ces hommes semblent placés au centre de l'humanité pour la recevoir tout entière dans leur intelligence, et pour la rendre comme ils l'ont reçue, et non point pour l'analyser dans ses détails au moyen de méthodes que les époques littéraires découvriront plus tard. Ils viennent dans des temps confus où il semble que l'humanité a besoin de se reconnaître; ils disent à l'humanité ce qu'elle est et ce qu'elle sera, et ils font sortir l'esprit du milieu des ruines accumulées par le nombre des passions matérielles. Ces grands génies ne disposent pas d'eux; ils acceptent la gloire au prix qu'on la

leur fait, ou plutôt ils ont la force de se passer de la gloire, et lors même qu'ils appartiennent à leur siècle et à leur pays par le corps, ils en sont indépendants par l'esprit et par la pensée. Voilà pourquoi ils sont si peu importants comme hommes, et pourquoi ils le sont tant comme poètes. (VII.)

Le lieu commun, c'est toute la partie inanimée de l'art. (VII.)

Quel plaisir plus digne d'un écrivain- que celui d'être jugé ! Nous ne jugeons que ceux que nous estimons. J'en dis trop peu; on aime déjà le livre qu'on juge. Juger l'auteur, c'est lui dire ce que nous lui devons, ce qu'il a ajouté à notre valeur morale; c'est un acte où il entre de la reconnaissance. Un jugement n'est qu'un éloge qui donne ses motifs. Ce qui s'y mêle de restrictions en relève le prix. Si ces restrictions sont conformes à l'opinion secrète que l'auteur a de lui-même, et qu'il garde jusque dans la fumée des louanges, quel service ne lui rend pas le critique qui vient ainsi au secours de sa conscience contre sa vanité, de sa raison contre sa passion? Le moindre mal qu'on nous fasse en nous louant de parti. pris, c'est de nous désapprendre à nous juger.

Au plaisir d'être jugé, comparez celui que donne la louange passée en habitude et en formule !

De tous les plaisirs, .celui-là est le plus vide.

Voilà pourquoi l'auteur loué est insatiable. Au moment où il reçoit la louange, il ne sent guère que ce qui y manque. C'est tantôt l'à-propos, tantôt l'accent; c'est toujours la quantité. On l'a loué à côté de quelqu'un, dans le même temps, et peut-être moins. Où il voulait être le seul, on lui a donné un rang. Le voilà dans la plus triste dépendance. Il attend la louange comme on attend un arrêt. Enfin, si bien qu'il ait pris ses mesures, il n'évite pas toujours la critique; et la critique, dans ce cas, n'est jamais un jugement, c'est plutôt le cri d'impatience de quelque Athénien qui s'ennuie d'entendre appeler Aristide : le Juste. (IX.)

Il est des jugements critiques qui persuadent et auxquels on se range, même sans connaître l'objet jugé. (IX.)

C'est un chagrin utile que font de justes critiques à un écrivain de valeur. (IX.)

J'avoue, pour ma part, qu'en fait de poésie je ne conçois de système que l'inspiration. J'ai cette foi d'enfance et d'éducation première, que le poète est animé d'une âme privilégiée; que son bon ange, c'est le génie; sa langue, celle des dieux. Depuis, j'ai toujours gardé ma naïve et primitive croyance, et je pense encore que c'est pour de bonnes raisons que le poète s'est appelé poète, quand il pouvait tout aussi justement s'appeler écrivain, ou versificateur. Il m'a

semblé d'ailleurs, à tort ou à raison, que la poésie ne se faisait sentir à moi que dans des vers évidemment inspirés, évidemment écrits sous une secrète influence, comme dit très bien Boileau. Avec cette idée de la poésie, comment y mêler celle d'un froid et stérile calcul? Comment faire entrer dans l'âme du poète les sèches combinaisons de l'écrivain qui suit à la trace un système? Cela se concevrait et se dirait à merveille de ces hommes d'école, comme il s'en rencontre sur tous les chemins par où le génie a passé, ramassant ce qu'il laisse ou dédaigne; mouches infécondes qui vont butiner les fleurs après que l'abeille en a pris tout le suc : esprits pauvres et sans invention, qui, n'ayant rien à démêler avec l'avenir, s'étudient à tirer du présent le meilleur parti, et, attentifs à prendre le vent du succès pécuniaire, passent d'une école à l'autre, sans honneur ni profit pour aucune. Avec un Richelet, une prosodie et un peu d'esprit, ces gens-là sont propres à tout; et, s'ils ne font pas de système, ils se font à tous les systèmes. Mais de ces hommes du métier au poète idéal, quelle distance ! Que l'imitation, qui s'évertue à calquer un modèle, est loin du privilège qui crée! (IV.)

Le goût, dans l'homme de génie, c'est la force et la fécondité qui se modèrent; le génie, ce n'est pas seulement ce qui produit, mais encore ce qui choisit. (VII.)

Le propre de toute prévention, c'est que les

oreilles sont plus ouvertes aux critiques qu'aux éloges. (II.)

La déclamation, ce n'est plus l'éloquence naturelle, ni même l'éloquence de l'art ; c'est l'éloquence du procédé. (VII.)

Le propre du tour d'esprit poétique, c'est d'idéaliser toute personne et toute chose. (X.)

S'il est vrai qu'il n'y a aucun genre de poésie qui soit plus le produit du temps que la satire, laquelle en tire tous ses matériaux et y prend toutes ses couleurs, il n'est pas également vrai que la satire soit toujours l'expression fidèle du caractère de l'auteur, ni que l'homme s'y découvre à première vue sous le poète. (VII.)

Une époque littéraire dont la description est la principale gloire, doit être une époque d'érudition. (VII.)

Combien, parmi les romans de la fin de ce siècle, ne sont que de maigres bouquets de fleurs vraies, grossis avec des fleurs de papier. (I.)

L'esprit de finesse si différent de l'esprit de traits, n'est que la raison souriante. (I.)

A présent surtout, l'admiration n'est pas un

don désintéressé qu'on fait aux grands talents; c'est une condescendance qui s'estime haut et qui se fait payer cher; nous n'admirons guère que quand notre amour-propre a été surpris. (I.)

Tout ouvrage où la part de. la raison n'a pas été faite, eût-il ravi d'ailleurs toutes les imaginations et toutes les coteries, est un ouvrage mort-né. (IV.)

Tant de ruines complètes ou partielles, tant de noms surfaits d'abord, qui sont tombés ensuite au-dessous de leur valeur, tant de branches mortes jusque dans les arbres les plus vigoureux, tant d'exemples de cette fortune des œuvres de l'esprit, si différente dans le présent et dans l'avenir, nous avertissent assez que nous devons surveiller nos admirations les plus sincères, et ne point nous porter garants pour les choses mêmes qui nous transportent. C'est souvent pour des branches déjà mortes ou qui vont mourir que nous avons une si forte attache, et ce sont des ruines que nous aimons. Au lieu donc de parler en écœurés du critique qui nous rappelle ces grands changements de l'histoire de l'esprit humain, nous devrions l'écouter avec inquiétude; et, pourquoi ne le dirais-je pas? avec quelque respect; car le critique ne rend-il pas ses droits à tout le monde, et ne nous montre-t-il pas du respect à nous-mêmes, en soulevant contre notre imagination, laquelle égale nos pensées à des modes de coiffures et à

des coupes d'habits, notre raison, qui leur donne une autorité éternelle? (IV.)

Si la critique, appliquée à la littérature contemporaine, est l'art de discerner dans les livres les qualités des défauts, ce qui est écrit pour le jour de ce qui est écrit pour durer; si c'est une sorte de libre défense de la vérité contre l'erreur, quoi de plus difficile que la critique ? Où est l'erreur ? où est la vérité ? (IV.)

Fruit délicat de mille convenances, dont les unes dépendent de la nature heureuse de l'écrivain, les autres de son époque et de sa langue, l'art, au sens précis du mot, n'est pas donné à un auteur qui n'écrit pas dans la langue de sa mère, ni à une époque chargée d'amasser les matériaux d'où doit sortir, dans d'autres temps, le noble et durable édifice de l'art. (XII.)

Entre le vraisemblable et le vrai, c'est l'effet qui décide. (VII.)

Les meilleures choses en littérature sont celles qui tiennent dans le moins de mots. (VII.)

L'admiration n'est pas un don désintéressé qu'on fait aux grands talents ; c'est une condescendance qui s'estime haut et qui se fait payer cher ; nous n'admirons guère que quand notre amour-propre a été surpris. (IV.)

J'ai toujours pensé que, là où le fond est sain -et la langue naturelle, un peu de persiflage par endroits, et même quelques paradoxes peuvent servir d'assaisonnement à la vérité. (II.)

Dans ce temps-ci, on ne reconnaît de style qu'à ceux qui en font. (XII.)

L'on peut reprocher au goût public en France de quitter trop tôt ce qu'il a adopté trop vite. (XII.)

La métaphysique est la partie la plus élevée de la science, celle où la gloire de faire avancer l'esprit humain est à la fois la plus haute et la plus bienfaisante. (X.)

A prendre le mot dans le vrai sens, il n'y a de contradictions qu'où les changements d'opinion sont intéressés et peuvent s'évaluer à prix d'argent. Les autres ne sont que le flux et le reflux naturel de cet être ondoyant et divers, dont l'âme oscille longtemps à tous les points du faux et du vrai, avant de se fixer dans la certitude relative et l'immutabilité d'un moment. (III.)

.Dans les grands écrivains du XVIIe siècle et dans ceux. du XVIIIe qui ont gardé la tradition, l'image n'est que la pensée elle-même jaillissant d'un cerveau pour qui penser et imaginer n'est qu'un seul et même acte. Chez les écrivains de

cette fin du xixe siècle, l'image vient après la pensée, pour en déguiser sous un oripeau l'insignifiance ou la vulgarité. (I.)

LAMARTINE

Les longueurs, dans Jocelyn, ne viennent pas de la pauvreté d'idées, comme chez certains poètes qui étirent et épuisent le peu que leur souffle une muse avare. Lamartine en a tant qu'elles se précipitent sans attendre les mots, et les mots, à leur tour, accourent avec une telle affluence qu'ils n'attendent pas les idées. De cette plume, également incapable de s'arrêter et de raturer, les vers coulent, à l'insu du poète, comme du fuseau tombé des mains de la fileuse endormie, le fil s'échappe et se déroule à ses pieds. De là ces tirades à peine coupées par une ponctuation capricieuse. Vous y pourriez compter jusqu'à trente et même quarante vers qui se suivent ou plutôt qui se poussent les uns les autres jusqu'à la fin. Que, dans ces milliers de vers, il s'en trouve de négligés, il n'y a pas plus sujet de s'en étonner que d'en faire le relevé. Le mot même de négligence convient-il à la chose ? Noter dans un poète les vers négligés, c'est supposer qu'il a travaillé les autres. Dans Jocelyn, les bons vers n'ont pas plus coûté que les mauvais. Tous sont venus à la fois, du même jet, dans une improvisation puissante et continue. C'est du même champ, fécond, mais mal sarclé, que sont sortis, dans la

même saison, les épis de blé et les herbes folles! (II.)

Lamartine a peint l'amour sous des traits si mélancoliques, en plaçant les regrets si près des plaisirs, qu'il l'a presque autant fait craindre qu'aimer. (X.)

Pour ce qui me regarde, je n'ai jamais donné aux louanges de Lamartine la valeur d'un jugement, et je ne me suis pas mesuré à l'aune de ses paroles. (II.)

Il voulait des louanges, et il en rendait de si disproportionnées, qu'elles étaient sans conséquence. Il était libéral à la façon de ceux qui croient ne rien s'ôter de ce qu'ils donnent. (I.)

C'était sa manière de remercier les gens que de voir dans leur admiration une preuve de talent. (II.)

Merveilleux écho de toutes les harmonies du monde physique et du monde moral, il avait plutôt des images que des idées, et des sentiments que des opinions. (II.)

Sa voix, grave et forte, n'était ni caressante ni pénétrante. Pareille à sa poésie, qui se joue autour du cœur plutôt qu'elle n'y entre, elle emplissait les oreilles, elle n'arrivait pas jusqu'à l'esprit. (II.)

Lamartine a été un homme rare, et si je ne m'entêtais pas à identifier le génie avec le suprême bon sens, je dirais qu'il a été un homine de génie. (II.)

La poésie relève tout l'auteur, si sa personne est au-dessous de ses talents; l'oeuvre, si le sujet ou les pensées ne sont pas dignes de l'art. Les personnages d'un roman n'excitent pas la même admiration que les héros d'un poème. La prose romanesque peut créer des types de fantaisie; la poésie seule a le privilège de faire un idéal. Les attaques contre les opinions ou les mœurs d'une société, dans un roman en prose, fût-il d'un Rousseau ou d'un Chateaubriand, ne seront jamais qu'une polémique éloquente. Dans les vers d'un grand poète, ces mêmes attaques seront un suprême dédain jeté du haut des sphères supérieures sur les intérêts subalternes qui s'agitent en bas. Telle est l'illusion que nous fait la poésie. La beauté y est plus belle, et la laideur y paraît moins. (XV.)

Lamartine avait l'âme haute; mais la volonté n'en soutenait pas les élans. Comme il manqua à ses œuvres les beautés du travail, il manqua à sa vie les beautés de la tenue et de la constance. De là cette chute morale qui fit trouver sa vieillesse trop longue, où l'on vit le gentilhomme qui n'avait pas sali ses mains dans la curée de la royauté tombée, faire argent de sa gloire, et s'épuiser en travaux de librairie pour alimenter les causes frivoles de ses dettes, au lieu d'ac-

ceptcr courageusement la médiocrité pour les payer. (II.)

Il lui fut impossible de faire accepter à son orgueil le second rang, et encore moins l'effacement, dans un état de choses où les premiers postes allaient être occupés par des opposants émérites, dont le seul titre au pouvoir était une longue habitude de le convoiter et d'en être incapables. (II.)

LORD BYHON

Les poésies de lord Byron ont le mérite commun à tous les ouvrages du génie : elles nous touchent par tout ce qui ne change pas en nous, et elles dureront parce qu'elles sont vraies. (XI.)

Il y aura toujours plus de péril que de profil pour nos poètes à se laisser aller aux charmes de Lord Byron.

Ce farouche plaisir que prend le grand poète anglais à ne respecter rien de ce que nous respectons, à briser dans notre main le bâton qui nous aide à marcher, à nous ôter tous les ressorts naturels de notre âme, pour les remplacer par l'orgueil, comme si l'orgueil était possible à beaucoup d'hommes, ou comme s'il soutenait personne; cette fureur de singularité par laquelle il aimait mieux le désespoir pour lui seul qu'une espérance qu'il eût fallu partager avec les autres hommes; ces contradictions du

poète qui s'enthousiasme, et du penseur qui ne tient pas pour vrai ce qu'il pense; tant d'élan pour tomber de plus haut dans l'abîme; tant de lumière pour produire ce qui ressemble le plus à la nuit profonde : l'éblouissement; tout cela ne convient pas au génie sain et pratique de notre pays. (XII.)

J'ai aimé Lord Byron pour ces beautés dont tous les esprits cultivés, dans tous les pays, sont d'accord; pour la puissance et la variété des créations du poète « aux mille esprits », pour tout ce qu'il a conçu et écrit de génie, à ces heures où le génie n'est que la plus complète émancipation de toutes les influences de temps, de mœurs et de pays. Je n'acceptais de la nouvelle école ni ce qui est proprement d'école ni ce qui peut s'imiter comme un mécanisme. J'y aimais les vérités de cœur humain découvertes dans le vieux cœur humain, les créations de langage qui ne sont que des accroissements naturels de la bonne langue, les beautés neuves qui sont de nouveaux types de la beauté classique. (II.)

VICTOR HUGO

Il n'y a pas de petit sujet qui ne s'agrandisse sous l'inspiration de Victor Hugo, ni de lambeau qui ne soit trempé de ses couleurs. Il lui arrive plus souvent de laisser quelque chose de lui- même aux sujets qu'il traite, que de n'en pas

tirer tout ce qu'ils renferment. Je ne lui appliquerais pas l'image classique de l'abeille emportant un peu de miel de chaque fleur, mais celle de l'aigle qui ne s'abat nulle part sans y laisser quelque plume. (IV.)

Si vous avez vu Notre-Dame sous tous les aspects de lumière, le matin, par un brouillard épais, quand elle est baignée de ces ténèbres grises et flottantes, lorsqu'on voit bien où elle commence, mais point où elle finit; ou par un soleil levant, quand le premier rayon rampe le long des toitures de sa nef, et vient toucher le sommet de ses tours, et qu'elle est si grande alors, qu'il semble qu'elle va empêcher le jour d'arriver jusqu'à la terre; si vous l'avez vue le soir, au coucher du soleil, dans ce magnifique vêtement d'or qui recouvre sa pierre noire, et qui se retire lentement, s'évanouit dans l'air, et la laisse nue et livide, comme un fantôme déshabillé; si vous l'avez vue de nuit, et c'est de nuit qu'elle est la plus belle, car à cette heure où tous les siècles se ressemblent, elle redevient la Notre-Dame du moyen âge : si vous l'avez vue sous un ciel bas et chargé de pluie, percé çà et là d'une étoile solitaire, quand elle enfonce ses deux tours dans l'ombre, et qu'elle se mêle aux nuages, comme pour y recevoir quelque communication mystérieuse du ciel avec la terre; et si, pour comble d'illusion, vous avez entendu le pas lointain et mesuré d'une patrouille qui vous ait rappelé le guet du moyen âge, vous possédez toute l'initiation nécessaire pour lire avec

charme un roman qui a été fait pour Notre-Dame de Paris. (IV.)

Dans cent ans d'ici, le public, qui sera plus froid que nous, et ne fera pas un tort au poète du xixe siècle de n'être pas contemporain du XVIIe, dira quelle place Victor Hugo doit tenir sur cette liste privilégiée, où le temps écrit à peine un nom tous les deux siècles. Même, si je puis hasarder ma prophétie, dût- elle faire trépigner les incrédules, dans cent ans d'ici il sera moins étonnant que singulier, et moins vraisemblable que vrai, que M. Hugo, réduit par quelque abréviateur de goût aux petites proportions du Recueil, s'introduise, sous le nom et le passeport à!Œuvres choisies, dans les classes universitaires, y soit appris et commenté comme classique, et comme classique encore y soit donné pour prix de concours. Eh! mon Dieu, rien n'aura changé dans ce temps-là, sinon que nos querelles littéraires seront mortes avec nous ; sinon que nos descendants s'en égayeront et s'en moqueront, comme nous faisons de l'Hôtel de Bourgogne et des pygmées qu'on y opposait à la grande figure de Racine ; sinon encore que nos fils ne se donneront pas tant de peine pour admirer le bon et critiquer le mauvais, et que le nom de Victor Hugo n'excitera plus d'acclamations exagérées, ni de ridicules colères. (X.)

(1831.)

Il y a un défaut remarquable dans tous les

ouvrages de Victor Hugo : c'est le trop. Après lui, il n'y a pas à glaner. Il épuise, il pressure tous les sujets, et, quand il en a tiré tout ce qu'ils renferment de philosophie et de poésie, il les bat, il les remue encore, il leur demande ce qu'ils n'ont plus. Ce ne sont plus alors des pensées, ce sont des impressions vagues, qui ne s'analysent pas, qui ne se touchent pas au doigt; ce sont des expériences sur cette langue qui ne lui est jamais rebelle, et qu'il façonne à toutes ses fantaisies; des images qui se choquent entre elles et produisent d'autres images; des couleurs qui se décomposent en mille nuances; un cliquetis qu'on verrait et qu'on entendrait tout ensemble, où il y aurait des éclairs pour les yeux et des sons pour l'oreille: quelque chose enfin qui ne se peut point définir et n'a point de réalité, ce qui est un défaut capital dans l'art. Alors aussi, ceux qui sentent le plus vivement les beautés du poète, ne peuvent plus le suivre; ils le quittent, si même ils ne sont pas charmés de trouver quelque occasion de critique, pour se dédommager de leur admiration. (IV.)

GEORGE SAND

Qui a lu J.-J. Rousseau à la clef de George Sand. Il y a plus de véritable nouveauté dans ce style que dans aucun des écrivains, ciseleurs en bronze, et fondeurs en métaux, comme ils se qualifient, tant les géants que les nains de leur

suite. C'est que le style est pris au fonds commun; il a tout à la fois une originalité propre et une parenté directe avec la langue des devanciers. L'école des ciseleurs veut recommencer cette langue; George Sand la rajeunit en lui restituant quelques beautés qui étaient en elle, etdont l'heure n'était pas arrivée. Tout n'est pas à admirer pourtant dans ce style; outre les négligences de la fécondité, quelque peu du langage éphémère de la mode gâte parfois ces pages si fraîches et si éblouissantes, et, presque toujours, c'est aux endroits où la pensée est par trop folle que l'expression est défectueuse. Admirable langue, que celle qu'il faut violer pour lui faire dire des billevesées ! (VII.)

ALFRED DE MUSSET

Les vers d'Alfred de Musset sont les seuls qui aient échappé à ce qu'on a appelé mes « variations littéraires ». Je me refroidissais pour Victor Hugo dès 1836, pour Lamartine dès 1837, et, pour l'un comme pour l'autre, peut-être un peu trop tôt. Je croyais que les deux astres avaient dépassé leur zénith, qu'ils commençaient à descendre, et que déjà ils faisaient plus de mal à la langue française, par le caractère provocant et contagieux de leurs défauts, qu'ils ne faisaient de bien à la poésie par leurs qualités de plus en plus mêlées. Par contre, mon admiration pour les vers de Musset allait croissant. Je voyais ses deux

aînés multiplier des volumes sans ajouter à leur gloire, et faire plus sans faire mieux. Lui, non par des volumes, mais par quelques petits poèmes courts, fruits de l'inspiration, non de l'habitude, se rapprochait de plus en plus du type de la poésie durable. A mesure que les années l'éloignaient du temps où il avait voulu, de parti pris, faire du nouveau, il trouvait de génie des beautés nouvelles.

Un trait éclatant le met à part dans son école et dans son temps : c'est qu'il ne demanda ni ne dut rien à la politique ni à la presse. D'autres poètes se sont adonnés, je n'ose dire prostitués, à la politique, pour arriver, par la popularité qu'elle vend, à la gloire d'échouer misérablement au pouvoir. D'autres ont fatigué la presse qui les louait, de ces remerciements qui mendient de nouvelles louanges. La politique ne compta pas plus Alfred de Musset parmi ses ambitieux que parmi ses dupes. Il laissa aux journaux tout le mérite de leurs éloges en ne les remerciant jamais. Il n'y a pas eu de muse plus fière, ni de poète qui se soit fait moins courtisan pour avoir une cour. La gloire lui est venue sans qu'il allât au-devant d'elle, comme le prix vient au plus digne. Il n'a pas été un de ces triomphateurs qui s'attellent à leur propre char. Il a chanté comme l'oiseau qui ne se saitpas écouté, et il n'a chanté que sa chanson. Semblable à La Fontaine, il a été encore plus en dehors de son temps par ses vers que par ses mœurs. Je lui trouve un autre air de ressemblance avec ce divin génie, méconnu par Lamartine

vieillissant : c'est que la fantaisie, chez lui comme chez son devancier, n'est qu'une raison supérieure qui se joue autour des choses humaines. (II.)

Ce qui m'a frappé dans l'hommage public rendu à de Musset après sa mort, c'est moins l'unanimité des regrets que l'unanimité des jugements. Son temps a tout de suite parlé de lui comme d'une seule voix, et comme la postérité en parlera. La mémoire recueille le fruit de sa conduite sensée et discrète parmi les pièges que la politique avait tendus aux poètes ses aînés, sans esprit de parti mais non sans amitiés fidèles. Si son temps est si juste envers lui, c'est qu'il a été indépendant de son temps. Aucune prévention politique n'avait exagéré son talent, au risque de fournir à la prévention contraire le prétexte de le rabaisser. Rien n'a été dit de trop à sa louange, voilà: pourquoi la mort ne lui a rien ôté. (II.)

v

LA CRITIQUE HISTORIQUE

Je suis de ceux qui pensent que l'opinion, cette reine du monde, ne se trompe jamais sur le gros des choses; mais sur le détail elle peut errer. La morale publique existe indépendamment de la moralité des temps et des hommes : c'est un jugement sans appel, qui se conserve à travers • les siècles et qui domine toutes les morales particulières, sans doute parce que le premier qui l'a rendu était ou un ange ou un dieu. Mais pour le spéculatif qui tient compte de la faiblesse humaine, qui est plus jaloux d'expliquer les choses que de les juger, et qui ne veut pas accabler ceux qui ont faibli, de l'honnêteté ou de la modération qu'il a plu à la Providence de lui donner, il y a, dans la plupart des jugements sur les personnes, des circonstances atténuantes qui n'infirment pas l'arrêt de la morale publique.

La postérité n'admet guère, en général, que des j-ugements absolus sur le caractère moral des événements et des hommes : c'est tout mal ou tout bien. Elle s'inquiète assez peu des détails, et elle fait bien, dans l'intérêt de la leçon

que l'avenir doit en tirer. Elle a une balance qui ne fait jamais équilibre ; un plateau emporte toujours l'autre. De cette sorte il n'y a pas d'indécision ni de doute, partant point de demi- morale possible. Une fois donc qu'une douzaine de siècles ont dit la même chose du même homme ou du même fait, il n'y a plus lieu de contredire; et, en tout cas, ce n'est pas un écrivain sans autorité qui peut donner utilement un démenti à dix siècles. Et pourtant, il n'y a rien qui soit tout à fait mal ni tout à fait bien, ou plutôt il n'y a rien de mal qui ne soit mêlé de quelque bien : et cela peut être bon à remarquer, moins au détriment de la morale publique qu'au profit de la tolérance. (VII.)

Nos descendants seront-ils aussi curieux des particularités de notre temps, que nous le sommes de celles des deux derniers siècles? Nos mœurs démocratiques qui développent en chacun de nous l'esprit d'individualité au détriment de l'esprit sociable; nos querelles politiques et tout ce qu'elles suscitent de déclamations, noircissent de papier, chargent l'air de vaines paroles; nos ridicules, dont le plus général est la prétention de gouverner; notre bourgeoisie, le plastron de tout ce qui tient une plume, même dans les partis qui ont le plus besoin de ménager ses incorrigibles préjugés ; nos salons, où l'esprit d'égalité nivelle tout le monde, laisse parler les sots et fait taire les gens d'esprit; nos chimères, nos rêves de perfectibilité indéfinie, toutes ces choses amuse-

ront-elles les âges futurs en proportion de ce qu'elles ont incommodé le nôtre? (II.)

Les grands hommes imposent aux écrivains, poètes ou autres, l'obligation de n'en rien dire de médiocre en bien ni en mal; amis ou ennemis, il faut être à la hauteur de celui qu'on aime, ou de celui qu'on hait. (VII.)

La gloire n'est point un éblouissement. C'est un jugement auquel la grandeur des justiciables a fait donner ce beau nom, mais qui a été rendu, comme tous les jugements réguliers, sans surprise et après débat. Il y en a eu de révisés; je n'en sache pas qui aient été cassés. C'est que la cause a été longuement instruite par le plus iinpartial des juges, le temps. Le bien, le mal, ont été pesés. On a fait la part des' hommes et la part de leur époque. De tout cela est sortie la gloire, qui n'est que la justice humaine sous la forme d'une auréole.

Donner les motifs de cette justice, expliquer la gloire, est la tâche de la critique historique. (XII.)

On ne peut pas être grand et être battu; on ne peut pas être admiré pour des défaites, des fautes, des découragements; les hommes ne croient pas à qui ne croit plus en soi. (VII.)

Entre la parole et le fait, entre le jugement intérieur de l'homme et l'arrêt exécutoire du

magistrat, il y a une distance que l'historien doit voir et apprécier; car ce peut être la distance d'une erreur d'esprit à un crime, d'un abus de logique à un abus de pouvoir, d'une faiblesse à une cruauté. Dans cet intervalle, qui se dérobe aux mesures ordinaires, il y a la place d'une des plus belles gloires et des plus rares qu'il ait été donné à l'homme d'acquérir, celle d'un logicien qui recule devant sa logique, le jour où elle lui commande de verser le sang. (111.)

Ne dites pas que, pour dernier crime, le despotisme démagogique engendre le despotisme d'une seul; mais dites qu'après les excès du despotisme démagogique, il plaît à la Providence de proportionner le remède au mal, en suscitant un homme de génie pour une dictature que tout le monde appelle.

On peut n'aimer pas un remède qui rend à une nation la santé, la prospérité et la gloire; mais alors qu'on s'en prenne au mal, non au médecin; aux fautes qui ont rendu l'anarchie inévitable, non au dictateur que l'anarchie a rendu nécessaire! (V.)

Il y a un demi-sièclei, tout ce que nous nous sentons au cœur de patriotisme, d'honneur, d'humanité, tout ce qui nous mérite quelque estime de nous-mêmes, nous eût menés à l'échafaud! (V.)

1. Écrit en 1841.

La postérité n'est ni militaire, ni diplomate, ni homme d'Etat. Elle juge les grands hommes d'après une raison générale dans laquelle se fondent, en s'épurant, toutes les diversités des jugements particuliers. (V.)

L'unité d'une nation ne consiste pas seulement à compléter son territoire, mais à savoir ce qui lui manque, et à pouvoir le prendre. (VII.)

Aussi longtemps que l'histoire gardera son principal objet, et comme sa prérogative, (lui est d'instruire le présent par ses ressemblances avec le passé, et non de l'amuser du spectacle de ses différences, on ne pourra pas trop estimer cet art de tirer tout l'agrément d'une œuvre historique de ce qui doit y servir à l'enseignement des hommes. (X.)

On entend généralement par œuvres d'art celles où l'imagination intervient pour parer, mettre. en relief, faire valoir la matière et, s'il s'agit d'une histoire, celle où l'histoire complète le vrai par le vraisemblable, décrit en peintre et raconte en témoin. Quand elle se fait au profit de la vérité, l'œuvre d'art est tout simplement une œuvre de génie. (V.)

C'est là le malheur ordinaire et peut-être la justice des révolutions, qu'elles se défont de leurs plus chauds amis, et qu'on ne sauve pas

sa vie à leur sacrifier ses plus honnêtes répugnances, non plus qu'à les servir jusqu'au bout de son cœur et de sa main, de son honneur et de sa honte. (V.)

Il n'y a pas de pires ennemis des républiques que ceux qui, ne sachant pas s'y contenter des pouvoirs établis par la Constitution, n'osent pas se mettre au-dessus de la Constitution elle- même, et qui ne veulent ni rester dans la loi ni en sortir, ni obéir ni usurper. (VII.)

Le despotisme n'est pas un. principe; c'est le plus mauvais des gouvernements. La durée même et l'hérédité en font un mal qui se prolonge, et non un principe. (V.)

Comme on ne connaît sa taille qu'en se mesurant à plus grand que soi, ainsi un peuple ne se connaît à fond que par ses grands hommes, et celui chez qui les lettrés auraient abattu toutes les têtes historiques, serait bien près de s'ignorer et de perdre, avec la connaissance de ses forces et de son cœur, son rang dans le monde. (XII.)

La meilleure histoire ne dit pas tout. On ne sait bien certaines choses que de l'homme qui les a faites. Rien ne remplace ces confidences du génie sur lui-même. (V.)

Il est des crimes dans l'histoire, dont on est inconsolable; et c'est tant mieux, si cette douleur généreuse peut être une force et un obstacle pour en empêcher le retour. (V.)

Nous ne voulons pas d'événements sans leur morale. (V.)

Les nations aiment mieux dans les princes les défauts brillants que les qualités vulgaires, et le roi qui dépense trop que celui qui thésaurise; préférence très judicieuse, après tout, car, comme elles font les frais des deux espèces de caractères, et que, dans les deux cas, il s'agit toujours de payer, elles doivent préférer à celui qui garde le tout celui qui rend une partie de ce qu'il a pris. (III.)

Aux yeux d'un mauvais prince, une disgrâce recherchée est souvent un plus grand crime qu'une disgrâce reçue. (III.)

Un roi n'est pas fait pour offrir sa face aux affronts; ce qui sied à un saint ne sied pas au chef d'une nation; si la nation ne veut plus de son chef, un vaincu de cette sorte n'a pas le droit de baisser la tête. (V.)

Qu'est-ce que nous appelons les principes de 89, sinon de hautes vérités passées de l'âme des poètes dans les faits, sinon du beau devenu du bien? (XII.)

Si les erreurs littéraires sont préjudiciables, combien le sont plus encore les erreurs historiques, par le bien ou le mal que peut recevoir le présent de la connaissance ou de l'ignorance du passé? (XII.)

Notre passé a pour nous l'impardonnable tort d'avoir retardé l'avenir. (XII.)

Dans l'histoire, on fait la part trop belle aux hommes de passion et d'action, et on la fait trop petite aux hommes qui ont su se garder des extrêmes par conviction et bonne conscience, laissant faire aux hommes passionnés l'œuvre du jour, et se réservant, eux, pour l'œuvre de tous les temps, je veux dire le progrès moral de l'humanité. Je vois beaucoup d'ardeur de sang, d'ambition, d'égoïsme, de mépris des hommes, dans la plupart de ceux qui jouent les grands rôles; je vois, au contraire, beaucoup de sens, de désintéressement, et plus de modération que de peur ou d'indifférence dans la plupart de ceux qui se tiennent à l'écart ou qui se résignent aux seconds rôles, parce qu'ils y peuvent rester vrais avec eux-mêmes et avec les autres. (111.)

Dans une société démocratique, le souverain ne peut rien pour la direction des lettres. C'est à la société elle-même, puisqu'elle est son seul maître et son seul juge, de se faire une littérature, comme elle a le devoir de se faire des

moeurs. Tant vaudront ses mœurs, tant vaudra sa littérature. (II.)

Une qualité commune aux récits des grands capitaines, c'est d'être très sommaires et de s'en tenir aux faits décisifs. Ils ne marquent dans l'événement que ce qui leur est propre. Tout ce .que d'autres auraient pu faire à leur place, ils le négligent. Ils ne racontent que leur œuvre personnelle. En cela ils savent bien qu'ils font les affaires de leur gloire. (V.)

Pour un homme médiocre dont il plaît au prince de faire un ministre, il fait de tous les :hommes médiocres des prétendants au pouvoir, et de tous les hommes de talent des mécontents. (I.)

Les morts des hommes illustres ne peuvent être jugées, comme leurs vies, avec impartialité, que quand les faits et les idées, les religions et les sociétés où ils ont vécu, ont péri. Tant qu'il en reste quelques parties encore vivantes, cette impartialité n'est pas possible. (III.)

Chaque gouvernement a sa période d'ascension et sa période de déclin. Dans la première, tout réussit, même les fautes; dans la seconde, tout échoue, même les succès. La pleine fortune pour un chef de gouvernement, la gloire peut- être, c'est de mourir entre les deux. (I.)

Le premier obligé envers la monarchie, c'est le monarque. (IX.)

L'homme le moins croyable sur le compte d'un prince, c'est un ministre tombé. (II.)

En Angleterre, quoique la religion soit dans l'Etat et que le chef de l'un soit en même temps le chef de l'autre, le gouvernement tend de plus en plus à séculariser l'autorité. Il a raison; il ne faut pas employer Dieu comme instrument de politique, ni courir le risque de faire remonter! les imperfections des gouvernements à la source de toute justice et de toute vérité. (XI.)

J'ai eu, quoique bien peu historien, une bonne fortune d'historien. Dans une étude sur Thomas Morus, j'ai pu prouver, contrairement à tous les historiens, et par les déclarations mêmes de ce grand homme, le caractère le plus intègre elle cœur le plus chrétien de son temps, qu'il n'avait pas fait couler le sang protestant. Qui m'avait mis sur la trace de cette découverte ? Quel instinct me poussait à parcourir, une loupe à la main. l'in-folio de ses œuvres théologiques, écrit en vieil anglais et imprimé en caractères gothiques ? L'impossibilité de consentir que dans la même âme, parmi tant de vertus grandes ou charmantes, bonté, patience, douceur plutôt relevée que gâtée par un peu de malice aimable et enjouée, intégrité, bienfaisance, et, au moment du supplice, sérénité et constance pleine

de pardons, il y eût eu, ne fût-ce que pour un moment, le fanatisme étroit et violent d'un sectaire, ni même l'indifférence d'un juge laissant appliquer des lois plus dures que lui. (XI.)

La nation anglaise avait pour Henry VII mort le sentiment d'un héritier pour un parent qui ne lui a laissé son or que faute de pouvoir l'emporter dans la tombe. (III.)

r-

Gardez-vous de juger après sa chute un gouvernement qui vous a fait du bien ; ce n'est pas un besoin de justice qui vous y porte; c'est l'ingratitude qui commence. (I.)

Saint Louis a prouvé que dans l'ordre moral personne ne peut mettre une limite aux forces humaines, et que plus le devoir est haut, plus il a d'attrait pour les grandes âmes. (II.)

Défions-nous à jamais de ces gens qui veulent être puissants et ne savent être qu'importants; qui ne peuvent ni prendre le gouvernement, ni le souffrir dans les mains d'autrui; qui ont dans l'esprit des désirs sans bornes pour les autres et pour eux-mêmes, et sur les lèvres des paroles spécieuses et indéfinies; avocats qui se prennent au piège de leurs plaidoyers; têtes faibles, volontés molles, talents éclatants, mais éphémères, avec un fonds de bonnes intentions,. si l'on doit appeler de ce nom un genre de légèreté incompatible avec les mauvaises; fort épris de

la liberté que certains d'entre eux traitent comme une maîtresse qui n'est plus aimée; enfin, pour parler des meilleurs, incapables de faire le mal où ils poussent, et innocepts, si on le veut, comme ceux qui ne savent pas ce qu'ils font. (IX.) ï

Louis XVI ne sut ni attaquer ni se défendre, ni refuser ni consentir; jugeant les autres par. son cœur inoffensif et doux, au lieu de les juger par son bon sens; ne désespérant jamais, ce qui' n'est une qualité que chez les gens qui agissent; d'ailleurs, si pesant d'esprit et de corps,' qu'il dut lui arriver souvent de confondre son peu de goût à se remuer avec la prudence; tantôt résigné à son rôle de plus en plus humiliant de roi sous la dictature de l'anarchie, tantôt se laissant tenter de reprendre le tout, et finissant par abandonner aux mains de la Révolution quelques lambeaux de plus de la dépouille royale. (V.) ^

En acceptant sans confiance ce que la Révolution lui offrait sans sincérité, Louis XVI ne s'exposait qu'à de la haine, et la haine vaut encore mieux que le mépris. (X.)

Louis XVI eut des vertus où il eût fallu des talents, et des vertus privées où il en eût fallu de publiques. (V.)

La mort de Louis XVI mit à rien les vies vulgaires. (V.)

La légèreté à tout croire et à tout dire des personnes souveraines est un travers de notre pays, qui a tué Marie-Antoinette par la main de furieux qui eurent peut-être des honnêtes gens pour complices. Sa mort devrait rendre à jamais impossible en France la calomnie politique. (V.)

Dans un temps si fertilè en belles morts, Madame Elisabeth fit voir une manière inconnue de bien mourir. (V.)

LA TERREUR

Dans ce temps-là on mourait tous les jours, à toute heure, de mort violente, pour le moindre des droits dont nous jouissons. On portait sa tête au bourreau pour avoir parlé et pour n'avoir pas parlé, pour avoir été riche et pour avoir été pauvre, pour avoir pensé et pour n'avoir pas pensé.

Dans ce temps-là, on n'osait pas sortir de sa maison et on n'osait pas y rentrer. La folie du pouvoir était si grande, et l'état social si peu tenable, qu'on allait à l'échafaud du pas que l'on va à la fête, et qu'il n'y avait plus que deux partis en France : le parti des vivants et le parti des morts. Ceux qui sortaient de prison par fraude ou par la faveur des hommes puissants, s'arrêtaient sur le seuil, ne sachant pas s'il ne

ferait pas meilleur vivre dans un cachot, à deux ou trois jours de l'exécution, que dans la singulière liberté dont on jouissait dehors. (V.)

La Révolution française est une renaissance inouïe dans l'histoire des hommes. Rome avait appelé les barbares pour guérir ses plaies; la France, malade aussi de bien des corruptions, n'a appelé personne pour se traiter; elle a mis, de ses propres mains, le fer et le feu dans ses plaies; et c'est peut-être par cette raison-là qu'une cure qui a achevé de ruiner Rome, a réparé la France. L'homme est sorti de cette révolution agrandi et épuré. Nous valons, grâce à elle, mieux que nos pères; nous avons toutes les libertés intellectuelles et religieuses; nous pouvons tout ce que nous valons; nous sommes tout ce que nous devons être. (III.)

Le général Bonaparte fut un grand écrivain. C'est d'ailleurs un trait commun à tous les grands capitaines. Il y a d'autres styles excellents; il n'y en a pas de meilleur que celui des gens qui font de grandes choses et qui écrivent ce qu'ils font. Dans le style des lettrés, la pensée s'exprime par plus de nuances, et l'art en écarte les fautes. Dans le style des grands capitaines, c'est l'action qui s'exprime elle-même par de grands traits, et les négligences mêmes de l'écrivain ajoutent au crédit du narrateur. Je ne sais pas de meilleurs maîtres en l'art d'écrire que ces hommes qui ont écrit sans art, ou qui très

versés comme César, dans toutes les adresses du langage, en ont fait consister la perfection à s'en passer. (V.)

Il n'y a pas eu, de 1792 à 1814, un jour où l'Europe ait voulu sincèrement se réconcilier avec la France de la Révolution. Si donc il est vrai que, du premier au dernier jour de cette lutte, il n'y ait jamais eu en présence qu'une Europe implacable et une France indomptable, que fallait-il faire, sinon ce qu'a fait Napoléon, tenir tête à la première avec la seconde, au prix où de telles luttes se soutiennent, en répondant aux excès de l'agression par les excès de la défense. (V.)

NAPOLÉON 1er

La violence des événements, les provocations de ses ennemis, une supériorité si prodigieuse .qu'il put se croire plus sensé que tout le monde et que tout le monde même l'aida à s'y tromper, toute cette gloire lui fit confondre par moments sa volonté avec le droit et sa passion avec la justice. Le plus grand homme de l'histoire eût été plus grand encore s'il se fût interdit, même -à titre de représailles, de porter atteinte aux lois éternelles qui régissent le monde. Mais qu'il ait ignoré ce que ses passions lui ont fait oublier, c'est ce que dément la vérité comme la vraisemblance. S'il a commis des infractions à la morale éternelle, j'aime mieux qu'il ait bien su ce qu'il faisait, dût sa faute en être plus

grande, que d'avouer que cette morale lui était inconnue !

Ignorer la justice, lui ! Mais son trait caractéristique est d'en avoir eu bien plus que la notion ; il en avait la passion. Chez d'autres, même parmi les plus grands, on en trouve le goût comme d'une chose dont la pratique leur a appris les bons effets; ils l'aiment à la façon dont certaines gens aiment la religion, pour les autres. C'est une opinion et comme une approbation que donne leur raison à un principe d'ordre, dont ils ont besoin tous les premiers, et qui leur sert en servant à tout le monde.

Dans Napoléon, l'amour de la justice est un sentiment; et; comme tous ses sentiments, il déborde.

En face des hommes iniques, c'est de la colère, et quelle colère ressemble plus à une vertu? En présence des honnêtes gens, c'est du respect et de l'affection. Devant ceux-là il se modère et se juge; le seul aseendant qu'il ait senti dans le monde, c'est celui de la probité. (IX.)

Il est d'usage d'expliquer les guerres de Napoléon Ier par l'ambition, la passion de la guerre, l'aveuglement du pouvoir absolu, le despotisme, etc. Pour les guerres heureuses, on est moins sévère; on croit volontiers que la justice est du côté de la victoire. En tout cas, on n'y regarde pas de si près. Quand nos armées sont victorieuses, nous croyons tous avoir été à la bataille, et nous glorifions l'événement comme si chacun de nous y eût mis la main. S'agit-il

d'une défaite ? Personne n'en veut avoir été. C'est la faute du chef : nous l'accablons des torts qu'il a eus et de ceux que nous y ajoutons, et nous nous chargeons, après l'ennemi, de l'achever. J'admire comme nos historiens perdent le sang-froid quand la chance tourne. Ils prennent pour impartialité ce qui n'est que panique. Ils nous font plus battus que nous ne l'avons été. Les historiens anglais en usent autrement. La défaite est le moment où ils se raidissent, et où leur patriotisme leur fournit jusqu'à des démentis à la vérité et des raisons contre l'évidence. Si l'on en croyait leurs histoires, les Anglais n'auraient jamais été battus. Leur cause n'a eu le dessous que là où ils n'étaient pas de leurs personnes. (V.)

Le défaut des qualités de Napoléon Ier fut d'être trop fortes pour beaucoup d'hommes dont il ne pouvait se passer, et de ne l'être pas assez pour surmonter toutes les causes de ruines attachées aux fortunes qui ont dépassé la mesure humaine. (V.)

C'est le privilège des grands hommes de faire éternellement penser l'âme humaine, sans la fatiguer ni l'épuiser. Comme la nature, dont ils sont les plus hautes merveilles, ils inspirent, dans tous les temps et dans toutes les langues, celui qui les aborde avec enthousiasme et les interroge avec intelligence et bonne foi. Tout grandit à parler des grands hommes : l'esprit monte jusqu'au talent, le talent jusqu'au génie,

le génie jusqu'à eux. Bonaparte, comme on sait, a mis en mouvement bien des pensées, et servi de texte à bien des discours; c'est un portrait auquel tout le monde a touché, dont on a commencé d'admirables ébauches, mais qui reste encore à faire, parce qu'on n'aura jamais tout le secret de cette âme grande et toute-puissante. Des hommes de génie qui concouraient dans le même temps que Bonaparte pour un même prix, la gloire, des écrivains qui furent ses contemporains, sans paraître petits, ont tracé de lui de sublimes esquisses. Ces esquisses courent le monde, et le monde les compare au bruit qu'il a entendu pendant vingt ans. Il s'en fait et il s'en fera de nouvelles, longtemps encore, avant qu'on égale la simple pensée du peuple, qui, ne sachant peindre ni écrire, nomme Bonaparte avec je ne sais quel superstitieux mystère. (IV.)

La Pologne, cette noble et impolitique nation qui sait si bien mourir et qui n'a jamais pu apprendre l'art de vivre... (II.)

1812-1854

Je songe à ce que doit le présent, en France comme en Russie, à ce passé si grand et si douloureux. Les deux peuples s'en sont plus estimés, et chacun, pour son compte, a pris une plus haute idée de lui-même; grande force pour le nouveau droit européen et grande cause de

progrès intérieur. Ce n'est ni sur le champ de bataille, ni dans les plaines ensanglantées d'Eylau, que la France et la Russie s'apprirent mutuellement tout ce qu'elles avaient de vertus militaires; elles ne se connurent tout à fait que dans ces luttes désespérées entre deux armées épuisées et affamées, dont l'une ne se soutenait plus que par l'honneur, l'autre par l'approche de la délivrance. Elles ne s'en souviennent aujourd'hui que comme d'une mutuelle gloire nationale En 1854, une guerre politique a -mis de nouveau les deux armées en présence. L'estime était restée si forte qu'il n'a pas pu entrer de haine dans le courage extraordinaire déployé de part et d'autre. Ni les vainqueurs ni les vaincus ne portaient dans cette guerre l'esprit de revanche qui perpétue les inimitiés entre nations. S'il a été permis aux Français entrant dans Sébastopol de se consoler des souvenirs de la Bérésina, les Russes, qui avaient si vaillamment défendu leur ville, ne nous l'ont pas envié. Et ce qui est demeuré de la guerre de Crimée, c'est plus qu'une paix politique, c'est une paix des cœurs que faisait prévoir et que préparait la fraternité des trêves, et dont les premiers négociateurs ont été les soldats des deux pays. (V.)

VI

QUELQUES NOTES SUR MOI-MÊME

N'en croyez pas le portrait que vous font de moi les gens que j'ai obligés; je ne suis pas si laid. (I.)

Des écrivains moraux m'imputent d'avoir dit qu'il y a deux morales; ce que je sais de leur vie me fait regretter de ne l'avoir pas dit. (I.)

Dans un pays où le plus grand tort des hommes et des choses est la durée, n'ai-je pas été bien avisé de réfléchir toute ma vie sur ce qui fait durer les livres ! (I.)

Il y a des personnes qui trouvent ma fortune (ce n'est pas d'argent qu'il s'agit) fort au-dessus de mon mérite, et qui semblent en avoir quelque humeur. Je ne la dois du moins à aucune des puissances qui font arriver les gens en dépit du peu qu'ils valent. Je ne sache ni un parti, ni un journal, ni un salon, ni un prélat, ni une femme galante, qui m'aient poussé. De tous ceux qui, depuis trente ans, dans la politique, l'enseigne-

ment et les lettres, ont eu le pouvoir de faire et de défaire, nul ne m'a vu hanter son antichambre, ni fatiguer ses huissiers. Est-ce en tenant table que je me serais fait des protecteurs? Ma table est de celles où l'on ne reçoit que les amis qui tiennent plus à l'hôte qu'à sa cuisine. (I.)

Enfin, je n'ai pas l'éloquence, ni ce qui mène tout aussi loin, la propriété de parler facilement de ce que j'ignore. Qui donc a fait de moi, presque sans moi, une façon de personnage ? Serait-ce quelque chose que ces personnes ne veulent pas voir, et que moi-même, je n'ose pas croire i? (I.)

Juin 1870.

Cela a été une inconséquence de ma destinée plutôt que de ma volonté, de me voir enveloppé dans la politique, sans en avoir le goût ni les mœurs; d'être entraîné dans ses chances, sans en avoir ni voulu, ni su jouer le jeu; complice de ses fautes sans en être coupable; et, finalement, d'en payer les frais sans en avoir eu les profits. (I.)

1870.

Dans la liste des ouvrages dont Napoléon Ier voulait former sa bibliothèque de campagne, on lisait ceci : « Corneille, tout ce qui en reste » ; « Voltaire, tout ce qui en reste ». J'en aurais pu

1. Depuis que ces lignes sont écrites, le 4 Septembre a fait tomber ma fortune au-dessous môme de leur estimation. Ces personnes sont soulagées.

faire la devise de mon Histoire de la-Littérature française, où j'ai entendu ne juger que « ce qui reste », c'est-à-dire ce qui sera toujours vrai. (I.)

Je ne dis bien que ce que j'ai sur le cœur; or c'est surtout ce qu'on a sur le cœur qu'il faut taire. Voilà pourquoi je suis plus connu par mon silence que par mes discours. (I.)

Assez d'honnêteté pour n'être pas un intrigant m'a consolé de trop peu de talent pour être un ambitieux. (I.)

J'ai eu trop peu de talent pour être un homme d'Etat, et trop d'amour du vrai pour être un homme de parti. Aussi ne m'a-t-on jamais vu ni le compétiteur des gouvernants, ni leur dupe. (I.)

J'ai quelquefois rêvé la gloire, pour faire tomber mon mépris de plus haut. (I.)

Plus je vieillis, plus je vois se rétrécir le cercle des choses qui doivent se dire, et s'élargir le cercle des choses qu'il faut taire. (I.)

Je ne sais pas m'intéresser aux apparences. C'est pour cela que je n'ai jamais aimé le monde. Quand j'entre dans un salon, il me semble entrer au milieu de masques, seul en

habit de ville. Je ne sais point parler, si je ne parle de mon fonds, ni écouter qui ne me parle pas du sien. La Rochefoucauld a dit : « La confiance fournit plus à la conversation, que l'esprit ». Où je n'ai à faire ni à recevoir de confidences, je me tais. (I.)

Parmi les critiques qui me font l'honneur de s'occuper de moi, ceux qui me veulent du mal, comme ceux qui ne me veulent pas de bien, s'accordent pour m'attribucr le titre que je mérite le moins, celui de savant, et pour me donner la qualification qui m'est le plus déplaisante, celle d'avocat. Je ne suis pas savant, ayant plus appris et lu dans mon fonds que dans les livres; et quelle apparence que la rhétorique des avocats, la plus ancienne et la plus constante de mes aversions littéraires, se soit glissée dans mes livres? Faut-il donc croire qu'on y a mis de la malice, les uns me qualifiant de savant pour ne pas me reconnaître quelque mérite d'invention, les autres d'avocat pour n'avoir pas à me donner la louange d'ètre convaincu et sincère? (I.)

J'ai gardé des maux très curables, pour n'avoir pas su attendre mon tour à la consultation des médecins en renom. J'aime mieux la maladie, que de faire antichambre chez le remède. (I.)

Je ne suis pas de l'humeur de la chèvre : où je suis attaché, je ne mange pas. (IX.)

« Nous sommes ici tous inconnus les uns aux autres; mais tenez pour certain qu'il n'est personne parmi vous dont je voulusse échanger la conscience contre la mienne. » (Collège de France, 1852.) (II.)

Me rappeler le bien qu'on m'a fait est une consolation dans la tristesse où, selon toute apparence, ma vie est menacée de s'achever. (II.)

A quoi sommes-nous plus intéressés qu'à savoir, à chercher, du moins, nos vrais penchants et nos vraies forces, à discerner ce qui nous appartient dans nos pensées de ce qui nous vient du dehors, et, par là, à nous rendre véritablement libres, n'y ayant de liberté pour l'homme que le jour où ce qu'il est réellement n'est ni esclave ni dupe de ce qu'il croit être? C'est un lieu commun, je le sais, et je l'aime mieux que 'si j'étais le premier à le dire. (IX.)

D'où vient qu'au déclin de ma vie j'aime plus les vers que dans ma jeunesse? Je dis tous les vers, pour peu qu'ils aient un sens. Il n'est pas jusqu'à l'industrie de la rime riche dont je ne sois touché, même quand au lieu d'obéir elle commande, et j'y prends plaisir en cachette de Boileau.

Est-ce parce qu'au temps de ma jeunesse,

ayant pris parti pour les classiques contre les romantiques, j'aurais cherché dans les poètes moins des plaisirs d'esprit que des arguments de polémique ? Toujours est-il qu'aujourd'hui mes sentiments prévalant de plus en plus sur mes opinions, je reviens aux vers qui flattent les uns, et me consolent des mécomptes des autres. (I.)

Sagesse ou impuissance, j'accepte la loi de l'âge et je ne fais plus de livres. La fécondité pour les œuvres de vie n'est pas le don des vieillards : je n'en veux pas avoir le travers. Je quitte donc la lice, pour ne pas finir comme le vieux cheval d'Horace, par une chute qui donne à rire. (I.)

— Savez-vous un parfum plus suave que celui de la rose, plus pénétrant que celui de la fleur de l'oranger, plus doux que celui de la violette ? Savez-vous une haleine plus embaumée que celle du vent du soir emportant sur son aile toutes les senteurs d'un parterre où fleurissent ensemble ces plantes exquises ?...

— La belle question ! Qui ne la devine?... — Non, vous n'y êtes pas. Allez le demander à l'heureux grand-père à qui sa petite-fille vient de donner le baiser du matin. (I.)

Les mieux venus à la Cour sont ceux qui sérvent avec éclat, ou ceux qui, peuvent nuire ; je n'ai ni les talents des uns ni l'humeur dès autres. (II.)

Je n'appelle pas marques de bonté des faveurs sollicitées. N'ayant rien dû dans ma vie à la sollicitation, je n'ai eu à remercier personne de faveurs obtenues par ce moyen. (II.)

A mesure que les années s'écoulent, les choses de l'esprit deviennent la plus aimable et la plus étroite compagnie de ceux qui leur ont été fidèles, et partagent, avec les sentiments religieux, le soin des âmes qui ont été atteintes des blessures de la vie. (IX.)

Quand j'ai sujet de croire, — ce qui se devine aux premières lignes — qu'on critique mes livres par la seule raison qu'on nè me veut pas de bien, j'ôte à l'auteur le meilleur de sa gloire : je ne le lis pas. (II.)

Telle est l'excellence de l'étude de nous- mêmes, qu'en nous apprenant notre nature, elle nous ôte toute idée de nous attribuer soit le bien que nous y voyons. soit le mérite d'y avoir vu le mal. (IX.)

A force de me voir qualifié, même par les juges les plus favorables, de critique sévère, austère même, peut-être s'est-on fait une fâcheuse idée de mon humeur. Il est rare que l'on ne conclue pas du tour d'esprit au caractère. C'est le genre de tort que m'ont fait ces juges, en forçant un peu les couleurs. M. Guizot m'en fit un jour la remarque obligeante. C'était

; à propos d'un article du Journal des Débats, où, sous la plume à demi louangeuse, à demi malicieuse du rédacteur, ma sévérité, mon austérité étaient presque de la férocité. « Je ne sais, me dit M. Guizot, pourquoi l'on fait de vous un croquemitaine. » Le pis, c'est qu'on l'a persuadé à bien des gens, à qui j'ai fait des peurs de croquemitaine. Que de causeries, que de lettres intéressantes n'ai-je pas perdues, parce qu'on me croyait moins attentif aux choses qu'à la façon de les dire? Je sais tel écrivain éminent, dont je recherchais l'amitié, qui s'en est tenu aux relations de pure civilité, pour avoir cru qu'au moment où je pensais à jouir de son commerce, j'étais occupé à le juger! Maudite inclination, que celle du critique! Je n'en pouvais pas avoir de plus contraire à l'humeur sociable qui me prévient pour les personnes, et me porte au-devant d'elles. (XII.)

Ne m'a-t-on pas, entre autres délits, prêté deux morales? Ne continue-t-on pas de temps en temps à me les prêter? Il n'existe personne pour dire où, quand, de quelle façon, en quels termes j'ai professé cette étrange doctrine; qu'importe? Vaudrai-je jamais si peu qu'on ne trouve utile de garder cette pierre à me jeter à la face, cet outrage à faire à ma mémoire ? (II.)

Il y a eu un jour, à ce qu'il paraît, où j'ai professé deux morales. Pratiqué, on a bien voulu ne pas le dire, ce qui me permet de rappeler un

joli mot à mon sujet, que j'eus le plaisir de lire dans un journal. Dès le lendemain de ma nomination au Sénat, j'avais abandonné à mon suppléant mon traitement et mon titre de professeur à la Faculté des lettres. Je n'y étais point forcé et je n'en connaissais pas d'exemple. Parlant de se sacrifice fait sans nécessité, par entraînement, et contre l'usage invariable de la Faculté : « Nous ue savons pas, disait l'auteur de l'article, si M. Nisard professe deux morales; mais nous sommes très 'sûr qu'il n'en pratique qu'une, et c'est la bonne. » (II.)

A moins que tout cela ne soit qu'illusion, ou vanité secrète, il me semble que, n'ayant rien pensé ni écrit, depuis que je tiens une plume, sous la dictée de la mode, j'ai sujet de croire que rien dans mes écrits n'est suranné. Et si vieillir, dans l'ordre des choses de l'esprit, se dit de manières de penser et d'écrire qui ont été jeunes en leur moment, comme nouveautés et non comme vérités, cette façon d'être jeune et de dater étant proprement une mode, qui n'a pas été à la mode n'a pas vieilli. Il est vrai qu'on peut dire de certains écrits qu'ils n'ont pas vieilli, par la très bonne raison qu'ils n'ont jamais été vivants. Mais entre l'immortalité des œuvres du génie et le malheur d'être mort-né, n'y a-t-il pas pour certains livres la durée modeste, dans le demi-jour d'une bibliothèque, où ils ont la chance de tenter les curieux de lectures variées, qu'intéresse toute page écrite sur un sujet

humain par un esprit libre et de bonne foi, qui a dit ce qu'il voulait dire? (XII.)

Que veulent dire les journaux qui, de temps en temps en temps, me font l'honneur de se souvenir de mon nom pour y accoler la qualification de « professeur des deux morales?» Nul, que je sache, n'a donné ma prétendue maxime comme l'ayant ouïe de ses oreilles. Plusieurs, voulant spécifier, se sont trompés sur le temps, le lieu, l'occasion, et n'ont rendu évident que leur désir de ne pas me faire du bien. J'ai peur qu'ils n'y aient réussi, car le moins qu'ont dû croire leurs lecteurs, c'est que j'ai enseigné publiquement, en pleine Sorbonne, au nom et aux frais de l'Etat, qu'il y a une morale qui permet aux forts de tout faire, et une autre qui enjoint aux faibles de tout souffrir, et. que je l'ai dit pour faire ma cour aux forts.

Cependant, je ne suis rien moins que sur d'y mettre fin par le démenti que je leur donne ici. C'est que tout le monde trouve son compte à la calomnie. D'abord et avant tout, les hommes à deux morales qui pratiquent la mauvaise et professent la bonne; puis les indifférents qui ne le sont jamais jusqu'à ne pas croire plus volontiers le mal que le bien ; enfin les honnêtes gens, en trop grand nombre, qui ont le faible d'être crédules à toute calomnie qui relève le prix de leur honnêteté. (II.)

Le souvenir des êtres qu'on a aimés n'est profond et vrai que quand il s'attache en quelque

manière aux traces matérielles que ces êtres ont laissées. La mémoire de l'esprit est peu avide; elle se contente du souvenir des œuvres. La mémoire du cœur ne se satisfait qu'en ressuscitant la personne sous ses traits les plus naturels et les plus secrets. (XI.)

A la différence des choses qui sont à la mesure de ma raison, et dont la connaissance me laisse soit un reste de doute, soit de la sécheresse, soit l'amer sentiment de l'imperfection de tout ce qui est fini, les choses qui surpassent ma raison, et la connaissance même qu'elle a d'être surpassée, m'élèvent le cœur, et me disposent, comme le Vicaire savoyard, à l'adoration. (X.)

On croit faire honneur aux auteurs en pensant qu'ils ressemblent à leurs écrits; c'est d'ailleurs plus tôt fait et plus facile que de pénétrer les dissemblances, et de rechercher comment l'extrême bienveillance du caractère peut se rencontrer dans un écrivain avec l'extrême sévérité des doctrines. (IX.)

En m'adressant à la jeunesse de nos lycées, il est deux choses dont je crois m'être toujours souvenu : l'une, c'est que devant un tel auditoire on ne peut pas mettre trop de soin à ce qu'on dit; l'autre, c'est qu'on ne doit lui parler des choses de l'esprit qu'avec le cœur. (XII.)

Ce que j'étais en 1835, et suis encore aujourd'hui, Villemain l'a dit dans un brillant article sur mes Poètes latins de la décadence, c'est : « orthodoxe indépendant ». On me pardonnera de me tenir pour très exactement qualifié par ce mot ; aucun autre ne m'a fait mieux voir mon propre fond.

Classique hérétique aux yeux des idolàtres de la tradition, j'étais, pour les idolâtres de l'école romantique, une sorte de faux-frère. Il est vrai que je goûtais beaucoup les beautés de la poésie nouvelle. Mais je n'étais dupe ni des pauvretés de sens, ni de la rime riche, ni des dislocations de la césure brisée, ni de l'abus de la métaphore, ni du procédé des images.....

Voilà le vrai sur mes variations littéraires. Si .quelqu'un s'y est trompé, c'est qu'il y avait intérêt. En fin de compte, je n'ai varié, sur les œuvres, que du plus au moins, et j'ai moins varié sur les œuvres que sur les hommes, dont quelques-uns m'ont paru au-dessous de leurs talents. Je me suis de plus en plus attaché à ces livres qui semblent rajeunir à mesure que leurs lecteurs vieillissent; mais j'ai gardé mes premières admirations pour les poètes de la nouvelle école, et je m'honore aujourd'hui de leur avoir donné à lire, dans le Journal des Débats, qui leur était indifférent ou médiocrement ami, les premiers éloges qu'ils aient reçus. (11.)

Ayant aimé, dès ma jeunesse, plusieurs amis à la fois, et toute ma vie les mêmes, pour moi l'amitié n'est pas une chimère dont j'ai été dupe,

mais un bien solide que j'ai possédé en perfection. (II.)

J'ai besoin d'être vrai avec moi-même, et je ne veux pas affecter la confiance sur le papier, ayant le doute dans le cœur. Je ne sais pas jouer avec ma plume. Il est des hommes merveilleusement doués, chez qui l'écrivain est une personne et l'homme un autre. Ils peuvent se dérober à eux-mêmes, et l'écrivain vivre dans un monde où l'homme ne pénètre jamais. Ils n'ont besoin que d'une portion de leur être pour faire de grandes choses, et pourvu que l'écrivain soit tout entier à son œuvre il n'importe que l'homme sommeille ou même contredise. Je n'ai pas été doué comme ces hommes-la. Je suis de ceux qui n'ont pas trop de toutes les forces réunies de l'homme et de l'écrivain, de la conduite et de l'esprit, pour se tirer, l'honneur sauf, de la rude tâche d'écrire des choses raisonnables. Comment ne serais-je pas vrai avec les autres? je sais l'être avec moi, contre moi. (IV.)

C'est, dit-on, le supplice de tous les écrivains qui font leurs livres avec leur cœur, et qui respectent leur art à l'égal de leur conscience, qu'ils craignent toujours de ne pas assez honorer cet art, et d'être meilleurs que ce qu'ils font : ce supplice a toujours été et sera toujours le mien. (VII.)

Rectifier ses jugements, les proportionner,

au moyen d'amendements, au mérite réel des œuvres jugées, cela ne s'appelle pas plus se contredire que, si l'on a été emporté à quelque exagération par le vent des paroles, la retirer et se reprendre. (IV.)

J'ai le bonheur ou le malheur d'être un homme de lettres qu'on rend plus heureux par une marque d'estime que par un compliment. (IV.)

A mesure que les années s'écoulent, les choses de l'esprit deviennent la plus aimable et la plus étroite compagnie de ceux qui leur ont été fidèles, et elles partagent, avee les sentiments - religieux, le soin des âmes qui ont été atteintes des blessures de la vie. (XII.)

Si quelque chose est près du bonheur, c'est cet état qu'on pourrait appeler le bien-être par l'esprit; ce sont ces plaisirs sans satiété, parce qu'ils sont sans convoitise, qui ne demandent qu'un peu d'ombre en été, en hiver le petit foyer reluisant d'Horace, le recueillement et le silence qui sont à tous ; c'est cette douce curiosité des - choses divines et humaines, qui ne se fatigue pas, parce qu'elle ne s'attache qu'à ce qui dure, les beautés des livres, de la nature et de l'art; c'est le plaisir d'en causer naïvement avec de vrais amis, dans des entretiens qui ne coûtent rien à la réputation de personne ; c'est enfin ce goût de la perfection, le plus propre, après la conscience, à faire d'honnêtes gens, parce qu'on

ne peut pas songer à la perfection sans s'élever vers Dieu, ni s'élever vers Dieu sans être homme de bien. (XII.)

Je n'aime pas aller où vont tous les curieux; une curiosité universellement et processionnel- lement visitée n'est plus qu'une banalité. (VI.)

L'homme qui a toujours tenu son esprit au-dessus de l'emploi qu'il en a fait, et qui l'a laissé planer librement sur tout le cours de sa vie, a trouvé le secret de finir comme Rollin, entre lui-même et Dieu. (XII.)

Mes admirations ou mes sympathies se composent, partie de mon instinct, de mes impressions vraies, partie "de mon esprit de révolte contre les admirations et les antipathies d'autrui. J'en fais l'aveu, non pour me donner l'importance d'un homme qui s'analyse tout haut, et qui convie l'univers a venir voir comment les caprices se forment dans son cerveau, mais pour mettre à l'aise ceux qui me voudraient faire l'honneur de prendre trop au sérieux mes petits jugements inoffensifs sur de petites choses. (VI.)

Je ne m'intéresse à rien dans une ruine qui ne soit pas la ruine elle-même, comme la plus triste des choses humaines. A quoi bon la science contentieuse sur des débris qui annoncent la vanité de toute science ? J'aime mieux

garder avec mon ignorance la naïveté des impressions qui me viennent des ruines. Elles me font songer à la vie écoulée, au temps déjà derrière moi, le seul certain ; à celui qui est devant, si douteux et, quoi qu'il arrive, si court; à mes propres ruines, à ce qu'il y a aussi en moi de tours superbes abattues; puis je pense à ceux qui les ont renversées, au passé, au présent que ce passé a fait, à cette dure condition des sociétés humaines qui les condamne à vivre de destructions, et à prospérer par les ruines. (VI.)

L'état de critique n'est pas doux. Si sociable qu'on soit de sa personne, on ne laisse pas de faire un peu peur. On croit le critique plus tendre aux défauts qu'aux qualités et, soit qu'on lui parle ou qu'on lui écrive, plus attentif à la façon qu'au fond. On se le représente volontiers avec la mine quelque peu refrognée, incessamment jugeant comme Perrin Dandin, ou rêvant qu'il juge. Devant lui, on se cache, ou l'on ne se montre qu'à demi. On lui écrit sans abandon, comme à un éplucheur de syllabes. Ce sont là, sans doute, des ennuis, et la vie en a de tant de sortes qu'on ne serait pas fâché de n'avoir pas ceux-là, et d'être né d'humeur à trouver tout bon, tous les écrivains sans défauts, le public sans illusions, la mode toujours d'accord avec la raison. Mais on ne se fait pas son lot, et celui à qui est échu le lot d'honneur du critique a certes de quoi se consoler des inconvénients par les avantages. Une chose les

comprend tous, c'est l'amitié qu'il fait avec la vérité, c'est ce commerce des grands modèles qui a pour l'esprit des lumières, pour le cœur des émotions, pour la vie des contentements auxquels n'offrent rien de comparable les commerces inquiets et passagers avec les écrivains en renom. (IV.)

Dans mes Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence, j'ai rompu sans retour avec la nouvelle école. Militante, j'avais été de ses défenseurs; triomphante et portant à ses contradicteurs des coups qui atteignaient, par-dessus leur tête, nos plus grandes figures littéraires, je craignis son influence sur l'esprit français, et je courus à la .défense de la doctrine classique décriée. (II.)

Le propre de la connaissance de nous- mêmes est de nous faire aimer quelque chose de meilleur que nous. (IX.)

La vanité est, de tous nos défauts, celui qui est le moins à nous. Il nous en vient de nos ennemis qui, pour vouloir nous rabaisser, nous poussent à être plus que justes envers nous- mêmes. Il nous en vient aussi de nos amis, des uns par leur trop de facilité, des meilleurs,par le plaisir même qu'ils ont à louer ceux qu'ils aiment. (XII.)

Nous n'avons rien de- plus personnel que nos

sentiments ; nos jugements sont moins à nous. Il s'y mêle souvent des motifs étrangers, et quoique nous les ayons faits nôtres, ils ont plutôt le caractère d'un assentiment libre à l'opinion des autres, ou à des traditions reçues, que d'une production naturelle et individuelle. Tandis que l'expérience ou des lumières venues plus tard les modifient ou nous en détachent, nous restons fidèles à nos sentiments, jusqu'à la fin. Je dois à ma mauvaise mémoire d'en avoir fait l'épreuve sur moi-même. J'ai porté bien des jugements dans ma vie, j'en ai porté trop, contre l'admirable précepte de l'Evangile : « Gardez-vous de juger, pour n'être point jugés vous-mêmes ». Bon nombre que je croyais avoir gravés dans ma mémoire en les écrivant, ou bien en sont sortis ou bien y sont remplacés par des doutes. Tous mes sentiments, si ancienne qu'en soit la première expression, me sont restés présents. (XII.)

Né dans la classe bourgeoise, je ne me refuse pas cette contradiction de n'aimer rien moins que l'esprit de la bourgeoisie, ses préjugés, ses mobiles étroits, et surtout son incorrigible prétention de faire la leçon aux gouvernements. (II.)

La métaphysique scientifique se pique de se passer du cœur et de ne vouloir convaincre que par l'esprit. C'est une belle ambition; mais il est heureux que le cœur garde ses raisons pour

le moment où l'esprit perdra confiance en les siennes. On sait si j'admire médiocrement Descartes. Rien n'est plus profondément imprimé en moi que sa démonstration de la spiritualité de l'âme. Mais ce que j'en aime le plus, c'est que, par tout ce magnifique appareil de logique et de raisonnement, il n'apprend à mon esprit que ce que mon cœur savait déjà. (II.)

Pour ce que j'avais à faire ici-bas, si j'y avais quelque chose à faire, j'ai toujours pensé que mes meilleurs matériaux étaient les œuvres des écrivains de génie, mes amitiés et moi- même. (II.)

J'éprouve un goût pour les machines, qu'on n'attend guère d'un pur lettré. Ce goût est chez moi ancien et persistant. Est-ce la pensée du soulagement que les machines apportent au travail de l'homme, et de ce qu'elles font arriver dans plus de mains les choses nécessaires à la vie? Est-ce parce que, habitué, dans mon travail de lettré, à chercher la précision, j'éprouve une satisfaction particulière à en voir l'image matérielle, et comme l'idéal en son genre, dans une machine qui accomplit parfaitement sa fonction? (VI.)

Une chaire d'enseignement public offre un inestimable avantage au professeur qui songe à faire des livres avec les sujets de ses leçons. Rien ne l'y prépare mieux que l'habitude de

saisir sur les visages de l'auditoire l'effet de ses paroles, de discerner, soit dans une certaine manière d'écouter qui est le plus savoureux des applaudissements, soit dans un air de doute qui n'est pas la moins significative des critiques, ce qu'il devra rectifier ou éclaircir, de manière que le livre qui résumera l'enseignement soit l'œuvre commune du public et de l'écrivain. (II.)

Je n'aime pas les cénacles, ni les camaraderies littéraires. On s'y fait aux dépens de son propre esprit un esprit d'ordre composite formé de complaisances et d'imitations, où l'on finit par ne plus distinguer ce qu'on a en propre de ce qui vous vient d'autrui. (II.)

Je n'ai pas à me défendre du péché d'imitation, et si, faute du talent qui suscite les imitateurs, je n'ai pas su faire de troupeau, on ne m'a vu figurer dans le troupeau de personne. Je dois cette humeur, bonne ou mauvaise, à deux choses qui ont réglé ma vie d'écrivain : l'amour de la vérité, et un insurmontable éloignement pour la mode.

Par vérité, j'entends tout bonnement la vérité avec moi-même; et cette vérité, c'est d'être certain que ce que je pense je le pense ingénument, et que je n'écris rien que je n'aie pensé.

Quant à l'éloignement pour la mode, si j'ai quelque notoriété littérairev c'est surtout par là. Tous mes livres sont une défense de mon goût

contre les illusions et les tromperies de la mode. De peur de surprise, j'ai pris contre elle les précautions les plus jalouses. Voyant que, chez nous, tout livre se juge sur le nom de l'auteur, il n'est pas un livre, fût-ce de l'auteur le plus populaire, que j'aie lu à son apparition, de peur de le lire avec les yeux d'autrui, ni dont j'aie causé avec ceux qui l'avaient lu, de peur de prendre leur prévention.

Avant de visiter les expositions, j'attendais qu'il n'y eût plus à coudoyer les curieux qui assiègent les tableaux favoris, et que l'ombre qu'ils projettent sur le travail de l'artiste fût dissipée. Je faisais de même, pour les premières représentations de théâtre. Quoique le plaisir en soit doublement recherché, pour l'attrait de la nouveauté et pour être nommé parmi les privilégiés qui ont assisté à la fête, je m'en abstenais. J'allais à la nouvelle pièce quand les fidèles de la mode n'y venaient plus, et que la province arrivait. Il y a des esprits fermes qui, sans risquer d'être dupes, peuvent, en fait de choses nouvelles, disputer de curiosité avec les plus curieux, et qui, au plus épais d'une foule, savent rester à l'écart. Je n'ai ni cette solidité ni cet empire sur moi-même. J'ai toujours peur de quelque surprise. Pour ne pas être entraîné, je ne sais qu'un moyen : c'est de ne pas me mêler à la foule.

Le même soin de mon indépendance, par amour de la vérité, m'a tenu toute ma vie éloigné des salons. Je n'ignorais pas que j'y perdais. La confraternité des salons, que les médisants

appellent l'esprit de coterie, n'est pas peu utile à ceux qui les fréquentent. Si l'on est auteur, on a un public tout préparé, pqui allume l'autre. Fait-on des pièces, on a des claqueurs volontaires. Les salons ont d'autres avantages encore. On y prend de l'aplomb, ce qui, aux yeux des simples, est la même chose qu'avoir du poids; on s'y habitue à penser vite et à parler de même, qualité de commerce, plus profitable que de penser juste et de peser ses paroles. Je savais tout cela, et je voyais par de fréquents exemples qu'on va plus vite à être poussé qu'à marcher de son pas. Mais je ne croyais pas payer trop cher, du renoncement à cet avantage, l'inappréciable douceur de vivre dans la vérité. (II.)

C'était en 1821, le lendemain de la Toussaint. Mon père, en m'amenant la veille au collège, où j'allais recommencer mes humanités, m'avait promis de venir me dire adieu. Il ne vint pas. Il avait craint, comme je l'ai su plus tard, de ne pouvoir maîtriser son émotion et de rendre son fils témoin de ce que, dans sa sévère manière d'entendre la paternité, il regardait comme une faiblesse. Je l'attendis toute la journée, d'abord assez tranquillement, soit confiance en sa promesse, soit que l'idée de séparation ne pût me venir à l'esprit. Peu à peu l'attente devint de l'impatience, de l'angoisse. Quand tout espoir fut perdu, et que je me vis tout à coup à cinquante lieues de la maison paternelle, dans un collège où tout m'était inconnu, je crus sentir mon

cœur se fondre, ou plutôt je le sentis naître, tant cette tendresse m'était nouvelle. En même temps, il me sembla que mon esprit s'éveillait et se développait comme pour lui en fournir les premières expressions. Toute la fin de cette journée et une partie de la nuit, je les passai à pleurer. La pierre avait été touchée, l'eau en avait jailli. Désormais l'adolescent faisait place au jeune homme. Je connaissais et j'aimais pour la première fois mon père et ma mère. Ce jour- là fut mon véritable jour de naissance.

Jusqu'alors, je les avais vus sans les regarder, écoutés sans les entendre. Je recevais leurs tendres soins comme une chose toute simple, sans croire qu'ils pussent faire moins ni autre- trement, ni que je dusse leur en être reconnaissant. J'avais pour eux tout ce qui est sentiment involontaire : le respect, la soumission, la confiance; je n'avais pas l'amour. Je ne me doutais pas que leurs qualités leur fussent personnelles. Si l'ont m'eût dit qu'en entrant dans les maisons voisines, j'y trouverais des parents semblables aux miens, je l'aurais cru sans peine. Séparés d'eux et si loin d'eux, je les vis enfin, je les écoutai. Mon esprit, devenu pénétrant, les distingua des autres, et je sus clairement que tout n'était pas de même chez nos voisins, et que par les vertus et les qualités de mes parents notre maison était bénie. Je les appelais par le souvenir et par la réflexion; j'entendais de nouveau par l'oreille intérieure certaines de leurs paroles restées comme à la surface de ma mémoire, plus inerte que rebelle,

et j'en trouvais le sens. Je refis, avec leurs conseils et leurs exemples ressaisis dans le passé, toute mon éducation d'enfant et d'adolescent. Je les aimais aussi comme par un pressentiment de leur mort prochaine. Un an après les avoir retrouvés, je ne les avais plus (II.)

ULTIMA

Toi qui me vois languir sur ce lit de torture, De qui vit, de qui meurt, Dieu, l'unique soutien, Aide à monter vers toi ta pauvre créature,

Et tiens pour expié par les maux qu'elle endure Ce qu'elle a fait de mal et n'a pas fait de bien!

San Remo, 1887.

.........................

Je désire qu'aucune députation des corps ou des. compagnies auxquels j'ai eu l'honneur d'appartenir, qu'aucune escorte militaire ne soient appelées à accompagner mon convoi funèbre, qu'aucun discours ne soit prononcé sur ma tombe. C'est sans doute un usage fort ■respectable; mais une longue expérience m'ayant appris que les personnes convoquées pour ces sortes de cérémonies en reçoivent plus d'incom- modité que le mort n'en reçoit d'honneur durable, je ne veux derrière mon cercueil que les parents et le's amis qui voudront bien me suivre à ma dernière demeure, pour m'y dire,

non des lèvres mais du cœur, le suprême adieu. Chrétien, je ne désire que l'enterrement d'un chrétien, et je ne songe pas sans une certaine douceur mélancolique que l'Eglise chantera sur ma dépouille mortelle le Dies irœ et le De pro- fundis, ces chants sublimes, que je n'ai jamais entendus aux messes des funérailles sans que mes yeux ne se mouillassent de pleurs...

A Paris, 15 nova0b'i^l879.

DÉsmÉ NISARD.

RÉFÉRENCES

I. Mgri Somnia1.

II. Souvenirs et Notes Biographiques 1.

III. Renaissance et Réforme 1.

IV. Essais sur l'Ecole romantique1.

V. Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier1.

VI. Souvenirs de voyages1.

VII. Les Poètes latins de la Décadence2. VIII. Les Quatre Grands Historiens latins1.

IX. Mélanges d'Histoire et de Littérature1.

X. Nouveaux Mélanges d'Histoire et de Littératurel.

XI. Portraits et Études d'histoire littéraire1. XII. Discours Académiques et Universitaires3.

1. Calmann Lévy.

2. Hachette.

3. Firmin-Didot.

TABLE DES MATIÈKES

AVANT-PROPOS v

Pensées 1 La Politique 62 La Patrie 104 La Critique liLtérait'c 118 La Critique historique 179 Quelques Notes sur moi-même ................... 198